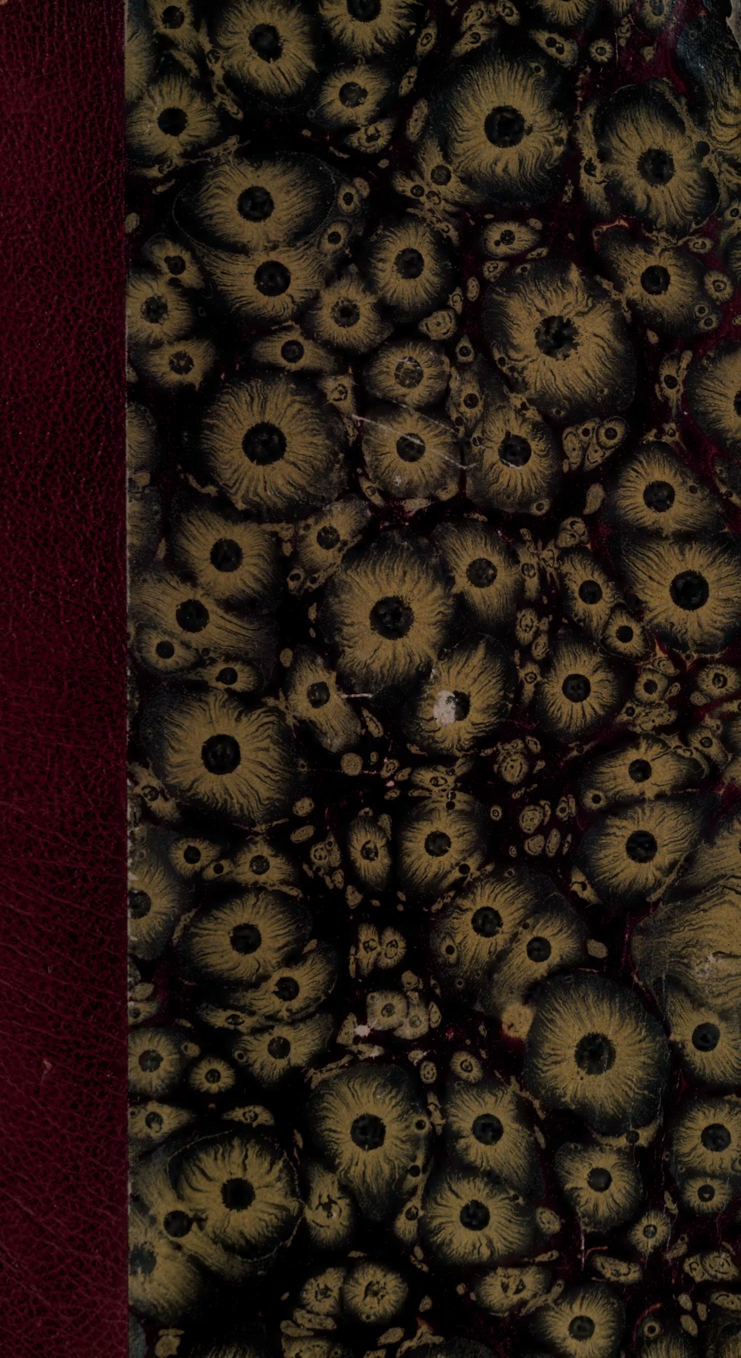
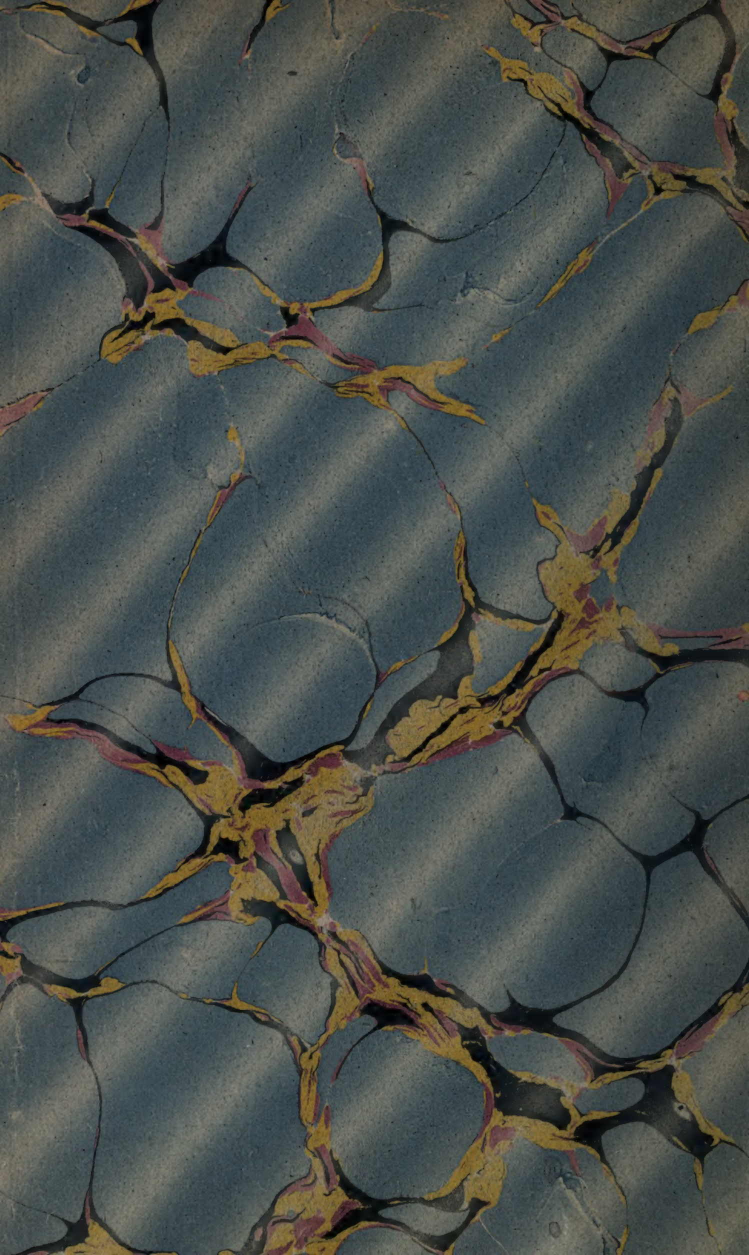






CORRESPONDANCE INÉDITE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à 3 fr. 50 le volume.

PLAISIRS VICIEUX, traduit du russe par HALPÉRINE-KAMINSKY, préface par Alexandre DUMAS, de l'Académie française (3e mille) . . . . 1 vol.

PLAISIRS CRUELS, contenant la profession de foi de l'auteur, traduit du russe par HALPÉRINE-KAMINSKY, préface par Charles RICHET, professeur à la Faculté de médecine de Paris (3e mille) . . . . 1 vol.

LA VRAIE VIE, traduit du russe par HALPÉRINE-KAMINSKY (7e mille) . . . . 1 vol.

APPELS AUX DIRIGEANTS, traduction de HALPÉRINE-KAMINSKY (3e mille) . . . . 1 vol.

CONSEILS AUX DIRIGÉS, traduction de HALPÉRINE-KAMINSKY . . . . 1 vol.

LE GRAND CRIME, *précédé d'une Lettre au Tsar*, traduction de HALPÉRINE-KAMINSKY (3e mille) . . 1 vol.

GUERRE ET RÉVOLUTION (*La fin d'un Monde*), traduction de HALPÉRINE-KAMINSKY . . . . 1 vol.

LES RÉVOLUTIONNAIRES, traduction de J.-W. BIENSTOCK . . . . 1 vol.

Il a été tiré de cet ouvrage
cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 12745.

LÉON TOLSTOI

CORRESPONDANCE

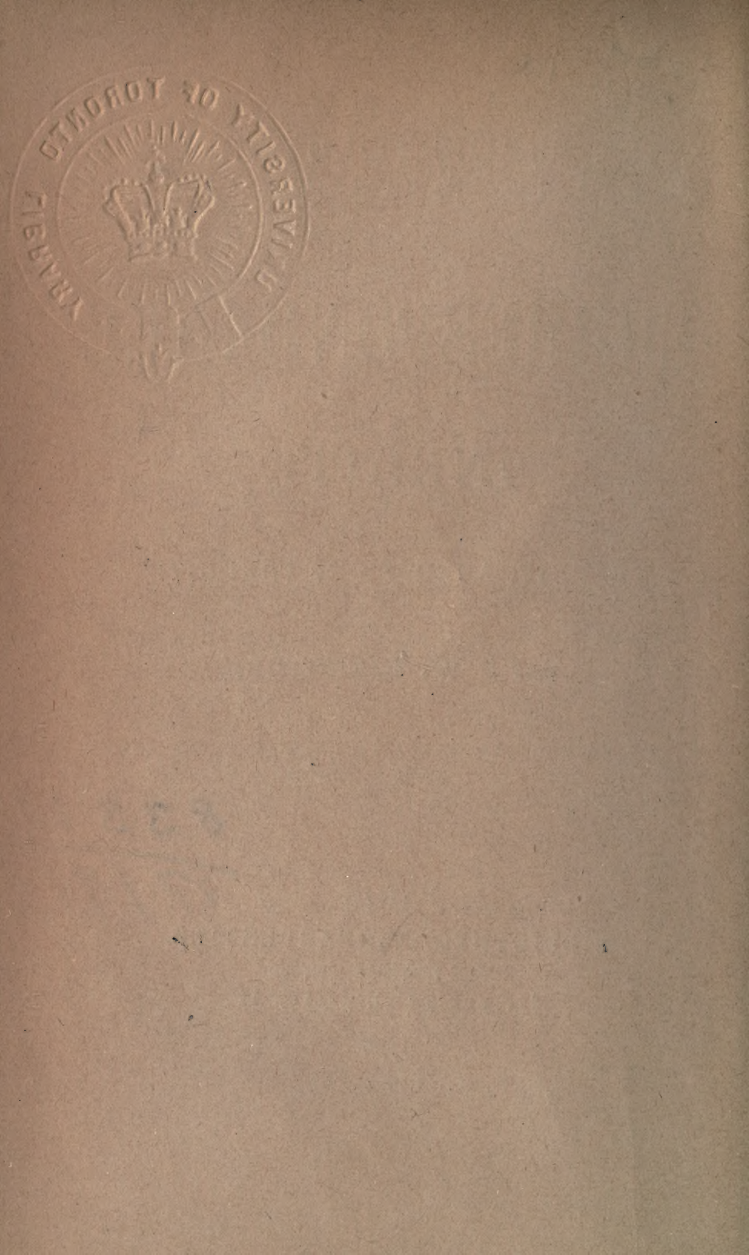
INÉDITE

RÉUNIE, ANNOTÉE ET TRADUITE

par J.-W. BIENSTOCK

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1907



AVANT-PROPOS

La correspondance de Tolstoï forme une partie considérable de son œuvre. Depuis une vingtaine d'années, en effet, de tous les points du globe on s'adresse au célèbre écrivain, demandant son conseil ou son appréciation, qui sur les problèmes psychologiques les plus subtils, qui sur les questions d'art les plus délicates, qui sur les événements politiques les plus importants, et Tolstoï répond à tous.

Parmi ces réponses, qui pour la plupart présentent un caractère d'intérêt général, beaucoup ont été livrées à la publication, soit par leurs destinataires eux-mêmes, soit par Tolstoï, le plus souvent en gardant l'anonymat à ses correspondants ; mais d'autres, en particulier

celles de Ténéromo, etc., que nous donnons ici n'ont pas encore été publiées.

La correspondance de Tolstoï antérieure à sa notoriété comme penseur et philosophe, est moins volumineuse et moins connue ; elle ne présente pas, il est vrai, le même intérêt général, elle est toute simple, toute intime, mais si elle ne nous initie pas aux préoccupations d'ordre moral et religieux qui caractérisent le penseur, elle n'en est pas moins fort intéressante, nous révélant les minimes et multiples soucis de l'homme. Telles sont par exemple les lettres inédites de Tolstoï à Fet qui font partie du présent volume.

J. W. B.

Janvier 1907.

CORRESPONDANCE
INÉDITE

LETTRES A LA COMTESSE A.-A. TOLSTOI

La comtesse A.-A. Tolstoï, morte en 1905, était la plus ancienne des dames d'honneur de l'impératrice douairière de Russie. Elle était née en 1817, et avait été admise à la cour, comme demoiselle d'honneur, en 1846. Elle resta ainsi dans l'intimité de la famille impériale pendant quatre générations. Son salon du Palais d'hiver, où elle habitait, fut toujours fréquenté par l'élite du monde littéraire russe, à commencer par Pouchkine et Joukovsky, puis par Tourgueniev, Gontcharov, Dostoievski, et son neveu préféré, le comte L.-N. Tolstoï.

Sa correspondance avec le comte Tolstoï embrasse une période d'environ quarante ans.

Une partie de ces lettres fut détruite, les autres ont été données à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Selon la volonté de la défunte comtesse, quelques lettres seulement de cette correspondance peuvent être publiées ; ce sont celles que nous donnons ici. — N. T.

1885.

La demande que je vais vous adresser n'est peut-être pas moindre que la vôtre. J'ai rencontré ici la vieille Armfeld. Je suis allé chez elle et l'ai questionnée sur sa fille[1], j'ai vu de près sa douleur. Elle m'a raconté qu'elle avait demandé l'autorisation de vivre près de sa fille à Kara, et qu'on la lui avait refusée ; et elle voudrait, maintenant, adresser cette demande à l'impératrice. J'ai approuvé ce projet. Il me semble que si l'on parvenait à toucher le cœur de l'impératrice, on pourrait réussir. Elle m'a envoyé le brouillon de sa requête. Quelqu'un

1. Condamnée politique.

m'a conseillé de s'adresser à la grande-duchesse Eugénie-Maximilienne. Cette idée me plaît beaucoup. L'impression qui m'est restée de la grande-duchesse est si bonne, si agréable, elle m'a paru si simple et si humaine, et tout ce que j'ai entendu dire d'elle le confirme, que nous avons résolu de lui demander de bien vouloir remettre la requête à l'impératrice. Et il faudrait que cette démarche fût faite par vous.

Il faut demander qu'on transfère sa fille dans une prison moins lointaine, si c'est possible, sinon, qu'on permette à la mère d'aller à Kara et de vivre près de la prison. J'espère que cette lettre ne vous contrariera point, et qu'il ne vous sera pas désagréable d'intercéder pour une mère si malheureuse.

Vôtre,

L. Tolstoï.

1883.

J'ai tardé à vous répondre, chère amie, parce que ces jours derniers j'étais à Moscou,

et que, comme toujours, le brouhaha de la ville m'a beaucoup fatigué.

Je comprends autrement que vous l'expression *la croix* que nous portons. S'il plaît à Dieu, vous lirez ce que j'ai l'intention d'écrire à ce sujet. Verbalement aussi on peut tout dire, mais l'écrire, non. Je ne vous dirai qu'une chose : « Prends ta croix et suis-moi est une expression qu'on ne peut tronquer. « Prends ta croix », selon moi n'a pas de sens (car il n'est pas en notre pouvoir de ne la pas prendre ; elle nous est imposée). Seulement il ne faut porter rien de trop, rien de ce qui n'est pas « la croix », et il ne faut pas la porter n'importe où, mais derrière le Christ, c'est-à-dire en accomplissant sa loi de l'amour de Dieu et du prochain. Votre croix, c'est la cour ; la mienne, c'est le travail de la pensée, mauvais, orgueilleux, plein de séductions. Mais...

J'ai deux demandes à vous adresser, c'est-à-dire par vous à l'empereur et à l'impératrice. N'ayez pas peur ! Je crois que ce n'est rien de bien difficile, et que vous n'aurez pas à me répondre par un refus. La demande pour l'im-

pératrice est même telle qu'elle vous en sera, j'en suis sûr, reconnaissante. Il s'agit de la prier d'intercéder près de l'empereur en faveur de trois vieux archiprêtres schismatiques (l'un de quatre-vingt-dix ans, les deux autres de plus de soixante ans ; un quatrième est mort en réclusion), qui depuis vingt-trois ans sont détenus au couvent de Sousdal. Ils se nomment Konone, Guénnadi et Arkadi.

Quand j'ai appris ce fait, je n'y voulus point croire, de même que vous ne croirez probablement pas que quatre vieillards aient pu être détenus pour leurs convictions religieuses durant vingt-trois ans.

Vous savez mieux que moi si l'on peut intercéder pour eux et obtenir leur libération. Comme ce serait beau de leur rendre la liberté ce jour-là ! (Pâques.) Il me semble qu'il sera agréable à notre bonne impératrice d'intervenir en faveur de pareils hommes.

Ce que je vous demande encore, c'est d'obtenir que me soient ouvertes les archives des affaires secrètes de l'époque de Pierre Ier, Anna Ioanovna et d'Élisabeth. J'étais allé à Moscou

principalement pour travailler dans les archives (il ne s'agit plus des Décembristes, mais du commencement du XVIIIe siècle, qui m'intéresse), et on m'a dit qu'il me fallait l'autorisation impériale pour être admis à étudier les documents ; or, là se trouve précisément tout ce qui m'intéresse tant : les faussaires, les brigands, les schismatiques. Comment obtenir cette autorisation? Si cela ne vous ennuie pas, si ce n'est ni difficile, ni incommode pour vous, alors aidez-moi. Mais si, pour une raison quelconque, cela vous contrarie, n'en parlons plus et pardonnez-moi mon indiscrétion.

Comment allez-vous? Vos lettres sont toujours une grande joie pour moi. Plus on vieillit, plus on apprécie une vieille amitié.

Que Dieu vous soit miséricordieux. Je baise vos mains. Chez nous, Dieu merci, tout va bien. Sophie[1] vous remercie de votre affection, et vous paie de retour.

Vôtre,

L. TOLSTOÏ.

1. La comtesse Tolstoï.

*
* *

En 1878, quand Tolstoï rassembla des matériaux pour son roman *Les Décembristes* (roman qui ne fut jamais terminé), il s'adressa à sa tante, lui demandant des souvenirs, des documents, et surtout des renseignements sur V.-A. Pérovsky, l'une des plus grandes figures du règne d'Alexandre Ier. Voici des fragments de lettres de cette époque :

... J'ai conçu depuis longtemps le plan d'un roman dont l'action doit se passer dans la province d'Orenbourg, à l'époque de Pérovsky. Je viens de rapporter de Moscou de nombreux documents en vue de ce travail. Tout ce qui concerne V.-A. Pérovsky m'intéresse extrêmement, et je dois vous dire que j'ai beaucoup de sympathie pour lui, comme personnage historique, et pour son caractère. Qu'en penserez-vous, et qu'en penseront ses parents ? Me donnerez-vous, et ses parents me donneront-ils, ses papiers, ses lettres, bien entendu avec l'assurance que moi seul les lirais?...

D'une autre lettre :

... Vous définissez très bien les traits principaux de ce personnage. Je me le représente tel. Cette figure, vue ainsi, est un tableau... Sa biographie seule serait trop grossière, mais avec d'autres caractères opposés au sien, des caractères fins, tendres, par exemple celui de Joukovsky, que, me semble-t-il, vous avez aussi très bien connu, et principalement avec les Décembristes, ce serait une grande figure, faisant ombre (la nuance) à Nicolas Pavlovitch, la figure principale, et qui exprime admirablement le caractère de toute cette époque...

Maintenant je suis tout plongé dans des lectures se rapportant aux années 1820, et je ne puis vous exprimer le plaisir que je ressens à évoquer cette époque...

C'est à la fois étrange et agréable pour moi de penser qu'une époque que je me rappelle, les années 30, appartient déjà à l'Histoire! Le vacillement des figures sur le tableau cesse tout à coup, et tout se fige dans le calme solennel de la vérité et de la beauté...

Je prie Dieu qu'il me permette de faire, au moins approximativement, ce que je veux. Cette œuvre est pour moi si importante ! Quelque capable que vous soyez de comprendre tout, vous ne pouvez vous imaginer combien c'est important pour moi ; aussi important que l'est pour vous votre foi. Je voudrais dire : encore plus important, mais rien ne peut l'être davantage ; et c'est précisément cela.

LETTRES A FET

Le grand poète russe Fet (de son vrai nom Afanassi Afanassiévitch Chinchine, né en 1820, mort en 1892) fut l'ami le plus intime de L. N. Tolstoï. Leur correspondance qui embrasse une longue période (1858-1881) est d'un caractère tout à fait intime; mais par instants l'abandon de l'intimité laisse deviner le futur penseur et apôtre russe, en même temps qu'elle nous initie aux procédés de travail de l'auteur de *Guerre et Paix* et d'*Anna Karénine*.

Les lettres de Tolstoï à Fet paraissent en français pour la première fois. — N. T.

12 mai 1858.

Mon cher petit oncle! Je vous écris deux mots seulement pour vous dire que je vous

embrasse de toutes mes forces, que j'ai reçu votre lettre, que je baise la main de Mme Fet, et salue tous les vôtres. Petite tante vous remercie beaucoup pour votre souvenir et vous salue. Quel merveilleux printemps nous avons eu et avons encore ! Moi, dans la solitude, j'en jouis admirablement. Notre frère Nicolas doit être à Nikolskoié ! Saisissez-le et ne le lâchez pas. Moi aussi je veux aller chez vous. Tourgueniev est parti pour Vintzig jusqu'au mois d'avril, réparer sa vessie. Que le diable l'emporte ! Ça m'embête à la fin de l'aimer. Il ne guérira pas sa vessie et il nous prive de sa société.

Ensuite, au revoir, cher ami ; si avant mon arrivée il n'y a pas un poème, je l'extirperai de vous.

Vôtre,

Comte L. Tolstoï.

Quelle Pentecôte hier ! quel service ! Des lilas fanés, des cheveux blancs, de l'indienne cramoisie et lè soleil chaud !

---

16 mai 1858.

Ouais! petit oncle! Ouais! D'abord on n'entend rien de vous malgré le printemps arrivé, et vous savez que tous pensent à vous, et que moi, comme Prométhée, suis attaché à un rocher; et tout de même, j'ai soif de vous voir et de vous entendre. Du moins si vous veniez vous-même ou m'invitiez instamment chez vous. Et, deuxièmement, vous avez séquestré un frère et un très bon frère, Ferducie[1]. Je pense que la principale coupable, c'est Marie Petrovna[2] que je salue très bas et à qui je demande de me rendre mon frère. Sans plaisanterie, il a fait dire qu'il viendrait cette semaine. Droujinine viendra également. Venez aussi cher oncle.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

1. Surnom donné au frère de L. Tolstoï, Nicolas.
2. La femme de Fet.

24 octobre 1858.

Ma petite âme, mon petit oncle Fétinka ! Je vous jure, mon petit, que je vous aime beaucoup, beaucoup. Et voilà tout ! C'est sot et ridicule d'écrire des nouvelles. Ecrire des vers... écrivez si vous voulez... mais aimer un brave homme, c'est très agréable. Et peut-être est-ce contre ma volonté, contre ma raison, peut-être n'est-ce pas moi, mais une nouvelle qui est en moi et n'est pas encore mûre, qui me fait vous aimer.

Parfois cela me semble quelque chose de pareil. On peut faire n'importe quoi, et entre le fumier et le chaume, malgré tout on compose quelque chose. C'est encore heureux que je ne me permette pas d'écrire. Droujinine me demande de lui écrire, par amitié, une nouvelle ; en vérité j'en veux écrire une, et de telle sorte qu'après cela il n'y ait rien à dire. Le schah de Perse fume du tabac et moi je t'aime. Voilà ! Plaisanterie à part, comment va votre Gaphise ? On peut faire n'importe

quoi ; mais pour moi c'est la suprême fermeté, la suprême sagesse, de se réjouir des poèmes d'un autre, et son propre poème, de ne le pas laisser sortir en habits déchirés, mais de le garder chez soi. Parfois, tout d'un coup, on désire tant être un grand homme, et on a tant de dépit de ne l'être pas encore! Même on se lève avec plus de hâte, on dîne plus vite, pour commencer. On dit sans cesse des sottises, mais c'est agréable d'en dire au moins une à un petit oncle comme vous, qui ne vit que par ces seules et mêmes bêtises. Envoyez-moi un seul poème de Gaphise, mais le meilleur, traduit par vous. C'est me faire venir l'eau à la bouche ; et moi je vous enverrai un échantillon de froment. La chasse m'ennuie mortellement. Le temps est superbe, mais seul je ne chasse pas. Vos chiens et Ivan Pétrovitch sont bien portants, ainsi que Prokofi et le vieil hongre. Je vous remercie beaucoup de la permission ; j'en profiterai. Ces jours-ci je vous écrirai ; pour le moment je vous remercie seulement pour vos démarches et vous embrasse bien fort. Envoyez-moi l'encyclopédie.

Ma tante vous remercie beaucoup des souvenirs, et ce n'est pas une phrase banale, mais chaque fois que je lui lis votre post-scriptum, elle sourit, branle la tête et dit : « Cependant (pourquoi cependant ?), quel brave homme ce Fet ! » Et moi je sais pourquoi il est si brave : elle pense qu'il m'aime beaucoup.

Eh bien, au revoir.

L. Tolstoï.

---

23 février 1860.

Cher ami Afanassi Afanassiévitch,

Votre lettre m'a beaucoup réjoui. Votre régiment augmentera, et c'est une excellente recrue qui vous arrive. Je suis sûr que vous en serez un admirateur.

A la question, que devez-vous acheter ?

Le domaine dont je vous ai parlé et qui se trouve près de Mstzensk est loin de moi, et, autant que je me souvienne, vaudrait environ 16.000 roubles. Je n'en sais rièn de plus. Mais

à côté de moi, il y a un magnifique domaine de 400 déciatines de très bonne terre, avec, malheureusement, soixante-dix âmes de très mauvais paysans. Cependant ce n'est pas un très grand malheur. Les paysans paieront volontiers la redevance comme chez moi, 30 roubles, ce qui donnera 2.000 roubles de revenus. On demande pour ce domaine 24.000 roubles, sans déduction de l'hypothèque qui doit être d'environ 5.000 roubles. Par la beauté et la proximité de la grande route de Toula, c'est très avantageux. La propriété est en ruines, c'est-à-dire que la maison des maîtres est délabrée ; cependant il y a maison et jardin, et tout doit être refait à neuf. Malgré tout, à 20.000 roubles ce serait un excellent marché. Un avantage particulier, c'est qu'en ma personne vous avez un surveillant de tous les instants. Du reste je ne dis rien. Si cela ne vous plaît pas je vous vendrai une centaine de déciatines de ma propriété, ou demandez à mon frère Nicolas s'il ne vendrait pas son Alexandrovka. Mais vraiment, abstraction faite de tout avantage personnel, le mieux serait d'acheter Téliatenki (le domaine

voisin du mien). Le vendeur est un vieux ruiné qui veut vendre le plus vite possible pour se débarrasser de son gendre, et voilà deux fois qu'il envoie chez moi.

Le premier calcul que j'aie fait, c'est de savoir combien peut rapporter cette propriété si l'on y met 5.000 roubles de capital et deux années de travail. Même dans l'état actuel on peut en tirer au moins 1.500 roubles, c'est-à-dire plus de 7 pour 100. Il y a encore mon hameau à dix verstes de chez moi, 120 déciatines, mais là-bas ce n'est pas très agréable à vivre : il n'y a ni eau ni bois.

Répondez-moi le plus vite possible et en détail quelle somme vous avez l'intention de mettre dans cette propriété ; c'est le principal.

J'ai lu *Nakanounié* (La Veille)[1]. Voici mon opinion : c'est, en général, tout à fait inutile d'écrire des nouvelles, surtout pour les hommes qui sont tristes et ne savent pas bien ce qu'ils veulent de la vie. Cependant *Nakanounié* est beaucoup mieux que le *Nid des gentilshommes*[2]

1. Titre d'une nouvelle de Tourgueniev.
2. Id.

et il y a dans cette nouvelle quelques types négatifs merveilleux : le peintre et le père. Quant aux autres, non seulement ce ne sont pas des types, mais même leur situation n'est pas typique, sans compter qu'ils sont tout à fait vulgaires.

D'ailleurs, c'est toujours le défaut de Tourgueniev.

La jeune fille est tout à fait mauvaise. « Ah! je t'aime! » « Ses cils étaient longs... »

En général je suis toujours étonné que Tourgueniev, avec son esprit et son flair poétique, ne sache pas se garder de la banalité, même dans ses moindres procédés.

Cette banalité se montre surtout dans les procédés négatifs qui rappellent Gogol. Il n'y a pas d'humanité, pas de sympathie pour la personne : il présente des monstres qu'il injurie mais ne plaint pas. Cela sonne mal avec le ton et le sens de libéralisme de tout le reste. C'était bien au temps du roi de Thulé et de Gogol (et encore, il faut dire que si on ne plaint pas ses personnages même les plus minimes, il faut alors les insulter de telle façon que le ciel en

ait chaud, ou se moquer d'eux jusqu'à ce que le ventre en éclate, et non comme le fait Tourgueniev, qui est saisi de mélancolie et de dyspepsie). Toutefois, il faut reconnaître que personne ne serait actuellement capable d'écrire une pareille nouvelle, bien qu'elle ne doive pas avoir de succès.

L'Orage, d'Ostrovsky, est, selon moi, une œuvre très triste, mais qui aura du succès. Ce n'est ni Ostrovsky ni Tourgueniev qui sont coupables, mais l'époque. Maintenant, de longtemps ne naîtra pas cet homme qui fera dans le monde poétique ce qu'a fait Boulgarine. Quant aux amateurs du classique, desquels je suis, personne ne les empêchera de lire sérieusement des vers et des nouvelles et de les discuter sérieusement. Maintenant il faut autre chose. Ce n'est pas nous qui devons nous instruire, mais nous devons apprendre un peu à Marfoutka et à Tarasska ce que nous savons.

Au revoir, cher ami.

Un million de commissions : j'ai oublié le nom du libraire allemand dont le magasin est

au pont des Maréchaux, en haut, à gauche (en montant). C'est lui qui m'envoie des livres. Allez chez lui et demandez-lui : 1° ce que je lui dois, 2° pourquoi depuis si longtemps il ne m'a rien envoyé de nouveau, et faites un choix chez lui. Ensuite, après avoir pris conseil de Pikouline, envoyez-moi ce qu'il y a de meilleur comme traité de médecine domestique et vétérinaire (jusqu'à dix roubles). Demandez à mon frère Serge s'il m'a commandé des charrues? Sinon, allez chez Vilson et demandez-lui quand il pourrait livrer six charrues. Informez-vous dans le magasin de grains de Mayer, à Loubianka, du prix des graines de trèfle; j'en ai à vendre. Que coûte une paire de bistouris, pour hommes, et des ventouses? Une partie de ces commissions peut être faite par notre charmant Ivan Pétrovitch, que j'embrasse. Je baise la main de Mme Fet. Ma tante vous remercie et vous salue.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

27 mars 1860.

Quelle joie m'ont fait vos projets, mon cher petit oncle, je ne puis vous le dire. Et ce n'est pas à moi seul que vous avez fait plaisir, mais à tous les miens, à commencer par la tante jusqu'au moine ivrogne. Maintenant, je n'ai peur que d'une chose : que tous ces plans ne s'écroulent par une bêtise quelconque. Les conditions réelles de votre séjour à Iasnaia existent toutes. Mon désir que cela se réalise est si fort que, si ces conditions n'existaient pas, je les ferais naître. Je percerais encore trois murs et moi-même m'installerais dans la cheminée. Alors cela doit être. Naturellement, il y a une foule de petits détails qu'il faut examiner d'avance : dans quelle maison et quelles chambres préférera vivre Marie Pétrovna? par où entrera et sortira Maruchka, votre femme de chambre, etc.? Et encore, où placer les chevaux : dans une écurie à part, ou chez un paysan à trois verstes de la propriété, ou chez mon frère, à Pirogovo? Moi je tiens mes che-

vaux à Iasnaia, mais il faudra installer les vôtres autrement. En général, il faut causer de tout cela.

Venez sans faute quand vous irez à Serpoukov. Quelles promenades nous ferons avec Marie Pétrovna ! Elle sera contente du jardin. De quelles bonnes choses, pédagogie, agriculture et même poésie, nous causerons avec vous et Ferducie ! J'attends votre réponse et votre personne. Je baise la main de Marie Pétrovna et lui demande, en cas de difficultés, de vous aider à trancher le nœud gordien.

Il est probable que je n'irai pas maintenant à Moscou.

Au revoir.

L. Tolstoï.

---

20 juin 1860.

Non seulement je ne me suis pas réjoui et n'ai pas été fier de votre lettre, cher Afanassi Afanassiévitch, mais si je l'avais crue, j'en eusse été très attristé. C'est sans phrase. Vous

êtes un écrivain et seulement un écrivain, et que Dieu vous aide. Mais qu'en plus vous vouliez trouver une place et y fouiller comme une fourmi, cette idée, non seulement devait vous venir en tête, mais vous devez la réaliser mieux que moi. Vous devez le faire parce que vous êtes bon et plein de bon sens. D'ailleurs, même maintenant, ce n'est pas à moi de vous encourager ou décourager d'un ton doctoral. Je serais en désaccord avec moi-même. L'exploitation sur l'échelle où elle se fait chez moi m'accable. L'*Ufanstvo*[1], je ne la vois que quelque part, de loin.

Les affaires de famille, la maladie de Nicolas, dont nous n'avons pas encore de nouvelles de l'étranger, le départ de ma sœur (elle nous quitte dans trois jours), me tourmentent de tous côtés. La vie célibataire, c'est-à-dire l'absence de femme, et l'idée qu'il devient déjà tard, me tourmente encore. En général, tout n'est pas rose pour moi, pour le moment. A

1. Tolstoï avait eu à son service un paysan, Ufan, dont il admirait la façon de travailler, et il nomma Ufanstvo toute l'agriculture.

cause de la maladie de ma sœur et du désir de voir Nicolas, demain, en tout cas, je prends un passeport pour l'étranger, et peut-être partirai-je avec eux, surtout si je ne reçois pas de nouvelles de Nicolas, ou si j'en reçois de mauvaises. Je passerai vous voir avant le départ. Je voudrais vous dire tant de choses et vous questionner, mais maintenant ce n'est pas possible. Cependant si cette lettre arrive vite, sachez que nous quittons Iasnaia, jeudi, ou plutôt vendredi. Maintenant, à l'exploitation.

Le prix qu'on vous demande n'est pas trop élevé, et si l'endroit vous plaît, il faut acheter. Une seule question : Pourquoi vous faut-il tant de terre? Par trois années d'expérience je suis arrivé à cette conviction qu'avec l'activité la plus grande possible on ne peut exploiter convenablement que de 60 à 70 *déciatines*. Ce n'est que dans ces conditions qu'on peut ne pas trembler à chaque faute : parce qu'on n'a pas labouré deux fois mais trois ou quatre, pour chaque heure perdue par un ouvrier, pour chaque rouble de trop par mois qu'on lui donne.

On peut traiter 15 *déciatines* de façon qu'elles donnent de 30 à 40 p. 100 du capital fondamental; mais avec 80 ou 100 *déciatines*, c'est impossible. Je vous prie, faites attention à ce conseil. Ce n'est pas un bavardage en l'air, mais la conclusion à laquelle je suis arrivé à mes dépens. Qui vous dira le contraire est un menteur ou un ignorant. Même avec 15 *déciatines*, il faut déployer une activité qui absorbe tout, mais alors on peut en avoir une agréable récompense, tandis qu'avec 90 déciatines, c'est un travail de cheval de poste et on ne peut avoir aucun succès. Je ne trouve pas de mots pour m'injurier de ne pas vous avoir écrit auparavant; alors sûrement vous viendriez. Maintenant, au revoir. Mon salut cordial à Marie Pétrovna et à Borissov.

L. Tolstoï.

Hyères, 17 octobre 1860.

Je pense que vous savez déjà ce qui est arrivé. Le 20 septembre, il est mort, littérale-

ment dans mes bras. Jamais rien ne m'a fait une impression pareille. Il disait vrai qu'il n'y a rien de pire que la mort. Et quand on réfléchit bien qu'elle est la fin de tout, il n'y a rien de pire que la vie. Pourquoi travailler, s'esquinter, si de ce qui était Nicolas Nikolaievitch Tolstoï rien n'est resté? Il ne disait pas qu'il sentait la mort venir, mais moi je savais qu'il la suivait pas à pas, et il savait certainement combien il lui restait à vivre. Quelques minutes avant de mourir il s'assoupit. Tout à coup il s'éveilla; il se mit à murmurer avec horreur : « Mais qu'est-ce que c'est? » Il l'avait aperçu cet engloutissement de son être dans le néant. Et si lui n'a rien trouvé où s'accrocher, que trouverai-je moi? Encore moins. Et certainement que ni moi, ni personne, ne luttera autant que lui contre elle, jusqu'au dernier moment. Deux jours avant sa mort je lui disais : « Il faut te mettre les commodités dans la chambre. » — « Non, dit-il, je suis faible, mais pas à ce point. Nous lutterons encore. »

Jusqu'au dernier moment il ne céda pas. Il faisait tout lui-même; il tâchait de travailler,

écrivait, m'interrogeait sur mes travaux, me donnait des conseils. Mais il me semble qu'il faisait tout cela non spontanément mais par principes. Une seule chose, la nature, resta jusqu'au bout. La veille, il alla dans sa chambre, et, de faiblesse, tomba sur son lit, près de la fenêtre ouverte. Je vins. Il me dit les larmes aux yeux : « Quelle jouissance j'ai eue maintenant, toute une heure ! » On le prit de la terre pour le remettre dans la terre. Il ne reste qu'une chose : l'espoir vague que là-bas, dans la nature dont on deviendra partie, dans la terre, quelque chose subsistera. Tous ceux qui ont été témoins de ses derniers moments disent : « Comme il a eu une belle mort, calme, douce ! » Mais moi je sais avec quelles souffrances il est mort, car pas un seul de ses sentiments ne m'a échappé. Mille fois je me suis dit : « Laissez les morts ensevelir leurs morts », mais il faut dépenser de quelque façon les forces qu'on possède encore. On ne peut pas commander à la pierre de tomber en haut au lieu de tomber en bas où elle est attirée. On ne peut pas rire d'une plaisanterie

qui ennuie. On ne peut pas manger quand on n'a pas faim. Pourquoi tout cela, si demain doivent commencer les souffrances de la mort avec toute la lâcheté du mensonge, de la tromperie de soi-même; si tout se termine par le néant, par le zéro? Drôle de plaisanterie! Sois utile, sois vertueux, sois heureux tant que tu vis, se disent les hommes, et toi, et le bonheur et la vertu et l'utilité consistent en la vérité. Et la vérité que j'ai acquise pendant les trente-deux années de mon existence c'est que la situation où nous sommes placés est horrible.

« Prenez la vie telle qu'elle est. Vous vous êtes placés dans cette situation », dit-on. Comment donc prendre la vie telle qu'elle est! Dès que l'homme arrive au degré supérieur de son développement, il voit clairement que tout est gâchis, tromperie, et que la vérité qu'il aime cependant mieux que tout, est terrible, qu'aussitôt qu'on l'apercevra nettement on se réveillera et dira avec horreur, comme mon frère : « Mais qu'est-ce que c'est? » Mais, sans doute, tant qu'existe le désir de savoir et de dire la vérité, on tâche de la connaître et de la

dire. C'est la seule chose qui me soit restée de ma conception morale et au-dessus de quoi je ne puis me placer. C'est la seule chose que je ferai, seulement pas sous forme de votre art. L'art, c'est le mensonge, et moi, je ne puis déjà plus aimer le beau mensonge...

Je vivrai ici tout l'hiver pour cette raison qu'il m'est tout à fait égal de vivre n'importe où. Ecrivez-moi je vous prie. Je vous aime comme mon frère vous a aimé et s'est souvenu de vous jusqu'au dernier moment.

L. Tolstoï.

Spasskoié [1], 19 mai 1861.

Je vous embrasse de tout cœur, cher ami Afanassi Afanassiévitch, pour votre amitié et parce que vous êtes Fet. Je désire voir Ivan Serguéiévitch, mais vous je le désire dix fois plus. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus, et, depuis, il nous est arrivé à

1. Propriété de Tourgueniev où se trouvait en ce moment Tolstoï.

tous deux tant de choses! Je suis très heureux de votre vie agricole; quand j'en entends parler ou que j'y pense, je me sens un peu fier d'y avoir contribué. Ce n'est pas à moi de parler et à vous d'écouter. L'ami, c'est bien, mais il mourra, il s'en ira quelque part, et on n'aura pas le temps de le suivre, tandis que la nature à laquelle on s'est uni par l'acte de vente ou qu'on possède par héritage, c'est encore mieux. Ma nature à moi est froide, rebutante, exigeante, encombrante, mais c'est un ami qu'on gardera jusqu'à la mort, et quand on mourra on y entrera. D'ailleurs, maintenant je me donne moins à cet ami, je suis entraîné par d'autres affaires. Dieu fasse que vous réussissiez et que les succès de Stépanovka[1] nous réjouissent. Que vous écrivez et écrirez encore, je n'en doute pas.

Je serre la main de Marie Petrovna et lui demande de ne pas m'oublier. Il faudra un malheur quelconque pour m'empêcher de venir chez vous cet été; mais quand, je n'en sais rien.

1. Domaine de Fet

27 mai 1861.

Je n'ai pu me retenir et j'ai encore décacheté la lettre de M. Tourgueniev en réponse à la mienne[1]. Je vous souhaite tout le bien possible dans vos relations avec cet homme. Tant qu'à moi je le méprise; je le lui ai écrit et termine par là toutes mes relations avec lui, sauf une réparation, s'il le désire.

Malgré tout mon calme extérieur, dans mon âme grondait quelque chose, et j'ai senti qu'il me fallait exiger de M. Tourgueniev des excuses plus positives. C'est ce que j'ai fait dans la lettre que je lui ai écrite de Novosiolky.

Voici sa réponse dont je me suis contenté, en lui répondant que les causes qui font que je l'excuse ne résident pas dans l'opposition de nos natures, mais qu'elles sont telles qu'il pourrait lui-même les comprendre.

En outre je lui ai envoyé une autre lettre,

1. Cette lettre fut écrite à la suite d'une querelle grave qui eut lieu entre Tolstoï et Tourgueniev, dans la maison de Fet.

assez dure, le provoquant; à cette lettre je n'ai pas encore de réponse. Si je la reçois je vous l'enverrai sans l'ouvrir.

Voilà donc la fin de la triste histoire, et si elle franchit le seuil de votre maison, que ce soit avec ce supplément.

L. Tolstoï.

---

28 maï 1861.

Tourgueniev est un..., ce que je vous prie de lui transmettre avec la même exactitude que vous me transmettez ses charmantes expressions, malgré mes demandes réitérées de ne jamais me parler de lui.

Et je vous prie de ne pas m'écrire davantage, car je ne décacheterai plus vos lettres ainsi que celles de Tourgueniev.

L. Tolstoï.

---

9 octobre 1862.

Mon petit Fet, petit oncle, et tout simplement cher Afanassi Afanassiévitch!

Voilà deux semaines que je suis marié et heureux. Je suis un homme nouveau, tout à fait nouveau. Je voulais aller moi-même chez vous, mais je n'en ai pas eu le temps. Quand vous verrai-je? Je vous apprécie beaucoup, et entre nous il y a trop de choses qu'on ne peut oublier : Nikolenka et beaucoup d'autres. Venez faire connaissance avec ma femme. Je vous embrasse de tout cœur.

L. Tolstoï.

1863.

Vos deux lettres me sont également utiles et agréables, cher Afanassi Afanassiévitch. Je vis dans un monde si éloigné de la littérature et de sa critique qu'en recevant une lettre comme la vôtre, mon premier sentiment est de l'étonne-

ment. Mais qui donc a écrit les *Cosaques* et *Polikouchka*[1] ? Y a-t-il à les discuter ? Le papier supporte tout, et le directeur paie pour tout et insère tout. Mais ce n'est que la première impression, ensuite on pénètre le sens des mots, on se creuse la cervelle, et on trouve là-bas quelque part, dans un coin, parmi les vieux restes oubliés, on trouve là-bas quelque chose d'indéfini sous le titre : *artistique*. Et, en comparant avec ce que vous dites, on conviendra que vous avez raison, et on trouvera même du plaisir à fouiller dans ces vieilles reliques et dans cette odeur autrefois aimée. On est même empoigné du désir d'écrire. Sans doute vous avez raison. Mais il y a peu de lecteurs tels que vous. *Polikouchka*, c'est le bavardage sur le premier sujet venu d'un homme qui « tient sa plume », et les *Cosaques*, avec la *sanie* en plus, bien que mal.

Pour le moment, j'écris l'histoire d'un hongre bai [2]. Je pense faire paraître cela en automne. D'ailleurs, comment écrire mainte-

1. Deux célèbres nouvelles du comte Tolstoï.
2. Le récit Kholstomier.

nant! Je suis plongé jusqu'au cou dans l'*Ufanstvo*. Sophie[1] est ici avec moi; nous n'avons pas d'intendant, il n'y a que des gens qui nous aident pour les champs et les constructions; elle tient seule la caisse et les livres. J'ai des abeilles, des brebis, un nouveau jardin, une distillerie, et tout s'arrange peu à peu, bien qu'assez mal auprès de l'idéal. Que pensez-vous des affaires polonaises? Ça va mal. Peut-être vous et Borissov serez-vous forcés de décrocher vos épées de leurs clous rouillés? Si nous allons à Nikolskoié est-ce que nous nous y verrons? Quand serez-vous chez les Borissov? Ne pourrions-nous pas nous arranger pour nous y trouver tous ensemble?

Au revoir. Amitiés à Marie Pétrovna. Sophie et tante vous saluent.

---

15 mai 1863.

Nous avons failli nous voir et je suis fort attristé que nous n'ayons que failli. J'aurais

1. La comtesse Tolstoï.

tant voulu vous causer. Il ne se passe pas de jours que nous ne parlions de vous plusieurs fois. Ma femme ne joue pas du tout à la poupée : ne l'offensez pas. C'est une aide très précieuse pour moi, malgré un fardeau dont elle espère être délivrée au commencement de juillet. Qu'adviendra-t-il après ? J'ai fait une découverte très importante que je me hâte de vous communiquer : les intendants et les gérants ne sont que nuisibles dans l'exploitation. Essayez de chasser toutes les autorités et de dormir jusqu'à dix heures, et les choses, sûrement, n'en iront *pas plus mal*. J'ai fait cette expérience et m'en suis bien trouvé. Comment pourrions-nous nous arranger pour vous voir ? Si vous allez à Moscou et ne venez pas chez nous avec Marie Pétrovna, ce sera pour nous une véritable offense. C'est ma femme, qui lit ma lettre, qui m'a soufflé cette phrase. Je voudrais vous écrire une longue lettre, mais le temps me manque. Je vous embrasse de tout mon cœur. Ma femme vous salue et moi je salue votre femme.

Une demande : Quand vous serez à Orel,

achetez-moi vingt pouds de divers cordages et traits et envoyez-les-moi, si toutefois l'envoi ne revient pas à plus de 2 r. 30 k. par poud. J'enverrais l'argent immédiatement.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

15 juillet 1864.

Cher ami Afanassi Afanassiévitch !

Deux mots ; ma femme dicte : Toute la maison est malade ; et moi, j'ajoute de ma part : et commence à se rétablir.

Votre invitation nous a fait plaisir, à tous. Nous tous et Tania aussi (ma belle-sœur), nous nous sommes regardés avec un sourire et avons dit : « Voilà ce qui serait bien ; allons chez Fet ! » Et nous serions venus sans le mal de gorge de Tania, qui l'a mise en danger et la tient encore alitée, sans la maladie de Serioja[1] et sans la grossesse de Sophie, qui en est au

1. Fils aîné du comte L. Tolstoï.

huitième mois. Après mûre réflexion, nous avons décidé qu'il n'était pas possible d'entreprendre un voyage pareil, mais moi je désire et espère être des vôtres. En attendant, je salue très cordialement Marie Pétrovna et j'embrasse Vassili Pétrovitch[1].

Dans trois semaines vous recevrez une petite chienne noire, Darka.

Au revoir.

L. Tolstoï.

Samara, 7 octobre 1864.

Il a été convenu entre nous, cher Afanassi Afanassiévitch, de faire cet échange[2]. Le 20, Borissov m'a dit que comptant sur mon exactitude, vous lui aviez dit que vous enverriez le cheval le 25.

Eh quoi! La semeuse était le 24 à Nikolskoié. J'étais très content de moi et j'ai ordonné au

1. Botkine.

2. Tolstoï et Fet s'étaient entendus pour l'échange de deux objets : Fet donnait à Tolstoï un cheval de quatre ans, et Tolstoï lui donnait une semeuse.

gérant de l'envoyer chez Borissov. Or, il résulte qu'il l'a oublié, et ce n'est qu'aujourd'hui, 7 octobre, que j'apprends cela. C'est le sort qui est coupable. Aujourd'hui, nous partons chez nous et nous ignorons comment nous arriverons jusqu'à l'heureux Iasnaia.

Les miens vous aiment et se souviennent de vous, ils sont tous bien portants et gais, ce que je vous souhaite à vous et à Marie Pétrovna.

Ce printemps, nous vous attendons chez nous. Nous tâcherons, quelque difficile que ce soit, d'être à Moscou.

L. Tolstoï.

---

17 novembre 1864.

Ma femme et moi vous attendons le 20, avec Marie Pétrovna. On ne prévoit aucun événement pour le 20, sauf le grand plaisir de votre arrivée. Ma femme m'a prié de dire cela à Marie Pétrovna. Le « lièvre » m'intéresse beaucoup. Nous verrons s'il pourra *tout* comprendre, bien que ce ne soit pas mon Serge mais un garçon de onze ans. Ce qui m'in-

téresse encore davantage, c'est la bicyclette [1].

Par votre lettre, je vois que vous êtes actif et gai, et je vous envie. Je m'ennuie, n'écris rien et travaille péniblement. Vous ne pouvez vous imaginer combien m'est difficile ce travail préparatoire de profond labeur sur ce champ que je serai *forcé* d'ensemencer [2] : réfléchir, penser à tout ce qui peut arriver aux futurs héros d'une œuvre très vaste et combiner des millions de projets de toutes sortes pour en choisir un millionième, c'est terriblement difficile ! Et c'est précisément ce à quoi je suis occupé. Ces jours derniers je suis tombé sur le dernier volume de Béranger et j'y ai trouvé quelque chose de nouveau pour moi : « Le bonheur ». J'espère que vous le traduirez.

Je m'ennuie aussi à cause du temps. Chez moi tout va bien, tous sont en bonne santé.

Au revoir.

Vôtre,

L. Tolstoï.

1. Fet construisait une bicyclette — entreprise que du reste il ne put mener à bien.
2. Il s'agit de *Guerre et Paix*.

Fin novembre 1864

A chaque instant je me prépare à vous écrire, cher Afanassi Afanassiévitch, et je remets sans cesse, parce que je veux vous écrire longuement. Mais, en attendant, il faut écrire brièvement ce qui est nécessaire. Et voici quoi : En recevant votre lettre nous avons dit : « Ah! comme il écrit bien à propos du col de peau de chien mangé par les mites, et cependant, il part à Moscou[1]. » Moi, en homme plus expérimenté, je ne me suis nullement étonné et n'ai pas dit : Ah!

La seule chose qui nous intéresse tous les deux, c'est de savoir quand vous partez à Moscou et, principalement, quand vous serez chez nous? Nous espérons que le voyage à Moscou ne modifiera pas votre projet de vous arrêter chez nous. Nous vous le demandons encore une fois à tous deux. Nous-mêmes

1. Les Tolstoï avaient beaucoup ri d'un récit pittoresque de Fet sur l'arrivée au théâtre de propriétaires très riches accompagnés d'un valet en livrée à col de peau de chien, mangé par les mites.

partirons à Moscou après les fêtes, c'est-à-dire vers la mi-janvier, et y resterons jusqu'en février. Serez-vous chez nous avant ou après? Écrivez-moi, je vous prie, ce que vous faites? Comment va l'agriculture? Écrivez-vous quelque chose? Chez moi tout va bien. Les enfants et ma femme sont bien portants. Quand vous viendrez, je vous ferai admirer mon installation. Moi aussi, cet automne, j'ai écrit un assez long morceau de mon roman : *Ars longa, vita brevis*. Je le pense chaque jour. Si l'on pouvait faire la centième partie de ce que l'on conçoit, mais on n'en fait que la millième partie!

Néanmoins, cette conscience *de pouvoir* fait notre bonheur, à nous, littérateurs. Vous connaissez ce sentiment. Cette année, je l'ai éprouvé avec une force particulière. Eh bien! au revoir! Je vous embrasse et salue votre femme. Écrivez-moi donc, je vous prie, la date exacte de votre visite. Nous voulons vous installer le mieux possible pour que vous restiez plus longtemps chez nous. Ne dites pas : « Il ne nous faut rien, etc. », vous nous priveriez

du grand plaisir que nous escomptons depuis l'automne, de rester plus longtemps avec vous.

Nous avons actuellement des hôtes : ma sœur avec ses filles, et pour les fêtes nous aurons encore les D... et les Fet, et ce sera pour tous très bien.

L. TOLSTOÏ.

---

23 janvier 1865.

Comment n'avez-vous pas honte, mon cher Fet, d'agir envers moi comme si vous ne m'aimiez pas ou comme si nous tous devions vivre autant que Mathusalem ! Pourquoi ne venez-vous jamais nous voir, pourquoi ne venez-vous pas vous reposer deux ou trois jours avec nous? Agir ainsi avec les autres, passe encore : Eh bien, puisque nous ne nous sommes pas vus à Iasnaia, nous nous rencontrerons quelque part à Podnovinskoié. Mais nous ne nous y rencontrerons pas.

Moi, je suis heureux d'être attaché à Iasnaia

Poliana; vous, vous êtes un homme libre. Et si quelqu'un de nous vient à mourir, tout d'un coup, comme est mort le mari de ma sœur, Valérien Pétrovitch, il dira : « Imbécile ! Pourquoi ai-je travaillé tout le temps autour du moulin et ne suis-je pas allé chez Tolstoï ? » Vraiment ce n'est pas une plaisanterie.

Savez-vous quelle chose importante je vous dirai de moi :

Après cette chute de cheval où je me cassai le bras, en revenant de mon évanouissement, je me suis dit : Je suis un littérateur. Et je le suis ; mais un littérateur isolé. Ces jours-ci, paraîtra la première partie de l'*Année 1805*[1]. Je vous prierai de m'écrire au plus vite ce que vous en penserez. Votre opinion m'est très chère ainsi que celle d'un homme que j'aime de moins en moins, de Tourgueniev. Il comprendra.

Je regarde comme un essai de plume tout ce que j'ai publié jusqu'à ce jour ; ce que je publie maintenant me plaît bien davantage ;

1. Titre primitif de *Guerre et Paix*.

toutefois je le trouve encore faible, mais ce n'est que le commencement. Que sera le reste, c'est terrible d'y penser ! ! Écrivez-moi ce qu'on dira dans les divers cercles que vous connaissez, et, principalement, quelle sera l'impression sur le public. Probablement que cela passera inaperçu. Je l'attends et le désire. Pourvu seulement qu'on ne m'insulte pas : l'injure fait mal.

Au revoir, venez chez nous. On vous y aime de tout cœur. Mon salut à Marie Pétrovna.

Je suis heureux que vous aimiez ma femme, bien que je l'aime moins que mon roman. Mais malgré tout c'est ma femme. Venez chez nous. Si vous ne venez pas de Moscou avec Marie Pétrovna, ma parole, ce sera stupide.

---

16 mai 1865.

Pardonnez-moi, cher ami Afanassi Afanassiévitch, d'avoir tant tardé à vous répondre. Je ne sais vraiment comment cela s'est fait. Il est

vrai que, pendant ce temps, un des enfants a été malade, et moi-même j'ai failli avoir une très forte fièvre; j'ai gardé le lit trois jours. Maintenant, chez nous tout va bien et c'est même très gai. Tania est avec nous, ainsi que ma sœur avec ses enfants. Nos enfants sont en bonne santé et passent toute la journée à l'air. Moi j'écris peu à peu et suis content de mon travail.

Il y à encore des bécasses et chaque soir je « tire sur elles », ou plutôt devant elles. L'agriculture va bien, c'est-à-dire m'inquiète très peu, et c'est tout ce que j'exige d'elle. C'est tout en ce qui me concerne.

A votre question sur l'école d'Iasnaia Poliana, je réponds négativement. Vos raisons sont bonnes, mais comme les revues l'ont oubliée, je ne veux pas la leur rappeler, non que je renie ce que j'ai dit là-bas, mais au contraire parce que je ne cesse d'y penser, et si Dieu me prête la vie, j'espère faire de tout cela un livre avec les conclusions auxquelles m'a conduit l'ardeur passionnée consacrée à cette œuvre, durant trois années.

Je n'ai pas très bien compris ce que vous voulez dire dans l'article que vous avez écrit; ce serait d'autant plus intéressant de l'entendre de vous, mais quand nous verrons-nous?

Notre affaire à nous, agriculteurs, est actuellement semblable aux affaires d'un capitaliste possesseur d'actions qui ont perdu leur valeur et ne se cotent pas à la Bourse. L'affaire va très mal. Pour ma part j'ai résolu de ne pas lui donner trop d'attention et de travail, afin de ne pas être privé de ma tranquillité. Ces derniers temps je suis content de mes affaires, mais la marche générale des événements, c'est-à-dire les malheurs du peuple qui s'annoncent, la famine, chaque jour me tourmentent de plus en plus. C'est si étrange et même bien et terrible à la fois : Sur notre table, sur la nappe éblouissante, des radis roses, du beurre jaune, du bon pain blanc; dans le jardin, la verdure; les jeunes dames, en robes de mousseline, sont contentes de la chaleur et de l'ombre. Et là-bas, la famine, ce fléau, poursuit son œuvre, couvre les champs de mau-

vaises herbes, fendille la terre sèche, coupe les talons des paysans, détruit les sabots du bétail. C'est vraiment une époque terrible.

Et chez vous, comment cela va-t-il? Ecrivez exactement et en détail. Botkine est chez vous. Serrez-lui la main de ma part. Pourquoi n'est-il pas venu chez nous? Je pars un de ces jours à Nikolskoié, encore seul, sans ma famille, c'est pourquoi pour peu de temps, et je ne passerai pas chez vous. Mais ce serait bien si la fortune vous amenait en même temps chez Borissov.

Je vous salue; le salut de ma femme à Marie Pétrovna. Vers la mi-juin, nous avons l'intention de partir, avec toute la famille, à Nikolskoié. Alors nous nous verrons. J'irai certainement chez vous.

Quel méchant sort vous poursuit? Par vos conversations j'ai toujours vu qu'il n'y avait qu'un seul côté de l'exploitation que vous aimiez et qui vous procurait du plaisir : c'est le haras, et c'est précisément sur lui que s'abat le malheur! Il vous faut de nouveau atteler votre chariot. Et l'idée et l'art sont depuis

longtemps délaissés. Moi j'ai déjà rattelé, c'est pourquoi je pars plus calme.

« *Assez* » de Tourgueniev ne me plaît pas. La personnalité et la subjectivité, c'est bien, mais avec beaucoup de vie et de passion. Tandis que sa subjectivité est pleine de souffrance sans vie.

L. Tolstoï.

---

25 juillet 1866.

Cher ami Afanassi Afanassiévitch! Hélas! je ne puis aller chez vous. Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'en suis attristé. Et je ne puis venir parce qu'aujourd'hui nous sommes le 25 et que je ne sors pas encore de la maison. Le mal d'estomac que j'ai commencé à ressentir quand vous étiez là, jusqu'à ce jour ne m'a pas quitté et m'empêche de me mouvoir facilement. Comme j'en avais l'intention je suis allé avec Diakov chez Chatilov, mais au lieu de faire tout cela en trois jours j'en ai pris cinq; c'est pourquoi je suis en retard. Si ce n'était de ma santé, ce voyage aurait été

pour moi très agréable et très instructif. Je vous raconterai tout cela à notre prochaine rencontre. Mais quand? Je vous propose de venir chez Kirievsky entre le 28 juillet et le 3 août. Nous pourrions nous rencontrer là. Et si vous ne venez pas, c'est moi qui irai chez vous au retour. Chez nous l'avoine est déjà en meules et le seigle est coupé. Si ce temps-là continue, tout sera rentré la semaine prochaine. Au revoir. Sophie, Tania et moi, saluons de tout cœur Marie Pétrovna.

L. Tolstoï.

---

7 novembre 1866.

Cher ami Afanassi Afanassiévitch ! Je n'ai pas encore répondu à votre dernière lettre qui date déjà d'un siècle, et j'en suis d'autant plus coupable que dans cette lettre je me rappelle que vous écriviez des choses très intéressantes de mon roman (1) et ajoutiez *irrita-*

1. *Guerre et Paix.*

bilis poetarum gens. Mais ce n'est pas mon cas. Je me souviens que je me suis réjoui, au contraire, de votre opinion sur l'un de mes héros, le prince André, et j'en ai tiré pour mon propre compte beaucoup de choses instructives.

Dans toute la première partie il est monotone et ennuyeux, et n'est rien de plus qu'un homme comme il faut. C'est vrai, mais c'est ma faute et non la sienne. Sauf l'invention des caractères, leur mouvement et le choc des caractères entre eux, j'ai encore le plan historique qui complique extrêmement mon travail, et avec lequel, comme il me semble, je ne parviens pas à m'arranger. C'est pourquoi, dans la première partie, je ne me suis occupé que du côté historique, et les caractères restent stationnaires, ne remuent pas. C'est un défaut que j'ai compris clairement par votre lettre, et j'espère l'avoir corrigé. Je vous en prie, cher ami, écrivez-moi tout ce que vous pensez de mal de moi et de mes écrits. Ce m'est toujours très utile, et, sauf vous, je n'ai personne.

Je ne vous ai pas écrit quatre mois durant, et je cours le risque que vous passiez à Moscou sans venir chez moi, et cependant vous êtes la personne que par l'intelligence seule, sans parler de beaucoup d'autres choses, j'apprécie le plus parmi toutes mes connaissances et dont la communion personnelle me donne ce seul pain dont l'homme sera rassasié.

Je vous écris principalement pour vous supplier de venir chez nous. C'est absurde de rester si longtemps sans se voir! Ma femme et moi prions ardemment Marie Pétrovna de venir chez nous. Ces jours-ci je vais partir seul, c'est-à-dire avec ma belle-sœur Tania, à Moscou, mais pour peu de temps. Je la ramène chez ses parents, et en même temps je vais m'occuper de la publication de la deuxième partie de mon roman.

Que faites-vous? Pas dans le zemstvo, pas dans votre domaine; c'est là une activité qui n'a rien de libre, vous et moi faisons tout cela pas plus librement que des fourmis qui creusent leur fourmilière, et dans la besogne de cette sorte il n'y a ni bon ni mauvais. Mais

que faites-vous par votre pensée, par votre propre ressort, qui seul, fut, est, et sera au monde. Est-il vivant, ce ressort? Demande-t-il à se détendre extérieurement? Sous quelle forme se manifeste-t-il? C'est le principal.

Adieu, cher ami. Je vous embrasse. Ma femme envoie son salut amical à Marie Pétrovna que nous espérons voir chez nous, ce que nous lui demandons instamment.

---

27 juin 1867.

Cher ami Afanassi Afanassiévitch,

Si je vous écrivais chaque fois que je pense à vous, vous recevriez de moi deux lettres par jour. Mais on ne peut dire tout; de plus, c'est tantôt la paresse, tantôt, comme maintenant, les occupations.

Ces jours derniers je suis revenu de Moscou et j'ai entrepris une cure très sévère sous la direction de Zakarine[1], et, principalement, je

1. Célèbre médecin, professeur de l'Université de Moscou.

publie mon roman chez Riss; je prépare et envoie le manuscrit et les épreuves, et je dois le faire chaque jour, sous peine d'une indemnité pour le retard dans la publication. C'est, comme vous le savez, à la fois agréable et ennuyeux.

Au sujet de *Fumée*[1] je voulais vous écrire depuis longtemps et naturellement juste la même chose que vous m'écrivez.

C'est précisément pourquoi nous nous aimons. Nous pensons de la même façon, avec la *raison du cœur*, comme vous dites.

A propos de *Fumée*, je pense que la force de la poésie réside dans l'amour, et la direction de cette force dépend du caractère. Sans la force de l'amour, il n'y a pas de poésie. La force faussement dirigée donne le caractère faible et désagréable du poète, cela dégoûte. Dans *Fumée* il n'y a presque pas d'amour, si bien qu'il n'y a pas de poésie; il n'y a que l'amour de l'adultère, de l'adultère léger, frivole; aussi la poésie de cette nouvelle est-elle dégoûtante. Vous voyez que c'est précisément ce que vous

1. De Tourgueniev.

écrivez. J'ai peur seulement d'exprimer cette opinion parce que je ne puis regarder froidement l'auteur dont je n'aime pas la personne. Mais il me semble que mon impression est semblable à celle de tous. Encore un de fini! Je sens et j'espère que mon tour ne viendra jamais. Et je pense la même chose de vous. Je fonde des espoirs sur vous comme sur un poète de vingt ans et je ne crois pas que vous finissiez jamais. Je ne connais pas d'homme plus frais et plus fort que vous. Votre courant roule toujours en donnant la même quantité d'eau, de force. La roue sur laquelle il tombait se brise, se dérange, on l'enlève, néanmoins le courant avance toujours, s'enfonce quelque part sous la terre, d'où il jaillira de nouveau et fera tourner une autre roue. Pour Dieu, ne pensez pas que je vous dise tout cela pour m'acquitter d'une dette envers vous qui me dites toujours des choses encourageantes. Non, je le pense, et le pense de vous seul.

Je voudrais vous écrire plus longuement, mais des invités viennent d'arriver et m'en empêchent.

Au revoir, cher ami. Je vous embrasse et baise la main de Marie Pétrovna. Serrez de ma part la main de Borissov, chez qui j'espère aller en automne.

J'adresse cette lettre à Mtzensk, puisque vous êtes là-bas pour les élections. Je désire tant vous voir que j'irais chez vous si c'était possible.

Venez chez nous au moins pour un jour.

L. Tolstoï.

---

5 mars 1869.

Au nom de Dieu, ne changez pas d'idée, cher ami! Du 13 au 14 les chevaux vous attendront à Iassenki, sans quoi, il se peut qu'à notre grand étonnement nous nous rencontrions dans l'autre monde : « Tiens, vous êtes déjà ici, Afanassi Afanassiévitch! »

Je suis coupable de ne pas vous avoir écrit, mais ne m'en punissez pas, et ne venez pas pour un jour mais pour deux. Nous avons beaucoup à causer.

Nos meilleures amitiés à Marie Pétrovna.

Nous vous attendons avec une grande joie.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

30 août 1869.

J'ai reçu votre lettre, et je réponds moins à cette lettre qu'à mes pensées sur vous.

Je ne regrette pas moins que vous que nous nous voyions si rarement. J'ai fait le projet d'aller vous voir et le fais encore, mais jusqu'à ce jour le sixième volume n'est pas prêt[1]. Le volume auquel je pensais est terminé depuis un mois; il est composé depuis longtemps mais n'est pas entièrement prêt.

Savez-vous ce qui s'est produit avec moi cet été? L'enthousiasme continuel de Schopenhauer et une série de plaisirs spirituels que je n'éprouvai jamais. Je me suis fait venir toutes ses œuvres et les ai lues (j'ai lu égale-

1. De *Guerre et Paix*.

ment Kant); je pense qu'il n'y a pas un seul étudiant qui ait appris tant de choses que moi cet été. Je ne sais pas si je changerai jamais d'opinion, mais pour le moment je suis convaincu que Schopenhauer est le plus génial de tous les hommes.

Vous me direz qu'il est « comme ça », qu'il a écrit quelque chose sur des questions philosophiques. Comment « comme ça? » C'est tout l'univers reflété avec une netteté et une beauté extraordinaires. J'ai commencé de le traduire. Ne voulez-vous pas m'aider dans cette traduction? Nous pourrions l'éditer ensemble. En le lisant, je ne puis comprendre que son nom soit encore inconnu. Il n'y a pas une seule explication, même celle qu'il répète si souvent : qu'excepté les idiots il y a peu de gens au monde.

Je vous attends chez moi avec impatience. Parfois j'étouffe du besoin non satisfait d'avoir près de moi une nature comme la vôtre pour exprimer tout ce qui s'est accumulé en moi.

Vôtre,

L. Tolstoï.

Après avoir écrit cette lettre, j'ai arrêté définitivement mon voyage dans la province de Penza, pour visiter une propriété que j'ai l'intention d'acheter dans ce trou. Je pars demain 31, et rentrerai vers le 14.

Je vous attends chez moi pour la fête de ma femme, c'est-à-dire vers le 15, et vous demande de passer avec nous au moins trois jours.

L. Tolstoï.

---

21 octobre 1869.

A Moscou, d'après ce que m'a dit Borissov, j'ai failli vous rencontrer. Et chez vous, une mort suit l'autre.

J'ai été très frappé du caractère de la mort de V. P. Botkine[1]. Si ce qu'on raconte est vrai, c'est horrible! Comment parmi ses amis ne s'est-il trouvé personne pour donner à ce mo

1. Ecrivain russe appartenant au cercle de Tolstoï. Fet, etc..., esthète et critique d'art qui a laissé entre autres les « Lettres d'Espagne ».

ment, le plus grave de la vie, le caractère qui lui convient ?

Quant à Borissov, je le plains beaucoup, et je ne puis croire que cet orage ne fasse que passer devant lui.

Pour le portrait [1], j'ai dit et répété carrément non ! Si cela vous est désagréable, je vous en demande pardon. Un sentiment quelconque, plus fort que tout raisonnement, me dit qu'il ne le faut pas.

Ma femme vous salue. L'achat du domaine de Penza est définitivement manqué. J'ai définitivement remis à l'impression le sixième volume, il paraîtra probablement vers le 1er novembre.

Il y a eu et il y a encore beaucoup de bécasses, il m'est arrivé d'en tuer huit le même jour ; aujourd'hui j'en ai vu quatre et tué une.

C'est pour moi, maintenant, la saison la plus morte : je ne pense pas, je n'écris rien et me sens agréablement stupide.

1. Fet avait demandé au comte Tolstoï de lui permettre de faire son portrait.

Comme premières vacances après mon travail, j'irai probablement chez vous dans un mois. Je n'y vais pas tout de suite, car je ne viens que de rentrer, et j'ai beaucoup à faire, comme agriculture.

Si vous allez à Moscou, il faut absolument que vous et Marie Petrovna veniez chez nous. Seulement prévenez-nous afin que j'aille vous chercher à Toula ou à Iassenki, ou même, si vous n'avez pas de bagages, à la petite station Kozlevka, qui n'est qu'à deux verstes de chez nous.

Nos saluts à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

4 février 1870.

Cher Afanassi Afanassiévitch !

Je n'ai reçu votre lettre que le 1er février; mais si même je l'avais reçue plus tôt, je n'aurais pu y aller.

Vous m'écrivez : « Je suis seul, seul ! » Et

en la lisant je pense : quel homme heureux, *il est seul !* et chez nous il y a une femme, trois enfants et un quatrième à la mamelle, deux vieilles tantes, la cuisinière, deux femmes de chambre. Et tout ce monde va mal : la fièvre, la faiblesse, des maux de tête, la toux. C'est dans cette situation que m'a trouvé votre lettre. Maintenant on commence à aller mieux. Mais sur dix que nous sommes, je dîne encore seul avec une vieille tante, et voici deux jours que moi-même souffre de la poitrine et du côté. Aussitôt rétabli j'irai chez vous. Je rêve à vous raconter beaucoup, beaucoup de choses. J'ai lu beaucoup Shakspeare, Gœthe, Pouchkine, Gogol, Molière, et de tout cela j'ai beaucoup à vous dire. Cette année je ne reçois aucun journal ni revue, et je trouve que c'est très utile.

Ecrivez-moi, je vous prie, de temps en temps, pour que je sache si l'on peut vous trouver chez vous.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

17 février 1870.

Je ne vous ai pas répondu aussitôt, parce que j'espérais arriver chez vous dans la nuit du 14; mais je n'ai pas pu. Comme je vous l'ai écrit, nous tous avons été malades et moi le dernier; je suis sorti hier pour la première fois, c'est le mal d'yeux qui m'a arrêté, mal qu'aggravaient le vent et l'insomnie. Ainsi malgré moi et avec une grande tristesse j'ajourne mon voyage chez vous au carême. Je suis obligé de partir pour Moscou, où je dois conduire ma tante chez ma sœur et aller faire examiner mes yeux à un oculiste.

Ecrivez-moi plus souvent, que je sache si vous êtes chez vous et ce que vous comptez faire afin que, si mes yeux vont mieux, je puisse cependant arriver chez vous. Je le désire tant! Le malheur, c'est que pour aller chez vous il faut absolument passer une nuit en chemin de fer, une nuit sans sommeil. au milieu de l'odeur du tabac, de la chaleur, des courants d'air, des conversations vulgaires et stupides.

Vous voulez me lire une nouvelle sur les mœurs de la cavalerie. Je pense que c'est bien si c'est écrit simplement, sans invention de situations et de caractères. Moi je ne veux rien vous lire, car je n'écris rien, mais je désire vivement causer avec vous de Shakspeare, Gœthe et, en général, du drame. Tout cet hiver je me suis occupé presque exclusivement du drame, et comme il arrive toujours aux hommes qui, jusqu'à l'âge de quarante ans, n'ont pas réfléchi à un certain sujet, n'ont de lui aucune idée, tout d'un coup, avec la clarté de leurs quarante ans, ils font attention à ce sujet négligé, et il leur paraît toujours qu'ils y voient beaucoup de choses nouvelles.

Tout cet hiver, je n'ai fait que dormir, jouer au bésigue, monter sur des échasses, patiner, courir, mais j'ai surtout gardé le lit (malade), et quand je suis là les personnages du drame ou de la comédie commencent à agir. Et ils le font très bien.

C'est de quoi je veux vous parler. En cela comme en tout vous êtes un classique et vous comprenez très profondément le sens des

choses. Je voudrais aussi lire Sophocle et Euripide.

Au revoir. Notre salut à Marie Pétrovna.

Si ma lettre est très barbare, cela vient de ce que je l'écris à jeun.

L. TOLSTOÏ.

---

21 février 1880.

En partant de chez vous j'ai oublié de vous dire encore une fois que votre récit est très beau comme sujet et qu'il serait dommage de l'abandonner ou de le donner à l'imprimerie n'importe comment. Il vaut qu'on s'en occupe car le sujet est sérieux et poétique; et si vous pouvez écrire des scènes pareilles à celle de la vieille femme aux coudes serrés et de la jeune fille, vous pouvez faire tout le reste aussi bien.

Vous devez rejeter tout ce qui est superflu et, comme dit Annenkov[1], faire de tout cela une perle. Rassemblez l'or dans le tamis.

1. Ecrivain et éditeur russe très connu.

Asseyez-vous devant la table, recopiez tout votre récit depuis le commencement en faisant la critique sévère de vous-même et, alors, donnez-le-moi à lire.

Votre,

L. Tolstoï.

---

11 mai 1870.

Cher ami Afanassi Afanassiévitch,

J'ai reçu votre lettre comme je rentrais tout en sueur du travail, la hache et la pelle à la main, c'est-à-dire à mille lieues de tout l'artificiel et surtout de notre œuvre. Après avoir ouvert la lettre, la première chose que je fis fut de lire le petit poème, et le nez a commencé à me chatouiller. Je suis venu trouver ma femme pour le lui lire, mais des larmes d'attendrissement m'en ont empêché. C'est un de ces rares poèmes où l'on ne peut ni ajouter, ni retrancher, ni changer un seul mot. Il est vivant et charmant. Il est si beau qu'il me semble ne pas être un poème de hasard mais

le premier flot d'un courant depuis longtemps endigué. Ce m'est triste à penser, après l'impression qu'a faite sur moi ce poème, qu'il sera imprimé sur le papier, dans une revue quelconque, et que des gens le jugeront et diront : Tout de même, ce Fet est assez bon :

« Toi, ma tendre... » Mais tout est charmant. Vous n'avez fait rien de mieux.

Par le même courrier j'écris à Nikolskoié pour qu'on envoie chercher la jument; je m'en réjouis et vous remercie ainsi que Pierre Afanassiévitch[1]. Cependant écrivez-moi pour le prix. Je viens de siéger comme membre du jury pendant une semaine; ce fut très intéressant pour moi et très instructif.

Le 15 mai je pars à Kharkov, et après je m'arrangerai de façon à venir vous voir. Ne me laissez pas sans nouvelles.

Transmettez, je vous prie, mon salut à Marie Pétrovna.

Je vous souhaite la visite de la muse! Vous me demandez ce que je pense du poème! Mais

1. Frère de Fet.

moi je sais le bonheur qu'il vous a donné par la conscience qu'il est beau, que c'est vous qui l'avez écrit, qu'il est vous.

Au revoir. Vôtre,

L. Tolstoï.

---

2 octobre 1870.

Vous êtes exact, mais toujours vous vous embrouillez.

Vous m'écrivez : le 13 *septembre*, je serai à Iassenki, et votre lettre est datée du 24. Mais cela ne fait rien. Au nom de Dieu, ne changez pas d'avis. Le 13 octobre, je vous attendrai à Iassenki. Nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps, et il me sera particulièrement agréable de vous voir maintenant, en hiver. Chez nous un malheur : une jument est tombée malade.

Nos saluts à Marie Pétrovna.

Au revoir.

L. Tolstoï.

---

26 novembre 1870.

A l'instant je reçois votre lettre, triste encore, mais pour nous plus joyeuse. Nous avons appris par Kouzminski la maladie de Marie Pétrovna et tous deux, ma femme et moi, sans cesse disions : Ah! et étions pleins d'inquiétude pour vous.

Après votre lettre, j'avais décidé de partir immédiatement chez vous, et je serais déjà en route pour la gare si ce n'était d'Ouroussov que j'ai invité à passer chez nous pour partir à Optina-Poustine[1], et qui doit arriver demain. S'il ne vient pas, ou, dès notre retour, s'il vient, j'irai absolument chez vous.

Je vous remercie de m'avoir écrit ainsi. J'ai compris tout ce que vous m'avez écrit, et j'ai même lu entre les lignes. Je vous connais, ainsi que Maria Pétrovna, c'est pourquoi je comprends ce que peut-être pour vous la menace d'une séparation avec elle.

1. Célèbre couvent.

Je m'étonne que vous vous soyez décidés de partir à Moscou et me réjouis que cela vous ait réussi. Ecrivez-moi, je vous en prie, comment va sa santé. D'après votre lettre, on ne voit pas encore si le danger est tout à fait écarté.

A cette terrible nouvelle que nous a communiquée Kouzminski, ma femme et moi avons été surpris en constatant par là combien nous vous aimons tous deux.

Que Dieu vous aide!

Vôtre,

L. Tolstoï.

Décembre 1870.

J'ai reçu votre lettre il y a une semaine, et je n'y ai pas répondu parce que du matin au soir j'étudie le grec. Je n'écris rien; je ne fais qu'étudier.

A en juger par les renseignements qui me sont venus de Borissov, votre peau que vous proposez comme parchemin pour mon diplôme de grec se trouve en danger. C'est incroyable

et ne ressemble à rien! Cependant j'ai étudié Xénophon et le lis maintenant à livre ouvert. Pour Homère, il me faut le dictionnaire et un peu d'attention. J'attends avec impatience l'occasion de montrer à quelqu'un ce tour de force.

Mais combien je suis heureux que Dieu m'ait infligé cette folie : 1° parce qu'elle me donne un grand plaisir, et 2° parce que je me suis convaincu que de tout ce qui, dans le verbe humain, est vraiment beau, d'une beauté simple, jusqu'à présent je ne savais rien, comme tout le monde; 3° parce que je n'écris pas et n'écrirai jamais de sottises.

Excusez-moi, je vous jure que je ne le ferai plus!

Au nom de Dieu, expliquez-moi pourquoi personne ne connaît les fables d'Esope, ni même le délicieux Xénophon, et je ne parle pas de Platon et d'Homère, que je dois encore étudier.

Comme j'en puis déjà juger, Homère est déformé dans nos mauvaises traductions, imitées de l'allemand. Voulez-vous une compa-

raison, vulgaire peut-être, mais qui s'impose : l'eau bouillie et distillée, et l'eau de source qui brise les rochers, qui court, même chariant du sable, mais qui en devient plus pure et plus fraîche. Tous ces Voss et Joukhovski[1] chantent d'une voix quelconque, gutturale, geignarde, doucereuse. L'autre diable chante à pleine voix, sans que jamais lui vienne en tête que quelqu'un peut l'écouter.

Vous pouvez triompher, sans la connaissance du grec, il n'y a pas d'instruction. Mais quelle connaisance ! Comment l'acquérir? Pourquoi est-elle nécessaire? Pour toutes ces questions, j'ai des réponses claires comme le jour.

Vous n'écrivez rien de Marie Pétrovna, d'où nous concluons avec joie que sa guérison progresse.

Tous les miens sont bien portants et vous saluent.

L. Tolstoï.

1. Traducteurs allemand et russe d'Homère.

10 juin 1871.

Cher ami,

Je ne vous ai pas écrit depuis longtemps et ne suis pas venu chez vous parce que j'étais et suis malade. Je ne sais moi-même de quoi, mais cela ressemble à quelque chose de mauvais, ou bon, selon qu'on envisage la fin. Les forces s'en vont, et on a besoin de vivre; on ne désire rien, sauf le calme qu'on n'a pas. Ma femme m'envoie au koumiss, à Samara ou à Saratof, pour deux mois. Je pars aujourd'hui à Moscou et là je déciderai définitivement où partir. Je suis heureux que vous ayez un enfant.

Je vous écrirai aussitôt arrivé au koumiss.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

18 juin 1871.

Je vous remercie pour votre lettre, cher ami. Il me semble que ma femme a eu une fausse peur en m'envoyant au koumiss et

tâchant de me convaincre que j'étais malade. Quoi qu'il en soit, après quatre semaines ici, il me semble que je suis tout à fait rétabli, et, ce qui est un heureux symptôme, pendant la cure au koumiss, je suis en sueur du matin au soir et y éprouve du plaisir. Il fait très bon ici et, si ce n'était l'éloignement de la famille, je serais parfaitement heureux. Si je commençais à décrire le pays et mes occupations, je remplirais cent feuilles.

Je lis Hérodote, qui, avec beaucoup de détails et d'exactitude, décrit ces mêmes sites où je vis.

J'ai commencé cette lettre hier et j'ai écrit que j'étais bien portant. Aujourd'hui, de nouveau, je ressens une douleur au côté. Je ne sais pas moi-même jusqu'à quel point je suis malade, mais c'est déjà mal d'être obligé de penser à mon côté et à ma poitrine et de ne pouvoir n'y pas penser.

Depuis trois jours il fait terriblement chaud. Dans la roulotte il fait chaud comme dans une étuve, mais cela m'est agréable.

Le pays est beau par son âge ; il commence

juste à sortir de la virginité, par la richesse, la santé et surtout la simplicité et la pureté des mœurs du peuple.

Comme partout, je cherche s'il n'y aurait pas lieu d'acheter une terre ici. C'est pour moi une occupation et le meilleur prétexte pour connaître la vraie situation du pays.

Il reste encore dix jours pour atteindre la fin des six semaines, alors je vous écrirai et nous nous arrangerons pour nous voir.

Que Dieu nous aide dans votre travail. Vous avez plusieurs fardeaux, mais le plus pesant et le plus intéressant de tous, c'est Pétia. Embrassez-le pour moi.

Nos amitiés à Marie Pétrovna.

L. Tolstoï.

---

20 février 1872.

J'ai été triste en apprenant que vous étiez venu à Moscou, et encore plus triste quand, ces jours derniers, y revenant pour la deuxième

fois, j'ai appris que, la veille, vous veniez de partir.

Pourquoi ne pas m'avoir écrit un mot de votre situation? Je puis rester des années sans écrire à mes amis, mais quand l'un d'eux se trouve dans le malheur, ce m'est honteux et pénible de l'ignorer. Ecrivez-moi comment vous allez maintenant. Ne travaillez pas trop à votre justice de paix. Vous me le conseillez depuis longtemps et je crois que vous avez encore plus besoin de repos que moi. Voilà neuf ans que je ne vous connais pas un jour de calme et de tranquillité.

A Moscou, j'ai voulu aller prendre de vos nouvelles chez Botkine, mais je suis tombé malade au lit, à peine si j'ai pu revenir à la maison. Maintenant, cela va mieux. Chez nous, tout va bien, et vous ne reconnaîtrez pas la maison. Voilà tout un hiver que nous profitons des nouvelles constructions.

Une autre nouvelle : J'ai de nouveau ouvert une école, et, ma femme et mes enfants, tous y collaborent, et tous sont contents.

J'ai terminé mon syllabaire ; il est à l'impri-

merie et je commence à écrire une œuvre très intéressante[1] dont je ne parlerai pas, non seulement dans une lettre, mais même de vive voix, bien que vous soyez celui à qui l'on peut tout raconter.

En écrivant cette lettre, je me rappelle depuis combien de temps nous ne nous sommes vus. Écrivez-moi, je vous prie, avec beaucoup de détails.

Ma femme et moi envoyons un souvenir affectueux à Marie Pétrovna. Comment va-t-elle?

Au revoir.

Votre ami sincère,

L. Tolstoï.

---

16 mars 1872.

Votre lettre nous a fait grand plaisir à tous. Que je voudrais vous voir! Et je ne puis partir; je suis toujours malade. Au nom de Dieu, ne passez pas devant nous quand vous irez à Moscou. Mon syllabaire ne me laisse pas de

1. Le bonheur conjugal.

loisirs pour d'autres occupations. L'impression marche à pas de tortue, et le diable sait quand ce sera terminé. Et puis, j'ajoute encore, j'efface, je change. Qu'en restera-t-il? Je ne sais, mais j'y ai mis toute mon âme.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

15 octobre 1872.

Je vous remercie beaucoup pour Feodor Feodorovitch. Il est venu chez moi et m'a promis de s'installer définitivement à dater du 16. Il me plaît beaucoup et il est tombé à pic. Le mauvais temps est venu, et l'esprit de travail et de calme s'approche; je m'en réjouis. Quelques désirs, des soucis du ménage, puis la vie de famille, et c'est tout. J'y songe avec joie, c'est pourquoi je me figure être heureux. Ces jours derniers, je suis allé à Moscou et suis passé au lycée, où j'ai vu Pétia. Il m'a paru très gentil et bien à plaindre, car il n'a où passer ses dimanches. Je l'ai interrogé en

grec : il sait très bien; en mathématique, bien aussi.

Je tâche d'écrire, mais je ne puis dire que j'aie commencé.

On me promet que le syllabaire paraîtra le 10 novembre.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

17 mars 1873.

Ne soyez pas fâché contre moi à cause du laconisme de mes lettres. J'ai tant à vous dire que je parle juste des choses pratiques. Le fait que Pétia compte les lettres avec vous ne m'attriste pas; ce qui m'afflige, c'est de voir que vous prenez ces choses trop à cœur et leur donnez une importance qu'elles n'ont pas. Il est à l'âge où les garçons incendient les maisons, et s'ils ne font pas cela, alors ils laissent pousser leurs ongles, portent les cols les plus fantaisistes, prononcent de grandes phrases et pensent qu'après cela ils seront meilleurs, ce qui est encore plus stupide que les incendies.

Comme je regrette, bien que sachant jouir de la lecture de vos lettres, de ne savoir moi-même écrire. Vous êtes pour moi comme l'acide pour la soude : aussitôt que je vous touche, je commence à pétiller, tant j'ai à vous dire. Mon travail n'avance pas, mais je n'en suis pas attristé. Grâce à Dieu, il y a de quoi vivre, bien entendu pas au sens argent.

Notre salut amical à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

11 mai 1873.

Votre poème est beau. Ce sentiment qu'on n'a jamais traduit jusqu'à présent : le sentiment de la douleur causée par la beauté, est exprimé par vous d'une manière admirable. Chez vous, le printemps éveille l'inspiration poétique et chez moi le goût de la poésie. Je suis allé à Moscou, où j'ai acheté quarante-trois objets divers pour quatre cent cinquante roubles. Après cela, il est impossible de ne point partir

à Samara. Comment se porte votre oiseau dans son nouveau nid? Ne nous oubliez pas.

Nous ne partirons pas avant le 20, et après mon adresse : Samara.

---

25 août 1873.

Le 22, nous sommes arrivés en bonne santé de Samara, et brûlons du désir de vous voir. Merci de ne pas nous oublier. A vrai dire, je n'ai guère le temps de vous écrire, mais j'ai si peur que vous ne passiez devant nous que je vous écris au moins deux mots. Malgré la sécheresse, les ennuis, les incommodités, nous tous, ma femme et moi, sommes contents du voyage, et encore plus contents du vieux cadre de la vie, et nous nous remettons à nos besognes respectives.

Notre salut à Marie Pétrovna et à Olenka.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

25 septembre 1873.

Je suis si gâté par vous, cher Afanassi Afanassiévitch, que, n'ayant pas eu de vos nouvelles depuis longtemps, non seulement il me manque quelque chose, mais je suis inquiet, ainsi que ma femme, de savoir si tout va bien chez vous. Comme vous m'aviez écrit à Samara que vous viendriez chez nous si vous me saviez à la campagne, aussitôt arrivé je vous ai répondu, mais il y a un mois de cela et rien. Je vous en prie, écrivez-moi ce qui s'est passé chez vous. Ma femme et moi ne sommes pas simplement des connaissances pour vous, mais nous vous aimons. Écrivez ce que font vos enfants, vos affaires, vos projets.

Chez nous, rien de changé ; de nouveau, nous voilà solidement fixés pour onze ans (il y a aujourd'hui onze ans que nous sommes mariés). Je commence à écrire ou plutôt je termine un roman commencé[1] Les enfants travaillent;

1. Anna Karénine.

ma femme s'occupe de la maison, instruit les enfants. Depuis une semaine, le peintre Kramskoï est chez nous. Il fait un portrait pour la galerie de Trétiakov[1], et moi je bavarde avec lui et tâche de le convertir de la religion pétersbourgeoise à la vraie. J'ai consenti à poser, parce que Kramskoï est arrivé en personne et a consenti à faire un second portrait, pour nous, à très bon marché, et que ma femme m'en a prié.

Vôtre de tout cœur,

L. Tolstoï.

---

18 novembre 1873.

Chez nous, un malheur : notre petit Pétia, tombé malade du croup, est mort en deux jours. C'est la première mort dans notre famille depuis onze ans, et, pour ma femme, c'est très douloureux. Pour se consoler, on peut se dire que si un de nous huit devait mourir, cette mort est pour tous la plus facile

1. Célèbre galerie des peintres russes, appartenant maintenant à la ville de Moscou.

à supporter. Mais le cœur, surtout le cœur d'une mère, — cette admirable manifestation supérieure de la divinité sur terre, — ne raisonne pas, et ma femme est complètement atterrée. Je vous remercie de ne pas m'oublier par vos lettres. Ce serait bien de ne pas nous oublier aussi en allant à Moscou.

Je me suis réjoui du succès de vos travaux avec Olenka; je m'y attendais.

Pour moi, l'une de mes occupations les meilleures et les plus agréables, ce sont les leçons de mathématiques et de grec à mes enfants.

Notre cordial salut à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

15 janvier 1874.

Cher Afanassi Afanassievitch,

J'ai été fort étonné en recevant votre lettre, bien que j'aie depuis longtemps entendu parler, par Borissov, de cette affaire embrouillée, et je

me réjouis de votre courage à la débrouiller coûte que coûte. J'ai toujours remarqué que cela vous tourmentait, et bien que ne pouvant comprendre qu'il y eût ici à se tourmenter, je sentais que cela devait avoir une grande influence sur toute votre vie. La seule chose que nous ignorons, c'est de savoir si cette influence sera bonne ou mauvaise, puisque nous ne savons pas ce qui serait dans l'autre cas. Pour moi, l'influence est sûrement bonne, parce que l'autre Chinchine, je ne le connais pas, mais je connais Fet-Chinchine, que je connais et aime.

Je me hâte de vous écrire, parce que je pars tout de suite à Moscou, et ne veux pas laisser votre lettre sans réponse. Je suis très heureux que vous n'ayez rien donné dans cet ignoble recueil littéraire. Non seulement c'est stupide, mais effronté et vilain. Je suis enchanté que vous et moi n'y figurions pas.

Ma femme vous remercie pour votre bon souvenir.

Vôtre de toute mon âme,

L. Tolstoï.

Mars 1874.

Chez nous, un malheur après l'autre. Vous et Marie Pétrovna nous plaindrez certainement et plaindrez surtout Sophie. Notre fils cadet, un enfant de dix mois, est tombé malade il y a trois semaines, de cette terrible maladie qu'on appelle hydrocéphalie, et, après trois semaines d'atroces souffrances, il est mort avant-hier. On l'a enterré aujourd'hui. C'est pour moi très pénible, à cause de ma femme, mais pour elle qui a allaité cet enfant, c'est affreux.

Vos éloges d'Anna Karénine me sont très agréables, et d'après ce que j'ai entendu dire, partout on en dit du bien. Mais je suis sûr qu'il n'y eut jamais auteur aussi indifférent que moi au succès.

D'un côté, les affaires de l'école ; de l'autre, une chose étrange, le sujet d'une nouvelle œuvre qui m'a accaparé juste au moment le plus pénible de la maladie de l'enfant, et cette maladie elle-même, et la mort.

Votre poème me paraît l'embryon de quelque

chose de beau. Comme pensée poétique, il m'est tout à fait clair, mais comme œuvre de la parole, il m'est tout à fait vague.

J'ai reçu de Tourgueniev la traduction, publiée dans le temps, des *Deux hussards*, et une lettre écrite à la troisième personne, qui me demande de faire savoir si je l'ai reçue, et m'informe que Mme Viardot et Tourgueniev traduisent d'autres de mes nouvelles, ce qui pour moi est parfaitement inutile.

Je remercie beaucoup Pierre Afanassievitch pour la généalogie des chevaux. Je crains seulement que le jeune trotteur ne soit trop lourd : le vieux me plairait mieux.

Nous serions très heureux, ma femme et moi, si vous et Marie Pétrovna veniez nous voir, ne fût-ce que pour un jour.

Vôtre,

L. TOLSTOI.

---

24 juin 1874.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Depuis que vous êtes parti, chaque jour j'ai voulu vous écrire et aller à votre rencontre à Kozlovka, mais je n'ai pu y parvenir, et tout cela à cause de ce maudit G...

Il me semble que durant votre dernière visite, je ne vous ai pas vu. Ma femme m'a répété plusieurs fois la même chose. Je crains même que ce maudit poète populaire ne soit cause d'un léger froid entre nous. Que Dieu nous en préserve! Vous ne pouvez imaginer combien j'apprécie votre amitié. Envoyez-moi, je vous prie, un petit mot, dites-moi que tout cela est insignifiant, que c'est passé, ou que ce n'est qu'une idée que je me suis faite, et mettez à exécution votre promesse de venir chez nous avec Pétia.

Avant-hier, nous avons enterré notre tante Tatiana Alexandrovna. Elle s'est éteinte doucement, et je m'étais habitué peu à peu à l'idée de sa disparition, mais sa mort, comme la perte

de toute personne proche et chère, nous paraît un événement étrange, unique, extraordinaire.

Tous les autres sont bien portants, et notre maison est toujours pleine. Le temps est très beau, les fruits m'ont amené dans mon état favori d'oisiveté intellectuelle, et il ne reste de vie spirituelle que juste pour se rappeler ses amis et penser à eux. Aussi maintenant, je voudrais causer avec vous tout à fait librement et franchement, ce qu'on ne peut faire qu'avec de très rares personnes.

Notre salut à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoi.

---

22 octobre 1874.

Cher Afanassi Afanassievitch,

Il me faut absolument acheter des terres à Nikolskoié. Pour cet achat, je dois emprunter sur hypothèque de ces terres dix mille roubles, pour une année. Peut-être auriez-vous de l'argent à placer? Si oui, écrivez à Ivan Ivanovitch

Orlov à Tchern, village de Nikolskoié; il se rendra chez vous pour régler les détails, et c'est lui qui s'occupera de cette affaire, tout à fait indépendante de nos relations.

Je n'ai pu encore répondre à votre dernière lettre, bien que je vous en sois très reconnaissant.

Avec quel plaisir je viendrais chez vous, mais je suis si pris par l'école, la famille, la terre, que je ne vais même pas à la chasse. J'espère être plus libre cet hiver.

Notre salut à Marie Pétrovna.

---

28 décembre 1874.

Nous venions de dire, ma femme et moi, combien nous nous ennuyions sans vous et sans nouvelles de vous, et juste nous avons reçu votre lettre, avec la promesse de venir chez nous en compagnie de Pierre Afanassievitch, ce qui est encore mieux.

Aussitôt votre lettre reçue, ma femme vous a répondu à Moscou, chez Borissov, et j'y ai ajouté

une petite lettre pour Pierre Afanassievitch, que j'avais écrite avant de recevoir la vôtre.

En général, de toutes façons nous ne sommes pas coupables, et principalement nous ne pouvons être accusés de ne pas vous aimer et de ne pas apprécier votre affection.

Depuis le commencement de l'hiver, nous avons eu toute une série de malheurs, mais maintenant, Dieu merci, la vie normale reprend son cours. C'est pourquoi nous serions d'autant plus contents de vous voir, ainsi que Pierre Afanassievitch. Faites-nous savoir quand il faudra vous envoyer des chevaux à la gare.

Au revoir.

Vôtre,

L. Tolstoi.

---

12 janvier 1875.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Je vous remercie de vos bonnes paroles pour nous ; les louanges font toujours plaisir.

Chez nous, Dieu merci, la gaîté est revenue,

c'est-à-dire que j'ai cessé de craindre pour la santé de ma femme qui commençait à m'inquiéter sérieusement.

Pour les juments, je remercie vivement les deux frères, surtout Pierre Afanassiévitch. Quand faut-il vous envoyer l'argent? Où en est votre projet de l'instruction du peuple? Comme je serais heureux s'il se réalisait et si je pouvais être utile à Pierre Afanassiévitch.

Je suis allé à Moscou, et le soir, pendant que j'étais chez Katkov on est venu le prévenir que son frère s'était enfui de la maison de santé, qu'il s'était rendu au lycée, et là, de nouveau, avait tiré, sans heureusement tuer personne.

Vôtre

L. Tolstoï.

---

12 mars 1875.

Il me semble vous avoir écrit, par inadvertance, une effrayante bêtise. Vous me dites que vous voulez venir chez nous, et moi, pensant qu'il s'agit de vous et de Marie Pétrovna, je vous écris que nous en serons très heureux.

C'est parfaitement exact, mais quand j'ai raconté cela à ma femme, elle m'a dit : « *Nous* signifie qu'il viendra avec son frère. » S'il en est ainsi, dites à Pierre Afanassiévitch qu'outre mon désir de me lier davantage avec lui, j'ai particulièrement besoin de le voir pour différentes choses ; j'ai à lui donner quelques conseils et à lui demander une consultation.

Répondez-moi, je vous prie, au plus vite, et indiquez-moi, à la fin de la lettre, quand il faudra aller vous chercher à Koslovka.

Vôtre

L. Tolstoï.

---

26 août 1875.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Voilà trois jours que nous sommes arrivés à bon port ; je suis déjà remis du voyage et je m'empresse vous écrire pour vous remercier de vos deux lettres, qui plus que jamais nous furent précieuses dans notre trou. J'espère que votre santé est meilleure, on voit cela par vos lettres ; vous avez, je pense, exagéré.

Laissez-moi le temps de me remettre et je songerai au moyen de m'arranger pour aller chez vous. Mais vous, suivant votre vieille et bonne habitude, quelques efforts qu'il vous en coûte, n'allez pas à Moscou sans passer chez nous.

La récolte, chez nous, est moyenne, mais le salaire des ouvriers énorme, si bien qu'en définitive on a peine à y trouver son compte.

Pendant deux mois, je n'ai pas sali mes doigts avec l'encre ni mon esprit avec les pensées, mais maintenant je m'attelle de nouveau à l'ennuyeuse et vulgaire *Anna Karénine* avec le seul désir de m'en débarrasser au plus vite, afin de me laisser des loisirs pour d'autres occupations, pas pour les occupations pédagogiques que j'aime mais veux abandonner : elles prennent trop de temps. Je voudrais vous dire beaucoup beaucoup de choses, mais je ne sais pas écrire. Il faut vivre comme nous avons vécu dans un trou perdu de Samara, il faut voir cette lutte, qui se passe sous nos yeux, les mœurs des nomades (il y en a des millions sur un immense espace), avec l'agriculture primitive,

il faut sentir toute l'importance de cette lutte pour se convaincre que s'il existe des destructeurs de l'ordre social, en tout cas il n'y en a pas plus d'un ou trois, qui courent très vite et crient très haut, que c'est une sorte de parasitisme sur un chêne vivant, que le chêne n'a rien à voir avec eux, que ce n'est pas une fumée mais une ombre de fumée.

Pourquoi le sort m'a-t-il jeté là-bas (à Samara)? Je l'ignore, mais je sais que j'ai entendu des discours dans le Parlement anglais (ce qu'on regarde comme quelque chose de bien important), et que cela m'a ennuyé et m'a paru très mesquin, mais que là-bas il y a des mouches, la saleté, les paysans bachkirs, et moi, regardant tout cela avec respect et crainte, j'écoute, j'observe et sens que cela est très important...

Notre salut amical à Marie Pétrovna.

Vôtre

L. Tolstoï.

1[er] mars 1876.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Il me semble que je suis votre débiteur en correspondances, mais néanmoins je désire vos lettres, et principalement avoir de vos nouvelles. Etes-vous toujours vivant et bien portant ? Chez nous, tout ne va pas très bien. Ma femme ne se remet pas depuis sa dernière maladie; elle tousse, maigrit, et tantôt la fièvre, tantôt la migraine. C'est pourquoi la béatitude ne règne pas dans la maison, ni chez moi le calme moral qui m'est particulièrement nécessaire maintenant pour le travail. La fin de l'hiver et le commencement du printemps sont pour moi les moments les plus affairés et il me faut achever le roman qui m'ennuie [1].

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles et de celles de votre frère, Pierre Afanassiévitch, qui m'intéresse beaucoup.

Notre salut à Marie Pétrovna et à Olenka.

1. Anna Karénine.

J'espère toujours qu'il se détraquera quelque chose soit dans votre mâchoire, soit dans une machine à battre pour vous obliger à venir à Moscou, et moi j'irai tendre une toile d'araignée à Kovlovka et vous y attraperai.

Vôtre

L. Tolstoï.

---

29 avril 1876.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

J'ai reçu votre lettre, et de cette courte lettre ainsi que des conversations de Marie Pétrovna que m'a rapportées ma femme, et d'une de vos dernières lettres où j'ai relevé la phrase : « *J'ai voulu vous mander pour voir comment je m'en irai* », écrite entre des considérations sur la nourriture des chevaux, phrase que je n'ai comprise que maintenant, je me suis transporté dans votre situation pour moi très compréhensible et proche et j'ai ressenti de la pitié pour vous. Or selon Schopenhauer et selon notre conscience, la commisération et l'amour

ce n'est qu'une seule et même chose, et j'ai voulu vous écrire.

Je vous suis reconnaissant d'avoir pensé m'appeler pour vous voir partir quand vous croirez l'heure venue. Moi aussi, je le ferai quand je m'apprêterai à m'en aller *là-bas*, si toutefois j'ai la force de penser. Au moment de la mort, l'union avec les hommes qui en ce bas monde regardent au delà, est très précieuse ; et vous et ces rares hommes *sincères* que j'ai rencontrés, malgré leur opinion très saine sur la vie, sont toujours au bord même et voient clairement la vie, précisément parce qu'ils regardent tantôt le Nirvana, tantôt l'infini, tantôt l'inconnu ; et ce regard sur le Nirvana fortifie la vie. Tandis que les hommes ordinaires ont beau parler de Dieu, ils nous sont désagréables et doivent être insupportables au moment de la mort, parce qu'ils ne voient pas ce que nous voyons : c'est-à-dire ce Dieu plus indéfini, plus lointain, mais plus haut et plus indiscutable, comme vous le dites dans votre article.

Vous êtes malade et pensez à la mort ; moi

je suis bien portant et ne cesse de penser à la même chose et de m'y préparer. Nous verrons qui de nous s'en ira le premier. Pour moi, tout d'un coup, par divers indices imperceptibles, notre âme-nature m'est devenue particulièrement proche et claire (surtout au point de vue de la mort), si bien que tout d'un coup, j'ai compris entièrement nos relations et dès lors les apprécie beaucoup plus qu'auparavant. J'ai tâché d'exprimer ces pensées dans le dernier chapitre de l'article publié dans le numéro d'avril du *Messager russe*.

Je vous en prie, écrivez à Pétia et à Borissov qu'ils viennent sans faute chez moi, au moins pour trois jours. Je sais que cela vous tient au cœur, et moi, sans hâte, sans aucune idée préconçue ni désir de contredire, je l'interrogerai et vous communiquerai mon impression. Je n'aurai qu'une seule idée préconçue : le plus vif désir de l'aimer pour vous.

Vôtre

L. Tolstoï.

12 mai 1876.

Voilà déjà cinq jours que j'ai reçu le cheval, et chaque jour j'ai l'intention de vous écrire, mais n'en ai pas le temps. Chez nous, commence la vie de printemps et d'été. La maison est pleine d'amis et de vacarme. Cette vie d'été est pour moi comme un rêve. Il reste bien quelque chose de ma vie réelle d'hiver, mais ce sont plutôt des visions, tantôt agréables, tantôt désagréables, d'un monde inepte quelconque, que ne guide pas le bon sens. Parmi ces visions se trouve aussi votre beau trotteur. Je vous en suis très reconnaissant. Où faut-il envoyer l'argent? Je vous prie de me réserver aussi les trois autres étalons; si vous y consentez, je les prendrai à la fin de juillet ou dans les premiers jours d'août. Écrivez-moi, je vous prie, de quelle couleur sont les deux étalons de Granite dont vous m'avez parlé, et quel est leur dernier prix? Ils me séduisent beaucoup. Je me prépare à partir, le 1[er] juin,

à Khrénovaia[1], pour quelques jours, et ma famille à Moscou.

Écrivez, je vous prie, à P. Borissov, qu'il vienne chez nous. L'événement qui me préoccupe le plus, pour le moment, c'est l'examen de Serge, qui commence le 27.

Quel été terrible! Chez nous, les bois font peur à voir, surtout les jeunes rejetons. Tout est perdu. Les marchands commencent déjà à marchander le blé. Évidemment, l'année sera mauvaise.

Notre salut à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

18 mai 1876.

J'ai tardé à répondre à votre longue et cordiale lettre, parce que tout ce temps j'ai été malade et de mauvaise humeur, et maintenant aussi; toutefois, j'écrirai quelques lignes. Notre maison est pleine d'amis : la nièce, Mme Na-

1. Ville célèbre par ses haras.

jornaia et ses deux enfants; les Kouzminski et leurs quatre enfants; et Sophie est toujours malade, et moi, triste et stupide. Mon seul espoir est dans le beau temps, mais il ne vient pas. Puisque nous nous ressemblons, vous devez connaître cet état : tantôt on se sent dieu, et il n'y a rien de caché pour soi; tantôt on est plus stupide qu'un cheval; et, maintenant, je suis précisément dans cet état. Alors, ne m'en veuillez pas jusqu'à la prochaine lettre.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

21 juillet 1876.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Je suis bien coupable envers vous d'être resté si longtemps sans vous écrire. Chaque jour, je m'apprêtais à le faire, et chaque jour le temps me manquait, précisément parce que je ne fais rien. Le premier sujet de conversation avec vous, et le plus intéressant, c'est Pierre Borissov. Dans une lettre, bien entendu, on ne peut tout dire (j'espère que nous nous

verrons bientôt), mais il m'a beaucoup plu, surtout parce qu'il unit deux qualités rares : l'esprit et la simplicité. J'avais particulièrement peur pour la dernière, mais, sous ce rapport, il a beaucoup changé à son avantage.

Maintenant, comment faire pour vous voir? Si vous n'aviez pas changé vos projets d'aller, au mois d'août à Graïvoronka, je désirerais beaucoup vous y accompagner. Pour cela, il me faut savoir : 1° si vous voulez que j'y aille avec vous; 2° la date exacte de votre départ; 3° la durée de votre voyage ?

Comment va votre santé? Les dernières nouvelles étaient bonnes. Il y a une semaine, j'ai eu la visite de Strakhov, avec lequel, en parlant de vous sans cesse, j'ai philosophé à la chasse. Si Dieu permet que nous allions à Graïvoronka, nous chargerons Pétia de la police, pour qu'il ne nous permette pas de causer en route ni de philosophie, ni de poésie, pour qu'il ne soit pas dit un mot ni de L. N. Tolstoï, ni de Fet. Léon Nikolaiévitch est l'ami de Fet l'hiver; l'été est aux amis peut-être encore plus grands : les propriétaires Tolstoï et Chinchine.

Notre salut à Marie Pétrovna.

Je serre la main de Pierre Afanassiévitch. Je voudrais entendre ses récits sur l'Herzégovine, à l'existence de laquelle je ne crois pas.

J'ai l'intention de partir en septembre à Samara. Si Pierre Afanassiévitch n'a aucun plan pour septembre, ne voudra-t-il pas venir avec moi pour voir les Kirghuis et leurs chevaux. Comme ce serait gai!

Mon neveu m'accompagnera.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

13 novembre 1876.

Pourquoi si longtemps sans nouvelles de vous, cher Afanassi Afanassiévitch? Êtes-vous en bonne santé? C'est le principal. Je suis allé à Moscou pour apprendre des nouvelles de la guerre. Tout cela m'émotionne beaucoup. C'est bon pour ceux à qui tout cela est clair, mais je suis épouvanté quand je commence à penser à toute la complexité des conditions dans lesquelles s'accomplit l'histoire : c'est comme une

dame quelconque, Mme A..., avec son ambition et sa fausse compassion pour quelque chose de vague, et c'est un rouage complètement inutile dans toute cette machine!

Plaignez-moi pour deux choses : cette canaille de cocher a emmené les étalons à Samara; à quinze verstes avant d'arriver, il a fait noyer Gounib dans une mare qu'il a voulu traverser pour abréger la route. Deuxièmement, parce que je dois écrire et ne le puis pas. Je me méprise pour ma paresse, et ne me permets pas de m'atteler à une autre besogne quelconque.

Nos saluts à Marie Pétrovna et à Olenka.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

7 décembre 1876.

Votre lettre, avec le poème, m'est arrivée par le même courrier qui m'apportait le recueil de vos œuvres que j'ai fait venir de Moscou. Ce poème, non seulement est digne de vous, mais il est particulièrement beau, avec ce ca-

ractère philosophique et poétique que j'attendais de vous. C'est beau ces étoiles qui parlent, et surtout est belle la dernière strophe. C'est beau aussi, — c'est la remarque de ma femme, — que, sur le même feuillet où est écrit ce poème, soit exprimé le regret que le pétrole coûte douze kopeks. C'est l'indice secondaire, mais sûr d'un vrai poète.

Avec vos œuvres, j'ai fait venir celles de Tutchev, de Bariatinsky et d'Alexis Tolstoï.

Pour ce qui est de la compagnie de Tutchev, je suis sûr que vous en êtes content. Bariatinsky aussi ne vous fera pas honte; c'est un vrai poète, bien qu'il ait peu de beauté et d'élégance; toutefois, il a des choses très bien.

Peu à peu, je me remets à écrire et suis très content de mon sort.

---

11 janvier 1877.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Péché avoué, péché à demi pardonné, et moi je me sens coupable envers vous autant qu'on peut l'être. Mais, vraiment, à Moscou,

je me trouve dans des conditions d'irresponsabilité : les nerfs sont détraqués, les heures se transforment en minutes, et, comme exprès, viennent des gens dont je n'ai que faire, qui m'empêchent de voir celui que j'ai besoin de voir. Pendant les fêtes, Strakhov était chez nous, et les oreilles ont dû vous sonner. Nous avons souvent parlé de vous, et nous nous sommes rappelé vos paroles, vos idées et vos vers. Je lui ai lu votre dernier poème : *Parmi les étoiles*, dans votre lettre; il l'a admiré autant que moi. Nous l'avons relu encore une fois dans le *Messager russe*. C'est un des meilleurs poèmes en vers que je connaisse. Strakhov et moi avons souvent parlé de vous, parce que nous sommes tous trois des parents spirituels.

Que fait votre service? Y a-t-il espoir d'une promotion? Que fait Pierre Afanassiévitch? N'avez-vous point de nouvelles de lui?

Notre salut à Marie Pétrovna et à Olenka. Ne nous oubliez pas. Ne m'en veuillez pas, et aimez-nous comme nous vous aimons.

Vôtre,

L. Tolstoï.

5 mars 1877.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Depuis longtemps, je n'ai pas de vos nouvelles, et il me manque quelque chose et je suis triste.

Écrivez-moi, je vous prie, comment se portent votre santé et votre état d'esprit.

Je vous envoie quelques poèmes d'un jeune homme de dix-huit ans. Qu'en direz-vous?

Lisez-les attentivement, je vous prie, et donnez-m'en votre opinion.

Chez nous, tout va bien.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

23 mars 1877.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Vous ne sauriez croire quel plaisir me font ces louanges de mes écrits et, en général, vos lettres.

Vous m'écrivez que le *Messager russe* a publié un poème quelconque et que votre « *Tentation* » est chez eux. Il n'y a pas de rédaction plus stupide et plus inerte que celle-ci. Ils me dégoûtent affreusement, non pour moi mais pour les autres.

Comment passer aux Cosaques? Avec quel grade? Et pourquoi à Biélaia-Tserkov? Expliquez-moi tout cela, vous savez que Pierre Afanassiévitch m'intéresse beaucoup.

Ma tête va mieux; et plus elle va mieux, plus je travaille. Mars et Avril sont mes meilleurs mois pour le travail et je continue de penser faussement que j'écris quelque chose de très important, bien que je sache que dans un mois j'aurai honte à me le rappeler.

Avez-vous remarqué que maintenant, tout d'un coup, tout le monde écrit des vers, de très mauvais, c'est vrai, mais tout le monde écrit. Cent nouveaux poètes se sont présentés chez moi.

Excusez le décousu et la brièveté de cette lettre. J'ai voulu vous écrire pour vous rappe-

ler seulement qu'on vous aime et vous attend à Iasnaia-Poliana.

Mes amitiés à tous les vôtres.

L. Tosltoï.

---

14 avril 1877.

Votre dernière lettre, écrite à trois reprises, Dieu merci, n'est pas perdue. Chacune de vos lettres m'est chère et surtout une comme celle-ci. Vous ne croiriez pas quel plaisir m'a fait ce que vous dites dans votre avant-dernière lettre sur l'essence de la divinité.

Je suis entièrement d'accord avec vous, et je voudrais vous dire beaucoup de choses, mais on ne peut le dire dans une lettre, le temps manque.

Vous me parlez pour la première fois de la divinité-Dieu, tandis que moi, depuis longtemps déjà, je pense sans cesse à ce problème essentiel. Et ne dites pas qu'on ne peut y penser : non seulement on le peut, mais on le doit. Dans tous les siècles, les hommes les meil-

leurs, c'est-à-dire les vrais hommes, y pensèrent. Et si nous ne pouvons penser comme eux, nous sommes obligés de trouver *comment* il faut penser.

Avez-vous lu les *Pensées* de Pascal, c'est-à-dire les avez-vous relues récemment? Quand vous viendrez chez moi, nous causerons de beaucoup de choses et je vous les donnerai à lire. Si j'avais été débarrassé de mon roman, dont maintenant j'écris la fin et corrige les épreuves, à la réception de votre lettre je serais parti chez vous. Je ne sais pourquoi votre dernière lettre m'a touché si vivement et m'a rappelé notre amitié; j'ai un grand désir de vous voir.

Mon poète K..., à qui j'ai ordonné d'apprendre par cœur ce que vous écrivez de lui, sur-le-champ a écrit pour vous un message, très mauvais, qu'il m'a demandé de vous envoyer. Je crains qu'il ne soit plus versificateur que poète.

Quel étonnant poème de Polonski publié dans *Niva!*

Adieu, au revoir. Écrivez-moi, je vous prie,

des nouvelles de votre santé, ne serait-ce que deux mots.

Le salut de ma femme à vous et à Marie Pétrovna.

Vòtre,

L. Tolstoï.

1er septembre 1877.

Ce matin j'ai apporté moi-même la réponse à votre lettre avec l'article, à la station Koslovka, et là j'ai trouvé votre lettre.

J'ai avalé l'article de Bolgov et j'ai regretté seulement que ce ne soit pas un nouveau personnage : ce serait un nouvel ami. J'ai envoyé l'article à Strakhov.

Je suis très triste à cause de vous, cher Afanassi Afanassiévitch, pour le sentiment qu'a dû provoquer en vous la dernière histoire dans votre famille. Mais je me console toujours pour moi et mes amis en pensant que tout va pour le mieux. Peut-être auriez-vous éprouvé un sentiment plus pénible.

Maintenant vous êtes tranquille.

Il est triste seulement que vos travaux ne trouvent pas de sympathie chez vous.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

21 septembre 1877.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Que les personnes vraiment intelligentes sont donc rares en ce monde ! Voilà qu'est paru M. Bolgov. Je m'en suis réjoui, et il se transforme en vous. On peut ne pas reconnaître l'œuvre de l'esprit envers lequel on est indifférent, mais l'œuvre de l'esprit préféré qui se donne pour un autre, c'est aussi étrange et ridicule à voir que si moi je venais plaider devant vous et, vous regardant les yeux ouverts, affirmais que je suis l'avocat Pétrov.

Je ne puis louer votre article puisqu'il me loue, mais je suis tout à fait d'accord avec lui, et j'ai un grand plaisir à lire l'analyse de mes pensées dans laquelle toutes mes idées, mes opinions, mes sympathies, mes aspirations les

plus intimes sont si exactement comprises et mises à leur vraie place. Je voudrais bien que l'article fût publié.

Tout ce temps je chasse et m'occupe de l'installation de notre personnel pédagogique pour l'hiver. Je suis allé à Moscou pour chercher un précepteur et un gouverneur. Aujourd'hui, je me sens tout détraqué.

Vous n'écrivez rien de vous-même, c'est donc que vous allez bien.

Notre salut à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

27 janvier 1878.

Malheureusement pour moi, cher Afanassi Afanassievitch, vos suppositions ne sont pas toutes fondées. Je ne suis point au travail, et si je ne vous ai pas répondu, c'est que, tous ces derniers temps, j'ai été malade; j'ai même gardé le lit plusieurs jours. Des malaises de toutes sortes : les dents, le còté; mais le résul-

tat, c'est que le temps passe, mon meilleur temps, et je ne travaille pas.

Merci de ne pas me punir à cause de mon silence, et même de me récompenser par la primeur de votre poème. Il est beau ; il a ce cachet particulier qu'on remarque en tous vos poèmes. Ils sont très serrés, et leur éclat frappe de loin. On voit qu'ils ont absorbé beaucoup, beaucoup de forces poétiques ; ils absorbent ces forces jusqu'à ce qu'ils se cristallisent. Ce dernier poème, *les Etoiles*, et encore un autre de vos derniers sont de même valeur. Quant aux détails, voici ce que j'ai trouvé. Après l'avoir lu, j'ai dit à ma femme : « Le poème de Fet est excellent, mais il s'y trouve un mot mal employé. » A ce moment, elle allaitait l'enfant; mais, pendant le thé, alors qu'elle était plus tranquille, elle se mit à le lire et aussitôt m'indiqua le mot que je ne croyais pas bon : « comme des dieux ».

Strakhov m'écrit et me demande de vos nouvelles. Je lui ai donné votre adresse. Notre salut amical à Marie Pétrovna.

Dieu fasse que vous vous arrangiez le mieux

possible, et pour longtemps; autrement ce sera ennuyeux. A bientôt. Aujourd'hui, j'ai peu de temps.

Vôtre,

L. Tolstoï.

P. S. — Le principal, c'est de vous bien porter et de m'aimer comme auparavant.

---

25 mars 1878.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Ne m'en veuillez pas d'être resté si longtemps sans vous écrire. Je suis coupable, mais vous, excellent homme, ne m'abandonnez pas, car vous savez que j'ai grand besoin de vous savoir vivant, à Boudanovka.

La semaine dernière, après dix-sept ans, je suis allé à Pétersbourg pour acheter au général B... sa propriété de Samara. C'est de là-bas qu'on demande à Fet d'écrire des vers sur la mort de cet *homme politique* !

Votre général est très bon, mais j'ai ren-

contré là-bas deux généraux d'Orel; c'est terrible! Exactement comme si on se trouvait entre deux voies quand passe un train de marchandises; et pour me transporter dans l'âme de ces généraux, je dois me rappeler ou les jours exceptionnels de beuverie, ou ma plus tendre enfance.

Vôtre,

L. TOLSTOÏ.

---

6 avril 1878.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

J'ai reçu votre belle et longue lettre. Ne me louez pas trop. Vraiment, vous voyez en moi trop de bon et chez les autres trop de mauvais. Il n'y a qu'une chose de bien en moi : c'est que je vous comprends, et c'est pourquoi je vous aime. Cependant, bien que je vous aime tel que vous êtes, je me fâche toujours contre vous, parce que « Marthe se met en peine de beaucoup de choses, alors qu'une seule chose est nécessaire ». Et cette seule chose est chez vous très forte, mais vous la négligez et vous

adonnez toujours au billard. Ne pensez pas que je fasse allusion aux vers, bien que j'en attende; non, ce n'est pas d'eux que je parle. Ils viendront, même avec le billard. Je pense à cette conception du monde qui permettra de ne pas se fâcher à cause de la sottise humaine. Si l'on pouvait nous broyer dans un même mortier et en mouler ensuite deux nouveaux hommes, ce serait une belle paire. Autant il y a en vous d'attachement pour les choses de ce monde, — de sorte que si quelque chose, par une cause quelconque, venait à se briser, vous souffririez beaucoup, — autant j'y suis indifférent, indifférent à tel point que la vie est pour moi sans intérêt, si bien que je deviens pénible pour les autres à force de répéter la même chose.

Ne pensez pas que je devienne fou, mais je suis de mauvaise humeur. J'espère que vous m'aimerez quand même.

Notre salut à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

6 mai 1878.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Je n'ai pas répondu tout de suite à votre lettre parce que j'étais à Moscou. Il m'est étrange de répondre à votre question sur votre arrivée chez moi. Je me réjouis de votre visite. Je n'ai pas l'intention de m'absenter, et chez nous, Dieu merci, tous se portent bien. Venez quand vous voudrez.

Je comprends parfaitement tout ce que vous me dites de Renan, et suis de votre avis. Aussitôt que les hommes parlent de leurs idées et de leurs sentiments, tout est clair et juste. L'embrouillement provient des hommes qui n'ont pas d'idées et de sentiments à eux, mais qui veulent en parler.

Notre salut à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

13 juin 1878.

Avant de partir à Samara, je vous écris quelques mots pour vous remercier de votre dernière lettre et vous donner ma première adresse provisoire : Samara, poste restante. De là, je vous écrirai et vous donnerai probablement une autre adresse quand je serai définitivement installé.

Il est rare que je me réjouisse de l'été, comme cette année. Il y a une semaine, je me suis enrhumé, suis tombé malade, et ne suis remis que d'aujourd'hui.

Demain nous partons à Nijni, et le 14 nous serons rendus. J'attends vos lettres là-bas.

Strakhov m'écrit qu'il viendra chez vous le 15; je m'en réjouis pour vous deux. Son petit livre est très grand par son sujet.

Notre salut à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

5 septembre 1878.

Cher Afanassi Alfenassiévitch,

J'ai reçu ce jour votre dernière lettre, bien courte mais bien importante. Je vois à son ton que vous êtes de très bonne humeur malgré que vous ayez été malade.

Vous vous rappelez votre article; n'attribuez nulle importance à mon raisonnement: 1° parce que je suis un mauvais juge en écoutant sans lire, et 2° parce que ce jour-là j'étais de très mauvaise humeur et mal portant.

Quand vous le transformerez, n'oubliez pas de corriger les transitions entre les diverses parties de l'article. On rencontre fréquemment dans vos écrits des phrases entièrement inutiles, par exemple: « Maintenant nous nous adresserons... », ou « Examinons, etc. »

Le principal, c'est évidemment la disposition des diverses parties envers le centre. Quand tout est disposé en ordre, tout ce qui est inutile tombe de soi même et l'ensemble y gagne beaucoup.

A son retour, Tourgueniev est passé chez nous; il s'est réjoui à la réception de votre lettre. Il est toujours le même et nous savons déjà jusqu'à quel degré nous pouvons nous rapprocher.

Je voudrais vous écrire longuement, mais je suis très perplexe : est-ce un appétit vrai ou faux ?

Je désire beaucoup aller vous voir, et sûrement j'irai, mais j'ai encore devant moi plusieurs voyages très nécessaires.

Aujourd'hui, je pars à l'assemblée du Zemstvo.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

26 octobre 1878.

Je ne sais sur quel ton commencer ma lettre, cher Afanassi Afanassiévitch. Coupable, coupable, coupable ! Il n'y a pas d'autre mot.

Bien qu'il soit toujours inutile de donner des excuses, je vous les mentionnerai cepen-

dant, parce qu'elles sont justes et vous expliqueront mon état.

Voilà déjà près d'un mois, sinon plus, que je vis dans un tourbillon non d'événements extérieurs (au contraire, nous sommes seuls et tranquilles), mais d'événements intérieurs que je ne puis nommer.

Je vais à la chasse, je lis, je réponds aux questions qu'on me pose, je mange, je dors, mais je ne puis rien faire, même écrire une lettre. Il y a une vingtaine de lettres auxquelles je dois répondre. Aujourd'hui, je me sens un peu remis et vous écris aussitôt. Chez nous, Dieu merci, tout va bien, et tous sont en bonne santé. La vie habituelle de l'hiver, avec l'éducation toujours plus difficile et l'instruction des enfants, marche comme auparavant. Nous sommes tous très occupés : ma femme par des choses nettes et définies, moi par les choses les plus vagues, si bien que j'ai toujours conscience de mon oisiveté, et en suis honteux alors que tous autour de moi travaillent.

Vous avez sans doute terminé la correction

de votre article, et si vous êtes en bonne santé, vous vous occupez déjà d'autre chose.

Si vous m'avez pardonné, donnez-moi de vos nouvelles ; à en juger par votre dernière lettre, votre santé menace de se gâter. Parlez-moi aussi de votre travail moral.

Je vous en prie, ne soyez pas fâché contre moi. Nous vous aimons toujours comme auparavant, et si je ne suis pas exact, ce n'est qu'un détail de mon caractère.

J'ajourne de nouveau mon voyage chez vous. Pour le moment, je ne suis bon à rien. Mais si Dieu me permet de travailler et de me fatiguer de travail cet hiver, si vous m'invitez, j'irai me reposer chez vous.

Ma femme vous salue ainsi que Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

22 novembre 1878.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

J'irai à Moscou et ferai mettre en tête de mon papier à lettre « Coupable ». Cependant, il me semble que je ne suis pas coupable de ne pas vous avoir répondu à la lettre dans laquelle vous exprimiez le désir de venir. Je me rappelle m'être réjoui à cette nouvelle, et vous avoir répondu immédiatement. Et si je ne l'ai pas fait, je vous en supplie, ne m'en punissez pas, maïs venez. Si Dieu le permet, il y aura de la neige, sinon nous enverrons la voiture à Iassenki. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus !

Maintenant, autre chose. Votre poème est très beau. Sur vous, comme homme, ami et poète, ma femme et moi sommes toujours d'accord.

Chez nous, Dieu merci, tout va bien, et tous sont en bonne santé. Hier, j'ai reçu une lettre de Tourgueniev, et j'ai décidé de me tenir le plus loin possible de lui et du péché. C'est un homme très désagréable.

Je vous félicite pour votre jour de naissance ; je n'oublierai pas également de vous féliciter le 23, et je désire pouvoir le faire une douzaine de fois. Il n'en faut pas plus ni pour moi ni pour vous.

Au revoir.

Vôtre,

L. Tolstoï.

1er février 1879.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Il y a déjà une semaine que j'ai reçu votre lettre, particulièrement bonne, accompagnée d'un très bon mais pas excellent poème. Je ne vous ai pas répondu aussitôt, parce que, le croiriez-vous, depuis, je ne suis pas encore remis de mon malaise ; aujourd'hui seulement je commence à aller mieux : ma tête est fraîche, mais je ne sors pas encore. *Le vrai, c'est ce qui est vrai.* C'est la plus grande vérité. Mais le vrai, de même que cette vérité, on ne peut le prouver, il faut le guetter, y ar-

river, et s'apercevoir qu'on ne peut aller plus loin.

Votre dernier poème ne m'a pas plu autant que les précédents, ni par la forme ni par le sujet, avec lequel je ne suis pas d'accord, comme on peut être en désaccord dans une question d'une telle importance.

Il y a un récit de Jules Verne : *Le voyage autour de la lune*. Il se trouve là-bas un point où n'existe pas l'attraction. Peut-on d'un point pareil faire un bond ? Ceux qui connaissent la physique y répondent différemment. De même dans notre supposition, il faut répondre différemment, parce que la situation est impossible, pas humaine. Mais la question morale est admirablement posée, et je réponds à cette question autrement que vous. Je ne voudrais pas retourner dans le tombeau.

Pour moi, avec la destruction de toute vie, outre moi tout n'est pas encore terminé. Il me reste *encore* mon rapport envers Dieu, c'est-à-dire une manière d'être envers cette force qui m'a produit, qui m'a appelé à elle, et qui me détruira ou me transformera.

Votre poème est beau de ce fait seul que je l'ai lu aux enfants, dont quelques-uns s'intéressent à la peste, et ce poème, répondant à leur terreur, les a touchés.

Que Dieu vous donne la santé et la tranquillité morale, et tâchez de reconnaître la nécessité de votre rapport envers Dieu, ce que vous niez si brillamment dans ce poème.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

16 février 1879.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Je suis toujours malade, c'est pourquoi je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre, avec ce magnifique poème. C'est tout à fait beau. Si quelque jour il se brise, tombe en miettes et qu'on en retrouve un petit fragment : « En lui, il y a trop de larmes », alors on mettra ce fragment dans un musée et on s'en instruira.

Je ne vais ni bien ni mal, mais je n'ai pas cette vigilance spirituelle et morale qui m'est

nécessaire. Ce n'est pas comme vous. Envoyez-moi encore vos vers.

C'est étrange comme les raisonnements sont peu convaincants !

Dans ma dernière lettre, je vous ai écrit que je n'étais pas d'accord avec l'idée de votre dernier poème, que je ne voudrais pas retourner au tombeau puisqu'il resterait *encore* mon rapport envers Dieu. A cela vous n'avez rien répondu.

Répondez-moi je vous prie.

Si cela vous paraît tout simplement absurde, dites-le moi.

Que Dieu vous donne meilleure santé. Mes saluts à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

25 mars 1879.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

J'ai honte de mon silence ou de la brièveté de mes lettres qui pourrait vous faire croire que

je suis un homme très occupé, tandis que je n'ai pas le droit de le dire, puisque je fais quelque chose qui ne laisse aucune trace en dehors de moi. Chez nous, tout va bien ; je me réjouis qu'il en soit de même chez vous. Je suis allé à Moscou ; j'ai réuni des matériaux, je me suis agacé et j'ai attrapé un rhume. Iuriev demande votre collaboration dans sa revue [1]. On l'a autorisé de l'éditer. J'ai failli venir chez vous. Je voulais aller à Kiev et chez vous. J'ai remis ce voyage, mais si je reste en vie, je me ferai ce plaisir. Portez-vous bien et aimez-nous comme nous vous aimons.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

17 avril 1879.

Il y a une prière où l'on dit : « Ce ne sont pas mes mérites mais ta miséricorde ! » Cela s'applique à vous. J'ai reçu une autre bonne et longue lettre de vous. J'irai certainement à

1. *La Pensée russe.*

Kiev et à Vorobievka, très prochainement, et alors je vous raconterai tout. Maintenant, je ne répondrai qu'à vos questions.

Mes *Décembristes*[1] ! Dieu sait où ils sont ! Je n'y pense même pas et si j'y pensais, si j'écrivais, je me flatte de l'espoir que l'odeur de mon seul esprit serait insupportable à ceux qui tirent sur les hommes pour le bien de l'humanité. Mais je dois vous dire que je ne lis pas de journaux, et que je considère même comme un devoir de détourner tous de cette funeste habitude.

Voici un homme vrai, un brave homme, il est assis chez lui, à Vorobiovka, il a digéré deux ou trois pages de Schopenhauer, il les a traduites en russe, il a terminé une partie de billard, il a tiré une bécassine, admiré les poulains de Zakrass, il est avec sa femme, il boit un bon thé, fume, il est aimé de tous et aime tous, et tout à coup on lui apporte une feuille humide, puante ; elle est désagréable au toucher, fait mal aux yeux et soulève dans le cœur

1. Roman que Tolstoï n'a jamais achevé.

la colère, la misanthropie, la conscience qu'on n'aime personne et que personne ne vous aime, et il commence à parler, à discuter, à se fâcher, à souffrir. Il faut laisser cela. C'est beaucoup mieux. Au revoir.

Nos saluts à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

25 mai 1879.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Je vous remercie de ne pas m'oublier. Je vous en prie, ne m'en veuillez pas si j'ajourne encore mon voyage chez vous. Je ne saurais dire ce qui, jusqu'à présent, m'en a empêché, car il n'y a rien de sérieux, mais toujours de petites choses.

Aujourd'hui, les précepteurs sont partis; demain, il faut aller à Toula, et causer au lycée à propos des examens, ensuite c'est une petite indisposition, etc. Mais la cause principale c'est cependant les examens des enfants : on ne fait rien, il est vrai, mais on a le désir de

faire quelque chose. Les examens ne se passent pas tout à fait bien. Serge, par son étourderie et son manque d'habitude, fait des fautes aux compositions écrites, et il n'y a plus moyen d'y remédier. Maintenant l'examen est plus qu'à moitié passé et j'espère que plus rien ne me retiendra. Une des causes, c'est le beau printemps. Il y a longtemps que je n'ai joui de la nature comme cette année. On est debout, la bouche ouverte, on admire, on craint de faire le moindre mouvement pour ne laisser échapper quelque chose.

Chez nous, Dieu merci, tout va bien. Ma femme est partie à Toula avec les enfants, moi je lis de bons livres, et ensuite j'irai faire une promenade de quatre heures.

Ne vous dérangez pas, je vous prie, à cause de moi, et faites ce que vous avez à faire. Si je viens chez vous et ne vous trouve pas (ce qui n'arrivera pas), ce sera bien fait pour moi. Une autre fois, je viendrai à temps.

Nos saluts à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

13 juillet 1879.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Ne m'en veuillez pas si je ne vous ai pas écrit pour vous remercier de la belle journée que j'ai passée chez vous et si je n'ai pas répondu à votre dernière lettre. C'est probablement vrai que je n'étais pas de bonne humeur chez vous (excusez-m'en) mais, pour le moment, je suis toujours de mauvaise humeur. Je me tourmente, je souffre, je travaille, je tâche à me corriger, je m'injurie et je me demande si je ne ferai pas comme le défunt Vassili Pétrovitch [1], si je ne mourrai pas avant de combler la lacune. Et cependant je ne puis pas ne pas fouiller en moi-même.

Chez nous, il y a toujours la rougeole : la moitié des enfants a été malade et nous attendons que l'autre moitié le devienne. Quand irez-vous à Moscou ? Seulement Dieu fasse que ce ne soit par raison de santé, ce serait bien

1. Botkine.

pour des vis quelconques de machines, et en route vous viendriez chez nous.

Notre salut à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

28 juillet 1879.

Merci de votre dernière et bonne lettre, cher Afanassi Afanassiévitch, merci aussi de l'apologue du Faucon, qui me plaît beaucoup, mais à propos duquel je désirerais avoir quelques explications. Si ce Faucon, c'est moi, et si, comme il résulte, mon vol est trop lointain et consiste en cela que je nie la vie réelle, alors je dois me justifier. Je ne nie pas la vie réelle non plus que le travail nécessaire pour soutenir cette vie. Mais il me semble que la plus grande partie de ma vie et de la vôtre est remplie par la satisfaction de besoins non naturels, mais de ceux qui nous sont donnés artificiellement par l'éducation ou que nous inventons nous-mêmes et qui se sont transformés en habitude. Si bien

que les neuf-dixièmes du travail que nous dépensons à les satisfaire est inutile.

Je voudrais bien être fermement convaincu que je donne aux hommes plus que j'en reçois, mais étant très enclin à estimer très fort mon travail et peu celui des autres, je n'espère pas me convaincre de l'impartialité des autres en comptant avec moi l'estimation de leur travail, parce qu'ils ont choisi le travail le plus pénible (je suis entièrement convaincu que mon travail préféré est le plus utile et le plus difficile). Je désirerais peut-être le moins possible des autres et travaillerais le moins possible à la satisfaction de mes besoins, et je pense que c'est le meilleur moyen de ne pas se tromper. Je regrette beaucoup que votre santé ne soit pas encore rétablie, mais je suis heureux que vous soyez en bonne disposition d'esprit, ce que je vois par vos lettres.

Je vous embrasse de tout cœur et vous prie de transmettre nos amitiés à Marie Pétrovna.

---

31 août 1879.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Naturellement je suis encore coupable envers vous, mais assurément ce n'est pas faute de vous aimer et de penser à vous. Strakhov et moi n'avons cessé de parler de vous. Nous vous avons jugé et discuté comme nous le faisons toujours l'un de l'autre. Dieu fasse qu'on parle ainsi de moi. Strakhov est très content de son séjour chez vous et encore davantage de votre traduction.

Je suis content de vous avoir recommandé la lecture des *Mille et une Nuits* et de Pascal. Je ne dis pas que cela vous plaira, mais c'est bien pour vous. Maintenant, je veux vous conseiller un livre que personne n'a encore lu, que je viens de lire moi-même pour la première fois, et que je relis en poussant des oh ! de joie. J'espère qu'il correspondra parfaitement à votre état d'âme, d'autant plus qu'il a beaucoup de ressemblance avec Schopenhauer. Ce

sont les proverbes de Salomon, l'Ecclésiaste et le livre de la Sagesse. Il est difficile de lire rien de plus nouveau. Mais si vous le lisez, lisez-le en slave ; j'ai la nouvelle traduction russe, mais elle est très mauvaise. La traduction anglaise ne vaut également rien. Si vous aviez le texte que j'ai, vous verriez ce que c'est.

Saluez de ma part Petia Borissov et conseillez-lui de ma part de lire en grec et de comparer avec les traductions.

Tout à l'heure je me promenais et pensais à Petia. Je ne sais pas ce qu'il lui faut encore apprendre, mais je sais qu'avec ce qu'il connaît déjà je puis lui proposer quatre occupations à chacune desquelles il faut consacrer toute une vie et dont le résultat heureux, bien qu'incomplet, mériterait la reconnaissance de tout Russe, aussi longtemps que vivra la Russie. Après l'arrivée de Strakhov les visiteurs se sont succédé chez moi, on a joué la comédie ; c'était un tohu-bohu inimaginable. On a sorti trente-quatre draps pour les invités, nous étions trente à table, et tout

s'est bien passé. Tous étaient très gais et moi aussi.

Notre salut amical à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

31 mai 1880.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Avant de vous dire combien j'ai honte devant vous, combien je me sens coupable, je dois vous remercier de votre bonne lettre, particulièrement spirituelle.

Vous avez sujet d'être mécontent de moi et au lieu de m'exprimer vos griefs, ce qui serait très naturel, vous m'avez exposé les causes de votre mécontentement, de bonne humeur, et principalement de telle façon que j'ai senti que, malgré tout, vous m'aimez.

Votre lettre a éveillé en moi un sentiment d'attendrissement et de honte pour ma négligence, rien de plus.

Voici ce qu'il y avait et voici ma dernière

impression sur nos relations. Vous m'avez écrit comme toujours ; moi comme toujours j'ai reçu vos lettres avec joie ; mais non comme toujours (avec une négligence encore plus grande que d'habitude, à cause de mes occupations particulièrement absorbantes de cette année) je vous ai répondu. Mais avant le printemps j'ai reçu de vous une lettre de laquelle je vis que vous me trouviez coupable de quelque chose. Ma faute, la seule, et pas vraie en ce qui vous concerne, fut de ne pas vous répondre aussitôt (ce que je voulais faire) pour vous demander ce que vous aviez à me reprocher. Ainsi mes occupations m'excusent un peu et je vous prie de me pardonner. Quant à la faute initiale, principale, celle que vous jugez telle, ce doit être de ne pas vous avoir répondu à votre proposition de venir à Iasnaia. Je n'en suis nullement responsable. Est-ce que je n'ai pas compris ; ai-je omis ce passage, ou l'ai-je complètement oublié ? En tout cas l'expression de votre désir de venir chez moi m'a échappé.

Je vous écris tout cela parce que je sais que

vous croirez que c'est l'exacte vérité. Comment est-ce arrivé? Je l'ignore, mais je n'en suis pas coupable. Je ne suis pas coupable, parce que je lis toujours vos lettres plusieurs fois, en suivant attentivement chaque mot. Je ne suis certainement pas coupable, parce que je n'aurais pu me taire et ne pas saisir avec joie votre proposition de venir chez moi. En tout cas, pardonnez-moi, et gardez vos sentiments pour moi, de même que je ne changerai pas les miens pour vous tant que nous vivrons ; et je vous remercie beaucoup pour votre lettre. Maintenant je me sens bien, parce que j'espère fermement que je recevrai de vous une bonne nouvelle, et peut-être me montrerez vous que vous me pardonnez tout à fait en venant chez nous.

Ma femme vous salue. Elle a senti la même chose que moi à votre égard, mais encore plus fortement.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

8 juillet 1880.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Strakhov m'écrit qu'il a voulu remplir ma demande de détruire en vous toute mauvaise disposition à mon égard ou tout mécontentement quel qu'il soit, mais que sa tâche était tout à fait superflue. Il ne pouvait m'écrire rien de plus agréable. Et c'est la même chose que je sens dans votre lettre. Pour moi, c'est le principal, et ce sera encore mieux quand, suivant la vieille habitude, vous viendrez chez nous. Ma femme et moi attendons cet événement avec joie.

Maintenant, c'est l'été et l'été délicieux, je suis fou de la vie au point d'oublier mon travail. Cette année, j'ai lutté longtemps, mais la beauté de la nature m'a vaincu, et je me réjouis de la vie ; il ne me faut presque rien de plus.

Notre maison est pleine d'amis. Les enfants jouent des comédies ; ils emplissent tout de bruit et de gaîté ; j'ai trouvé à grand'peine un

petit coin, et saisi un moment pour vous écrire un mot.

Ainsi, je vous en prie, aimez-nous comme auparavant, aimez-nous comme nous vous aimons.

Notre salut à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

26 septembre 1880.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Strakhov m'écrit que vous vous plaignez de moi. Plaignez-moi, injuriez-moi, ce sera bien fait pour moi, j'en serai content. Mais auparavant, écrivez-moi que vous venez chez moi et m'aïmez. Comment va votre Schopenhauer? Je l'attends avec un grand intérêt. Je travaille beaucoup. Chez nous, tout le monde va bien. Ma femme vous salue. Nos compliments à Marie Pétrovna.

Vôtre,

L. Tolstoï.

12 mai 1881.

Cher Afanassi Afanassiévitch,

Je me rappelle qu'en recevant votre lettre j'ai été étonné de vous voir penser à des dates si lointaines comme le 12 mai. Cela m'avait paru particulièrement étrange, car ce jour-là précisément j'apprenais la mort de Dostoievski. Et voici le 12 mai et nous sommes en vie!

Je vous en prie, excusez mon silence et ne punissez pas ma femme et moi en ajournant votre visite chez nous. Ne m'en veuillez pas. J'ai travaillé beaucoup et cette année j'ai beaucoup vieilli, mais je ne saurais être accusé de me détacher de vous.

Vôtre,

L. Tolstoï.

LETTRES A TÉNÉROMO [1]

Juin 1882.

Cher Isaac Borissovitch. J'ai reçu la lettre de Mitrofane A... qui m'écrit la même chose que vous.

Je vous écrirai brièvement parce que je ne sais pas votre adresse exacte et crains que

1. Ces lettres jusqu'ici inédites furent adressées par l'illustre écrivain à M. S. Ténéromo, — de son vrai nom Isaac Borissovitch Feyermann, — son ami de longue date. M. Ténéromo travailla à Iasnaia Poliana d'abord en qualité de maître d'école; puis il partagea avec L.-N. Tolstoï ses occupations agricoles, et, durant de longues années, fut témoin de sa vie intime. Les lettres que nous publions ici embrassent une longue période, d'environ vingt années, et touchent aux questions philosophiques, politiques et sociales de la plus haute portée.

d'indiquer seulement Pultava ne soit suffisant. La lettre de Mitrofane A... m'a été transmise par Bodiansky. Il était ici aujourd'hui avec Skorokodov et il est reparti.

La conversation avec eux, surtout avec ce charmant Bodiansky, que j'ai appris à connaître seulement maintenant, m'aurait affermi encore davantage, si c'était nécessaire, dans mon opinion concernant votre proposition[1].

J'ai déjà exposé plusieurs fois cette idée qu'on ne peut trouver l'accord entre les hommes qu'en cherchant l'accord avec la vérité et avec Dieu. Et les tentatives de chercher l'accord avec les hommes — avec des hommes connus, choisis — montrent que les hommes ne savent pas, ne veulent pas ou sont fatigués de chercher l'union avec Dieu, ou qu'ils ne croient pas que cette union amènera l'union avec les hommes.

Ces tentatives affaiblissent l'aspiration même de l'union avec Dieu, et c'est pourquoi elles ne sont pas désirables.

1. De venir à Pultava, au congrès projeté des disciples de L.-N. Tolstoï.

En outre, comment puis-je savoir avec qui je dois précisément être le plus étroitement uni? A quels indices pourrai-je savoir si c'est l'union avec Ivan et non avec Pierre, avec le moine Antoine ou le voleur de chevaux de Krapivensk, ou avec le gouverneur de Tchernigov[1] qu'il me faut avoir?

L'idée même d'une union extérieure telle que celle que vous projetez, n'est en réalité qu'un projet de désunion. Nous devons admettre qu'entre Kharkov et Toula il n'existe que deux ou trois personnes pouvant nous comprendre.

C'est un péché. Ce n'est pas juste, et il ne le faut pas.

Pardonnez-moi, cher ami, de critiquer ainsi votre projet, mais je suis vieux et vois mieux certaines choses.

C'est notre rapprochement de plus en plus grand vers la perfection du Père qui nous unit et peut nous unir encore davantage. C'est cette perfection qu'il nous est indiqué de chercher, et je suis convaincu que vous comme moi,

1. A cette époque le fameux Anastassiev.

comme nous tous, connaissez ces périodes pendant lesquelles l'amour nous rend proches tous les hommes, et fait l'union avec eux facile, joyeuse, profonde.

Et une union extérieure, comme celle que vous projetez, probablement ne fera que désunir ceux qui, par ce moyen, pensent s'unir.

Quelle union peut en effet s'établir entre les hommes qui, comme Bodiansky, comme Arcadie A... ou Novosiélov s'en tiennent aujourd'hui aux explications des dogmes, et encore pas comme on les comprend ordinairement, mais chacun à sa manière?

L'union ne peut exister que quand nous rejetons tout ce qui désunit, tout ce qui peut induire à la tentation — de même que pour défendre la forteresse on brûle les faubourgs — quand nous ne gardons que ce qui est éternel, ce qui est nécessaire à tous et, avant tout, à nous-mêmes. Et cela, nous tous le connaissons; et plus nous vivrons ouvertement, franchement, pour l'accomplir, plus nous serons unis étroitement, non seulement avec une cer-

taine dizaine de personnes, mais avec tous les hommes.

Je vais écrire à Mitrofane sur le même sujet.

P.-S. — Je serai toujours heureux et très heureux de vous voir ainsi que tous ceux qui ont reconnu pour eux l'obligation de la loi du Christ, et ont mis sur eux sa bride, comme vous, A... et les autres. Je profiterai toujours de l'occasion de vous voir et serai très content de vous voir chez moi, mais se réunir exprès, en congrès, cela me semble non seulement inutile mais nuisible.

A Mitrofane A...

Aujourd'hui j'ai reçu votre lettre, cher M. V..., et, avant-hier, la lettre sur le même sujet de Feyermann. Je lui ai écrit ce que je pense de votre projet, mais d'un seul point de vue. Je vous dirai, à vous, ce que j'y vois encore.

S'il n'y avait entre nous aucun lien, ni maté-

riel ni moral, si nous errions, si nous nous fuyions, et, principalement, si nous n'avions pas un même but commun, nous ne pourrions y remédier ni par une union artificielle, ni par un échange de paroles.

L'union n'est possible que dans la vérité. Pour atteindre la vérité il ne faut qu'une chose : être humble, rejeter de soi l'orgueil, l'amour-propre, et, principalement, toutes les considérations, celles-ci par exemple : en croyant ainsi, je serai avec le peuple ; en croyant ainsi, je puis être justifié devant les hommes et devant moi-même ; c'est agréable de croire ainsi.

Il faut rejeter tout cela et être assuré d'avance que la recherche de la vérité sera désavantageuse pour soi, qu'elle nous humiliera...

Et se réunir ensemble n'aide point à la connaissance de la vérité.

Et après? Qui doit se rassembler pour obtenir l'union? Qui faut-il aider matériellement et moralement? A quels signes reconnaîtrons-nous les nôtres? N'est-ce pas un péché de se mettre en avant des autres, et cette union avec

des dizaines n'est-elle pas la désunion avec des milliers et des millions?

Ensuite cette union que vous cherchez — l'union en Dieu — se passe à telle profondeur que rarement notre regard y pénètre. Je suis sûr que si au lit de mort quelqu'un me demande, à moi, vieillard, avec qui j'ai eu l'union la plus intime, la plus vraie, il est probable que je ne nommerai pas ceux que je nommerais maintenant. L'union avec les morts est souvent plus grande que l'union avec les vivants.

Faisons ce qui mène à l'union. Approchons-nous à Dieu et ne nous soucions pas de l'union elle-même. Elle viendra à mesure de notre perfectionnement, de notre amour.

Vous dites : Ensemble, c'est plus facile. Qu'est-ce qui est plus facile? Labourer, faucher, foncer; oui. Mais s'approcher à Dieu, on ne le peut qu'isolément. Ce n'est que par Dieu qu'il y a union, comme par le cœur sont unies toutes les parties du corps. Et l'union directe, non par Dieu, n'est qu'une union imaginaire. Vous avez sûrement éprouvé cela. Moi

aussi je l'ai éprouvé et l'éprouve. Et, chose qui peut sembler étrange, aux hommes avec lesquels nous sommes unis par Dieu, nous n'avons rien à dire, nous n'en avons pas même le désir. On a le désir de parler, de prouver, de démontrer quelque chose seulement à ceux avec qui n'existe pas encore cette union divine. Avec ceux-ci nous tâchons d'établir un lien quelconque en dehors du cœur. Mais on ne le peut pas, c'est pourquoi c'est une occupation stérile.

Il faut faire ce que Dieu ordonne. S'il nous unit ensemble, c'est bon; s'il nous disperse en divers coins, c'est bon aussi. Il faut faire le contraire de ce que vous voulez : ne pas se mettre en avant ni se réunir. Mais il faut trouver un moyen d'union avec tous les hommes, avec tout l'univers, d'une union telle qu'on n'ait pas à faire de concessions, qu'on aime et soit aimé.

Décembre 1886.

Cher Isaac Borissovitch,

Je reçois à l'instant votre lettre, cher ami. Il est vrai que vous avez devant vous un grand et fertile travail : apporter la bonté et la lumière où il y en a peu et dans ces ténèbres où vous êtes enchaîné matériellement. Que Dieu vous aide à vous dévouer et à ne pas redouter les humiliations, les offenses, les calomnies. C'est l'essentiel. Si l'on est affranchi du désir de sauvegarder sa personne, alors tout se fera au gré de la parole divine de notre âme, c'est-à-dire de Dieu. Je ne sais rien de vos aventures avec le service militaire. Écrivez-moi.

Voici maintenant un travail pour vous : terminez le plus vite possible le récit que vous avez commencé et envoyez-le ici. Mais ne vous laissez pas entraîner à dire tout en un seul récit. C'est l'éternel écueil de ceux qui n'ont pas l'habitude d'écrire. Vous commencez déjà à sentir toute la difficulté d'exprimer toute la

doctrine, tous les commandements du Christ. Ne forcez pas, ne courbez pas à votre guise les faits du récit, suivez vous-même les faits où ils vous conduiront.

Où que mène la vie, partout et en tout, elle peut être éclairée par la même lumière. La symétrie, le hasard (imaginaire) des événements de la vie, c'est son plus sûr indice.

Ne vous éloignez pas du sujet principal. Terminez-le et l'envoyez. Sittine paie à tous de trente à cinquante roubles les seize pages. Voilà du travail pour vous, pour vous nourrir en attendant, dans les conditions où Dieu vous a placés.

Saluez votre femme. Dites-lui que, l'aimant, je lui demande de ne pas se hâter, de ne se fâcher contre personne, de ne pas accuser, et, principalement, de ne décider rien d'avance. Ce n'est pas pour vous que je lui demande cela, mais pour elle. Je vis bien et mal : bien, parce que je vis en paix et avec amour; mal, parce que paresseux physiquement et malheureux.

Décembre 1886.

Pourquoi ne me donnez-vous pas votre adresse, cher Isaac Borissovitch? Cette lettre vous parviendra-t-elle?

Merci de m'avoir écrit. J'attends l'issue de vos démarches concernant le service militaire. Je vous prie, faites-la-moi savoir. Je ne puis que répéter la même chose. N'entrez au service que si vous ne pouvez ne pas agir d'une certaine façon. Cela me semble très conditionnel, mais pas pour vous. L'homme ne peut point ne pas agir d'une certaine façon lorsqu'il sent qu'autrement il se tue, qu'il tue son être divin, raisonnable. Sur tout le reste, on ne peut être assez conciliant afin de ne pas les « scandaliser ». Que Dieu vous aide! Chez nous, tout va bien. Tous se souviennent de vous et vous aiment. J'ai achevé un drame et commencé un almanach avec des proverbes et le texte de l'évangile.

Je vous embrasse. Mon salut à tous les vôtres.

L. Tolstoï.

Janvier 1887.

Cher Isaac Borissovitch,

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui vos deux lettres où j'apprends enfin le résultat de votre service militaire. J'ai reçu aussi vos deux lettres de Krémentchouk. Toutes sont agréables. Vous avez raison sur le pharisaïsme. Je sens aussi la même chose vivant en ville. Les Pharisiens, les Hérodiens, les Scribes et les Légistes sont tous les mêmes, mais la conscience de leurs droits n'est pas la même. Cette conscience s'ébranle déjà, et elle continuera à s'ébranler, tant qu'elle ne sera pas anéantie. Ce ne sera pas de notre temps, mais nous servons à la vérité, afin qu'à travers ses couches elle se fraye un chemin pour les autres hommes.

Votre état d'âme et le travail qui est devant vous sont maintenant très importants pour moi. Le succès de notre entreprise ne dépend pas de nous. Il dépend : 1° des sacrifices, de l'oubli de soi ; 2° de la raison, de la nécessité des actes, et 3° de la perfection des instru-

ments de travail. (Dans le cas présent, la perfection de ces instruments, c'est la tendresse, la prudence, la douceur.) Tout cela dépend de nous.

Réussirez-vous ou non à toucher les cœurs, c'est à la volonté de Dieu. Mais ne privez pas votre raison douce, résignée, de ce qui peut lui aider.

Si cette force se manifeste complètement, nul ne lui peut résister. Moi je vis bien et joyeusement. J'ai travaillé tout ce temps mon drame[1], il n'est pas encore paru. Il est à la censure. Maintenant j'écris un traité général sur la mort et la vie, qui me semble nécessaire. Je vous ai lu quelques passages de ce travail.

Tchertkov est retenu à la campagne par l'indisposition de sa femme. Son état d'âme est excellent. En général, je n'ai pas encore vu d'hommes qui, étant sur la voie du Christ, n'y marchaient pas.

Vous me questionnez sur I... Le malheu-

1. *La puissance des ténèbres.*

reux souffre du désaccord entre les habitudes dues à son milieu et que sa grande faiblesse lui fait garder, et la vérité reconnue par sa raison. Ce désaccord est si grand qu'il peut faire aux hommes l'effet d'un blagueur ou d'un imposteur. La vie est une œuvre importante et compliquée. Je l'observe en attendant où et comment cela le poussera.

Ces derniers temps, j'ai rencontré peu d'hommes de nature unie, mais il y a beaucoup de lumière dispersée dans les ténèbres, des étincelles brillantes, en comparaison de ce qui était trois années auparavant, par exemple.

Ici se trouve maintenant le nouveau professeur de philosophie, Grott, un homme neuf, vivant. Il se rapproche beaucoup de nos opinions, il est même d'accord avec elles, mais, comme un scribe, il veut exprimer tout dans son jargon. Cependant quand il aura rejeté tout le superflu, il ne restera plus que l'évangile. C'est l'évangile qui lui a donné ce qu'il professe. C'est très agréable à constater, et je vois beaucoup de choses semblables.

Écrivez votre récit, mais évitez le plus pos-

sible les choses que la censure ne passera pas.

---

5 mai 1887.

Merci de m'avoir écrit, cher ami. Peu après vous, je suis arrivé à Iasnaia, et je vis comme vous savez, avec cette seule différence que, de temps en temps, je travaille avec Constantin Nikolaiévitch, avec qui je suis très ami.

J'ai écrit aujourd'hui à Sibiriakov et lui ai conseillé de me répondre à Krémentchouk.

Je suis toujours attelé au même travail et il me semble que tout s'éclaircit. Vous avez fait, selon moi, ce qu'il fallait faire, et j'en suis très heureux pour vous.

Il faut seulement savoir ce qu'on a fait, ce qu'il faut faire, et alors on peut être content de tout.

Juin 1887.

J'ai reçu votre lettre aujourd'hui. Elle m'a fait plaisir et en même temps j'ai eu du dépit

que ce soit vous qui m'écriviez le premier. En effet, depuis longtemps je voulais vous écrire. Je me souviens souvent de vous et vous aime, ainsi que tous les vôtres.

Boutkévitch n'est toujours pas relâché, malgré que le procureur m'ait dit qu'il n'était nullement compromis. J'ai vu son frère. Ses parents ne s'inquiètent pas, mais pour lui c'est peut-être très pénible. Ce que vous m'écrivez de vous m'a fait un grand plaisir. Il faut agir ainsi. Non seulement il le faut, mais on ne peut faire autrement. Moi je suis toujours occupé de mon travail « Sur la vie et la mort », je ne puis m'en détacher sans l'avoir terminé. Je vis par ce travail, je ne sais si je fais mal, mais je ne puis l'abandonner.

Vôtre,

L. Tolstoï.

Juillet 1887.

Il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit, cher ami, mais je pense souvent à vous et vous

aime. Votre dernière lettre, il me semble, était du 8 juin.

Un mois! Quels changements extérieurs se sont produits chez vous depuis? Où êtes-vous? Que faites-vous? Avec qui êtes-vous? Tchertkov, il me semble, vous écrit, et Gay, le père, s'informe de vous.

Oui, il est vrai, il faut croître soi-même comme un arbre, sans s'attrister de ce que, dans d'autres conditions, on pourrait être plus utile aux hommes. Mais nous ne pouvons pas savoir cela.

Pauline Nikolaievna Scharapov est ici, chez les Makharov, avec une petite pupille. Elle travaille et aide aux gens. C'est une brave fille. Nous avons fauché avec Stepan Réjounov et Ossip Makharov. C'était très bien.

Je me suis affaibli physiquement, mais je me sens mieux. J'ai beaucoup travaillé et continue de travailler à mon ouvrage « Sur la vie et la mort ». Qu'on puisse seulement travailler non pour la gloire humaine, mais pour Dieu, et toutes les œuvres seront égales. Si j'étais en prison ou frappé de paralysie, je

ferais encore moins. C'est l'obole de la veuve. Qu'on puisse seulement rendre ce que l'on possède.

Ecrivez-moi, cher ami. Le petit Nicolas Gay écrit la vérité. C'est dommage que parfois nous marchions séparément. Mais nous ne marchons pas séparément si nous allons toujours ensemble vers la vraie vie, pour laquelle il n'y a ni espace ni temps. C'est peu ; même après la mort nous resterons ensemble, beaucoup plus ensemble.

J'ai reçu une lettre de Boutkévitch ; je vous l'envoie. Quel brave homme !

P.-S. — Blokhine marche toujours[1]. Il erre sans cesse dans le district de Krapivensk et attend toujours la réception de sommes considérables et de décorations.

---

1. Ce même paysan qui devint fou de la manie des grandeurs et que Tolstoï a décrit dans son œuvre : *Que devons-nous faire ?*

Septembre 1887.

Deux fois j'ai commencé à vous écrire, cher ami Isaac, et deux fois j'ai déchiré ma lettre avant de la terminer.

Je ne suis point changé ; je sais aussi que vous ne pouvez changer, et je vous aime comme toujours. Mais je suis comme si j'étais détaché. Ecrivez-moi, je vous prie, de vous, de votre famille. Comment vivez-vous à Kiev? J'ai toujours peur pour vous, j'ai peur que vous ne vous laissiez entraîner par l'orgueil d'un grand acte ; mais j'aime votre exploit et en suis fier.

Je vis comme auparavant. J'écris. J'ai terminé « Sur la vie ». C'est déjà à l'imprimerie. Il est probable que la censure ne le laissera pas passer. J'aurais encore beaucoup de choses à dire. Je ne sais pas si Dieu me le permettra. Mon attache avec les paysans est plus faible sans vous mais toutefois plus humaine, plus vivante qu'auparavant, et cela grâce à vous. Dans la famille, les enfants, en tout, je cons-

tate, tantôt plus rapide, tantôt plus lent, mais réel, un mouvement incessant. Il y a beaucoup d'amis, et tous les amis, ceux qu'on aime plus que son âme, tous sont sur la même voie. Les Stundistes m'ont envoyé leur catéchisme. C'est bien, seulement la langue n'est pas très simple. Je voudrais vous l'envoyer.

Ces jours, Sibiriakov était chez moi. Avec lui, à Samara, vivent cinq personnes, mais au Caucase tout n'est pas bien organisé. Orlov est là-bas et s'arrange.

Osmidov a écrit un très beau livre sur la destruction du paganisme et son remplacement par le christianisme. Les Boutkévitch sont toujours résolus et bons. Viner est marié. Je sais peu de choses d'eux. Novosiélov quitte le professorat (le lycée) et va à la campagne.

L'homme aux lunettes (j'ai oublié son nom) est resté tout le temps à la campagne, en travaillant; il écrit qu'il est heureux comme il ne l'a jamais été. Ma famille part bientôt à Moscou. Je vivrai seul autant que possible Tous les gens d'ici se souviennent de vous et vous aiment. La disette est terrible chez nous,

surtout pour quelques-uns, pour les pauvres, de ce nombre Ossip...

Des Gay, je sais que tous les deux vivent bien, mais je ne les ai pas vus depuis le printemps. Birukov était ici récemment; il ne tient pas en place à Pétersbourg, tellement la campagne l'attire; il a commencé les semailles d'automne; il a préparé trois déciatines. C'est probablement la dernière année.

Je vis toujours de mieux en mieux. Je voudrais beaucoup vous causer, mais comme ça, à la légère, je n'en ai même pas le désir, car j'ai beaucoup trop à vous dire et je ne sais par quoi commencer. Ecrivez-moi donc, cher ami.

Juillet 1888.

Votre lettre m'a fait grand plaisir, cher ami, ainsi que ce que vous m'écrivez de vous. Je suis très heureux que vous soyez dans la commune d'Elisabethgrad[1] et ne viviez pas

1. Commune de la Fraternité biblique.

isolé. Transmettez mes amitiés à votre femme et à tous les frères. Bien que vous m'ayez beaucoup écrit dernièrement, écrivez-moi avec encore plus de détails et, principalement, s'ils croient et professent par leur vie que l'arbre se reconnaît à ses fruits, que l'unique mesure de la vie chrétienne — c'est-à-dire de la vie d'amour — est le rapport entre ce que l'homme prend des autres et ce qu'il leur rend? Et pour atteindre une vie pareille il faut : 1° apprécier le moins possible ce qu'on donne et le plus possible ce qu'on prend, et 2°, pour ne pas se tromper, tâcher de donner aux hommes les choses les plus simples, par conséquent celles qui leur sont indiscutablement utiles, ainsi que celles qui exigent le travail le plus grand et le plus pénible et qui, par suite, sont peu courues. D'ailleurs vous savez tout cela aussi bien que moi. Je vous le mentionne uniquement parce que ces temps derniers, je me suis convaincu de plus en plus qu'en cela seul est la différence entre les chrétiens sincères et les pharisiens de diverses catégories.

Plus le travail est simple, plus il est diffi-

cile et humiliant, selon l'appréciation du monde, plus le chrétien le saisit avec joie, considérant cette œuvre comme ce même pain qu'il demande au Père céleste, et plus le pharisien emploie de ruses pour s'en détourner, cherchant le travail le plus facile et le plus estimé des hommes, et qui lui procure la justification du mensonge et de l'oisiveté.

Je vous envoie deux beaux livres de *Posrednik*[1] ainsi que mon travail « Sur la vie ». Quand vous l'aurez recopié, renvoyez-le-moi.

Octobre 1889.

J'ai reçu votre lettre, cher ami Isaac Borissovitch. Elle m'a fait une pénible impression.

Est-il possible que l'œuvre de Dieu[2] s'arrête et même échoue complètement faute d'argent?

J'ai beaucoup réfléchi à cette question et non seulement beaucoup réfléchi, mais j'en ai

1. Maison d'éditions fondée par Tolstoï et ses amis.

2. Il s'agissait de fonder une communauté d'intellectuels près d'Elisabethgrad.

souffert, et je suis arrivé à cette conclusion définitive, que le besoin d'argent montre la fausseté de la situation, que plus ce besoin est grand, plus est grande la fausseté et que, quand on éprouve ce besoin, la question n'est plus de trouver de l'argent mais d'en détruire le besoin.

C'est comme la gale : il ne faut pas la gratter mais soigner la maladie.

Et en effet, est-il possible que des hommes ne reconnaissant pas la propriété personnelle veuillent, par de l'argent, faire leur la propriété foncière?

Plusieurs commettent cette faute. La vie en ville est si désagréable, la vie à la campagne si agréable! On a un tel désir de se placer en pareilles conditions, de pouvoir établir son bilan avec les hommes et se dire : Je vis de mon travail, et par ce travail je sers mon prochain! Comme si c'était possible, comme si partout et toujours nous n'aurons pas de dettes insolvables! Il s'agit pour nous de sentir cette dette partout et toujours.

Ah! mon cher ami, comme tout est simple

et comme tout ce qui me paraissait si difficile à résoudre maintenant me paraît clair!

Dans la question d'argent, tout se réduit à ceci : l'argent est une force méchante, antichrétienne, qui remplace la possession des esclaves,

Que faut-il donc faire?

Ne jamais posséder d'esclaves, c'est-à-dire d'argent. Que faut-il faire pour ne pas avoir besoin d'argent? Dominer ses besoins.

Quels besoins sont les plus dépendants de l'argent, c'est-à-dire lesquels exigent pour leur satisfaction l'argent?

Le besoin... pas de la liberté (vous reconnaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira), mais de ce qu'on appelle la liberté : la possibilité de changer sa situation; c'est le plus grand luxe.

Et c'est ce luxe que le diable nous présente sous l'aspect contraire, sous l'aspect de la simplicité. Il ne faut pas tomber dans le piège.

Quel mal y a-t-il à ce que le chrétien vive en ville? Il prend part à la vie de la cité. Mais il sait bien si les avantages de la vie en ville

lui plaisent ou non, s'il absorbe plus qu'il donne. Et qui l'a calculé? Est-ce qu'un chrétien peut donner quelque chose de matériel?

Il donne ce qui est ordinaire... Que notre lumière luise devant les hommes et qu'ils la glorifient!

Pour un homme sincère, cette œuvre s'exprime toujours sous la forme d'actes matériels, mais elle-même n'est pas matérielle. Mais vous savez tout cela comme moi.

Il ne faut qu'une chose, je le répète sans cesse ces derniers temps : remplir avec joie la volonté du Père dans la pureté, l'humilité et l'amour, c'est-à-dire : 1° vivre en évitant l'impureté morale (la lubricité, la vanité et autres péchés); 2° vivre dans l'humilité, c'est-à-dire en se préparant à être méprisé des hommes, ou au moins incompris et molesté; 3° aimer, c'est-à-dire étouffer en soi tout ce qui peut provoquer l'hostilité, et exciter en soi tout ce qui peut provoquer l'amour.

Et quand on parvient à arranger ainsi sa vie, alors, dans n'importe quelle condition la joie est constante, éternelle.

Mars 1891.

J'ai été très heureux de recevoir de vos nouvelles, cher Isaac Borissovitch. Avant même votre lettre je savais quelque chose de vous : Arcadie Alekhine s'est en effet arrêté chez moi au cours de son voyage à pied de Koursk à Kharkov.

Vous êtes trop sévère pour votre expérience passée[1], ou vous ne définissez pas tout à fait exactement ce qui n'était qu'une erreur. Les principes, j'entends sous ce mot ce qui doit guider toute la vie, ne sont point coupables, et sans principes, c'est mal à vivre. L'erreur provient de ce qu'on pose comme principes ce qui n'en peut être. Par exemple, comment faut-il prendre son bain? etc. Même faire le « travail du pain », comme dit Bondarov, ne peut être un principe.

Notre principe est unique, fondamental, universel : l'amour; non seulement l'amour en paroles, mais par les actes, c'est-à-dire par la

1. Il s'agit de l'installation de communes d'intellectuels.

dépense, le sacrifice de toute notre vie pour Dieu et le prochain.

De ce principe général découlent les principes particuliers de l'humilité, de la douceur, de la non-résistance au mal. La conséquence de ce principe, selon toutes probabilités (je dis selon toutes probabilités et non absolument parce que l'homme peut être mis en prison ou qu'il peut lui arriver quelque chose de semblable), sera le travail agricole, manuel ou même industriel, mais en tout cas le travail pour lequel il y a le moins de concurrents et qui est le moins rétribué.

Dans toutes les sphères où la concurrence est grande, l'homme qui suit la doctrine du Christ (non en paroles mais en actes) sera toujours évincé, et, forcément se trouvera parmi les ouvriers. De sorte que l'état ouvrier du chrétien est la conséquence de l'application du principe, mais non le principe même. Et si les hommes prennent pour principe fondamental d'être ouvriers, sans remplir ce qui amène à cet état, évidemment il en résultera de l'embrouillement.

Voilà ce que j'ai pensé à propos de votre lettre, bien que je comprenne parfaitement ce que vous y dites et que j'y compatisse complètement.

Ces jours derniers les Boutkévitch étaient chez moi, Anatolie avec sa femme et André, et je leur ai lu votre lettre. Elle leur a plu beaucoup. Anatolie et sa femme regrettent de ne pas connaître votre adresse à Pultava, pour vous voir en passant. Ils sont maintenant en Roumanie.

Je ne vous envoie pas Grisbach, mais Techendorf, où il y a toutes les variantes de Grisbach, et je vous envoie ce dernier livre et non Grisbach parce que Techendorf est à moi tandis que l'autre ne m'appartient pas. Ne vous emballez pas trop sur ces variantes, j'ai éprouvé cela. C'est une pente très glissante.

Le sens de chaque passage de l'évangile est dans le tout, et rien ne peut convaincre celui qui ne peut pas comprendre le sens d'un passage quelconque conformément à l'esprit du tout.

Que Dieu vous assiste. Ecrivez-moi.

Avril 1891.

J'ai été très heureux de recevoir de vos nouvelles, cher Isaac Borissovitch. J'ai bien reçu cette lettre sur les principes. Je n'y ai pas répondu parce qu'il n'y avait rien à répondre. D'un côté je suis d'accord avec vous, bien que je trouve que vous faites ici une diversion trop méticuleuse, et tout ce qui est trop méticuleux est dangereux. C'est dangereux non parce que c'est injuste, mais parce qu'on peut arriver ainsi à ergoter sur les mots.

C'est juste qu'il y a une différence entre les actes provoqués par la raison et ceux provoqués par la foi, et les uns et les autres sont propres à l'homme. Et l'homme avance en accomplissant les uns et les autres.

D'ailleurs en cela nous sommes essentiellement d'accord et ne discuterons pas par lettre. J'espère en causer avec vous la prochaine fois que nous nous verrons, si Dieu le permet. Mais dans votre lettre il y a des choses plus intéressantes pour nous deux. J'ai été très

frappé de ce que vous m'écrivez à la fin sur cet « errement » incessant qui se remarque en nos amis.

Vous écrivez : « Je regarde cela comme une punition de Dieu qui, je crois, se terminera par la joie et l'élévation de l'esprit... » Cela m'a frappé, car ce même jour j'avais écrit à Popof, qui vit avec Tchertkof dans la province de Voronèje, que *notre* vie — j'entends celle des hommes qui suivent la même voie que nous — me semblait être arrivée à un moment pénible — ou qui plutôt semble tel — nécessitant l'attention, la fermeté, moment privé de joie, d'enthousiasme et même de lumière.

L'heure du désenchantement des tentatives pour réaliser complètement et rapidement nos intentions est venue. L'heure de l'indifférence, du mépris (pas même de la persécution qui, au contraire, encourage) a sonné.

Je sens ce changement, et, à ma joie, je vois que cet état de choses non seulement n'ébranle pas la conception du monde qui est devenue la mienne, mais, au contraire, la purifie des couches étrangères et la fortifie. Vous me com-

prendrez, sans doute, bien que je m'exprime très mal, parce que le sens de la fin de votre lettre est précisément le même.

Anatolie Boutkévitch est avec son frère à Roussanovo. Il s'occupe de menuiserie; il est toujours aussi doux et intelligent. Klopski n'est pas chez lui. Il est venu ici en se rendant à Moscou, et j'ai été heureux de constater en lui d'extraordinaires changements, pour le mieux.

Rouguine est à Pétersbourg. Il est parti là à pied. Rakhmanof est parti à Novossolo, chez Tairov. Gay aîné est à Pétersbourg, avec le tableau de Judas, et le cadet est chez lui, probablement il laboure déjà.

Que soit l'errement, mais que chacun fasse ce que Dieu lui ordonne sans se soucier des hommes (de l'opinion des hommes), et il en adviendra ce qu'il doit être et que nous ne pouvons ni prévoir ni imaginer.

En réponse à votre lettre, je n'ai pas dit tout ce que je voulais à propos de l'idée de votre première lettre avec laquelle je suis et en accord et en désaccord.

Je suis complètement d'avis que c'est péril-

leux de vivre par les principes seuls, mais je ne suis pas d'avis qu'on puisse vivre sans eux, c'est-à-dire sans l'activité raisonnable qui définit la vie.

Vivre avec la religion seule, c'est aussi dangereux que de vivre uniquement avec les principes. Non seulement l'une est liée aux autres, mais c'est la partie d'un même tout : du mouvement moral en avant, c'est-à-dire de la vie.

Dire qu'il est inutile et dangereux de définir la vie et de tâcher d'y conformer la réalité, c'est la même chose que de dire qu'il est inutile et dangereux de poser un pied en avant sans y transporter le poids de tout le corps. De même qu'on ne peut marcher sans soulever la jambe et s'appuyer sur une seule, de même on ne peut pas avancer dans la vie sans définir raisonnablement sa voie, sans établir des principes et y conformer sa vie.

L'un et l'autre, c'est-à-dire la définition antérieure des principes et la conduite conforme à la religion, sont également importants pour le mouvement. Mais il est difficile de séparer

l'un de l'autre, de dire où commence l'un, où finit l'autre. C'est aussi difficile que de dire, pendant la marche, sur quelle jambe l'on s'appuie à un certain moment, et laquelle nous porte en avant. Vous me comprendrez et j'espère que vous penserez comme moi. Je n'écris pas cela à la légère : j'y ai beaucoup réfléchi. Ecrivez-moi plus souvent, en détail. Quand et comment partez-vous dans la province d'Ekatérinoslav?

Anatolie Boutkévitch a lu chez moi votre lettre, elle lui a plu beaucoup. Il y a déjà longtemps que je ne l'ai vu. Il m'a seulement écrit qu'on a voulu expulser Mlle E. F..., comme juive, mais que maintenant c'est arrangé.

Décembre 1891.

Merci, cher Isaac Borissovitch, de m'avoir donné de vos nouvelles. J'ai été très heureux de savoir comment vous tous vivez. Moi, je vis très mal. Je ne sais pas moi-même comment je fus entraîné à m'occuper des secours

aux victimes de la disette. Ce n'est pas à moi, qui suis nourri par eux, de les nourrir. Mais j'étais si entraîné que je me suis trouvé le répartiteur de ces déjections que vomissent les riches. Je sens que c'est mal et honteux, mais je ne puis me retirer; non que je ne le trouve pas nécessaire mais les forces me manquent.

J'ai commencé par écrire un article à propos de la famine, où j'ai exposé l'idée principale, à savoir que tout provient de notre péché. Tout vient de ce que nous nous sommes séparés de nos frères, que nous les avons asservis. Et il n'y a qu'un seul moyen de salut : Changer de vie, détruire le mur qui se dresse entre nous et le peuple, lui restituer ce qu'on lui a dérobé, et se rapprocher de lui, s'unir à lui en renonçant aux avantages que procure la violence.

J'ai donné cet article à la revue « Problèmes de Psychologie », et Grott[1] fait des démarches depuis un mois. On l'a atténué, on l'a laissé passer, puis on l'a interdit et, à la fin des fins, l'article n'a pas encore paru.

1. Directeur de cette revue.

Mais les idées provoquées par cet article m'ont forcé de m'installer parmi les paysans atteints par la famine.

Ma femme vient de publier une lettre qui a provoqué les souscriptions, et moi-même, sans le remarquer, je me suis trouvé le distributeur des déjections des autres, et, en même temps, je suis entré en certains rapports obligatoires avec le peuple d'ici.

La misère est ici très grande et croît sans cesse, et les secours augmentent en progression moindre que les maux. C'est pourquoi, une fois me trouvant dans cette situation, je ne puis m'en écarter.

Voici ce que nous faisons : nous achetons le pain et autres aliments, et nous les distribuons dans les villages, aux paysans pauvres, c'est-à-dire que ce sont les patrons eux-mêmes qui font tout ; nous donnons seulement les provisions pour la nourriture des faibles, des vieillards, des enfants.

Il y a là beaucoup de mauvais et de bon, non au point de vue de notre œuvre, mais au point de vue de la manifestation des bons sentiments.

Ces jours-ci, un paysan enrichi de la province de Kalouga a demandé qu'on lui envoie au district de Mossalsk, pour l'hiver, quatre-vingts chevaux appartenant aux paysans atteints par la famine. On les nourrira pendant l'hiver et les renverra au printemps.

En un jour, les paysans d'ici ont rassemblé les quatre-vingts chevaux, et ils sont prêts à les expédier, ayant confiance à des étrangers qu'ils n'ont jamais vus.

Eh bien, en attendant, au revoir; transmettez mon salut fraternel à tous vos collaborateurs qui me sont connus et inconnus. Ecrivez-moi plus de détails sur vous.

L. Tolstoï.

P.-S. — Envoyez le blé que vous avez réuni ainsi que l'argent aux villages voisins de vous. Nous en avons en excès, non en proportion de la misère, mais des moyens de distribution.

L. T.

1892.

J'ai reçu votre lettre depuis longtemps, cher Isaac Borissovitch, et je n'ai pas eu le temps d'y répondre. Evidemment, vous avez écrit sous l'impression des bruits qui ont couru de mon emprisonnement et de violences quelconques exercées sur moi.

Malheureusement pour moi et heureusement pour ceux qui exercent la violence, rien de pareil ne m'est arrivé.

Je vois qu'autour de moi on persécute mes amis, et moi on me laisse tranquille, bien que, s'il y a quelqu'un de nuisible, c'est moi.

Evidemment, je ne vaux pas encore la persécution et j'en suis honteux.

On installe Khilkov parmi les Doukhobors, c'est tout ce que je sais de lui. J'ai reçu cette nouvelle de Birukov qui est actuellement à Samara avec mon fils Léon. J'ai appris ces jours-ci que R... avait été arrêté par les gendarmes chez A..., où il vivait; on l'a conduit à la prison de Voronèje.

Votre lettre, en tout cas, me fut joyeuse, et

je vous en remercie beaucoup. Que Dieu m'amène dans la situation où elle serait à propos ! Je suis maintenant à Moscou ; à Noël, je retournerai à Bieguitchevka (dans la province de Voronèje). Nos amis vivent là-bas, travaillent et souffrent de ce fardeau moral lié à l'entreprise de secourir les paysans victimes de la famine.

On ne peut s'imaginer jusqu'à quel point est pénible la situation de distributeur, de donateur; de décider ce qu'il faut donner ou non. Et tout consiste en cela.

C'est très pénible, mais on ne peut se dérober, et j'ai hâte de m'arracher au plus vite d'ici.

Je termine toujours mon ouvrage[1] et n'y puis arriver. Comment allez-vous? Ne m'oubliez pas. Ecrivez-moi de temps en temps.

Est-ce que P... est avec vous ou non? J'ai reçu de lui la lettre avec le verdict des paysans de Pavlovo, mais je n'ai pu déchiffrer d'où cette lettre. Dites-lui mes amitiés.

Votre affectionné,

L. TOLSTOI.

1. *Le Royaume de Dieu en vous.*

16 mai 1892.

Cher Isaac Borissovitch,

A un certain moment, nous nous préparions à partir à l'étranger, mais de notre plein gré, indépendamment des persécutions ou de leur possibilité. Moi, pécheur, je fais tout ce que je peux pour ne les point provoquer, mais évidemment, je n'en suis pas digne, et il me faudra mourir ainsi, sans vivre, même pour un court moment, ce que je regarde comme nécessaire; et je ne pourrai pas, par des souffrances physiques, témoigner de la vérité.

Je ne pense pas qu'il faille fuir la persécution. Je pense plutôt qu'il faut se rappeler ces paroles : « Celui qui sera persécuté jusqu'au bout sera sauvé », et les suivre.

C'est le chagrin de ma femme et son état horriblement nerveux, depuis la mort de notre petit garçon Vassia, qui m'excitaient à partir à l'étranger. Et moi, quand elle souffre ainsi, je sens par tout mon être la vérité de ces paroles : que le mari et la femme ne sont pas des êtres distincts, mais ne font qu'un.

D'abord, elle craignait les souvenirs à Iasnaia Poliana, mais, maintenant, elle a décidé d'y partir ; et le voyage à l'étranger est remis.

Je voudrais ardemment pouvoir lui transmettre une partie de cette conscience religieuse que j'ai (à un faible degré cependant, mais cependant à un tel degré qui me donne la possibilité de m'élever parfois au-dessus des douleurs de la vie). Je sais qu'elle seule donne la vie. Mais j'espère qu'elle lui sera transmise, non par moi, sans doute, mais par Dieu, bien que cette conscience ne soit guère accessible aux femmes.

Comment vivez-vous ? Comment vont les enfants et Anna Lvovna? En attendant, au revoir.

1er juin 1894.

J'ai eu de vos nouvelles, cher Isaac Borissovitch, par Mme V... C'est une brave personne qui travaille dans le monde et qui est très active. Vous fera-t-on obstacle ou non, ce que vous êtes parvenu à faire est très bien.

En notre temps, seulement dans un sens bien plus large, il est juste que les disciples du Christ doivent aller ailleurs, quand on les a chassés d'un endroit. Cela se fait, et il est impossible de faire autrement.

Avant-hier, je fus avec Tchertkov à Krapivna, voir Bouliguine, qui est en prison là, pour avoir refusé de présenter les chevaux sur la réquisition des autorités militaires. Il est d'humeur très ferme et très joyeuse, et, tranquillement, prêche en prison. Je retournerai le voir demain.

Savez-vous que Kondriatzev a été arrêté et qu'il est en prison quelque part? Il m'est pénible d'être en liberté... D'ailleurs, il ne faut pas provoquer, de même qu'il ne faut pas résister.

Salut à Anna Lvovna et à tous nos amis.

L. Tolstoï.

Juin 1894.

De bonnes nouvelles de vous, cher Isaac Borissovitch. Comme la vie s'arrange d'une façon imprévue et beaucoup mieux que nous le ferions nous-mêmes !

Je me réjouis de votre activité pédagogique et du fait qu'elle a des imitateurs. Pourvu que l'œuvre ne soit pas gâtée par quelqu'un ou quelque chose!

Je suis très fâché d'avoir attristé M. V... Je lui ai dit ce que je pensais de l'étrange changement de convictions qui s'est opéré en lui. Mais, peut-être par manque de cette qualité précieuse, de l'humilité, dont vous parlez, et qui mène à l'irrespect des opinions d'autrui, n'ai-je pas su le lui dire de façon à ne pas l'offenser.

Transmettez à B. N. la lettre que m'a donnée, il me semble, Volkenstein, et qu'il a oubliée chez moi. Pourquoi ne s'occuperait-il pas dans les ateliers que vous avez organisés?

Je suis maintenant à la campagne, où je

suis venu me reposer du brouhaha de Moscou.

Au revoir; salut à votre femme.

Juillet 1894.

Cher ami,

Un Juif d'Amérique, un prédicateur, est venu faire des démarches près du gouvernement afin qu'on donne des terres aux Juifs russes pour leur colonisation en Russie. Et eux, en Amérique, réuniront le capital nécessaire pour l'outillage de ces colonies et enverront des guides. Le plan est très bon, mais il est douteux que le gouvernement y consente.

Cependant, je lui ai exprimé toute ma sympathie et lui ai remis une lettre pour vous, pensant que vous pourriez lui donner un bon conseil. Ce n'est pas la peine d'aller le trouver. C'est un étranger par l'esprit. Il m'a laissé un volume de ses sermons. Dans l'un d'eux, il tâche de prouver qu'il ne faut pas tendre l'autre joue ni rendre son habit, mais montrer le poing et le bâton pour qu'on ne vous frappe pas de nouveau et ne prenne pas votre habit.

Je suis heureux de votre activité. En attendant, au revoir. Salut à nos amis.

Votre dévoué,

L. T.

1er janvier 1898.

J'ai reçu votre lettre et votre manuscrit, cher Isaac Borissovitch. Je regrette beaucoup de n'avoir dit rien d'agréable à votre connaissance. Par le sujet et par la forme, ce récit est dépourvu de qualités. On écrit et imprime chaque année des milliers de pareilles choses, et on ne sait trop pourquoi. Et je ne puis encourager les écrits de cette sorte.

J'ai reçu également votre lettre antérieure, sur l'écriture; et j'ai été très heureux de vos bons sentiments pour moi, que je vous prie de me conserver, et qui sont réciproques.

Vôtre,

L. Tolstoï.

---

23 janvier 1904.

Les lettres, en effet, peuvent être très intéressantes, et il m'a été agréable de les lire, de me rappeler le bon temps et de constater que je sens et pense maintenant comme j'ai pensé alors. J'espère qu'il en est de même aussi pour vous. Je vous le souhaite de tout cœur, car je ne sais pas de plus grand bien que de connaître sa destination dans le monde et tâcher, dans la mesure de ses forces, de la remplir.

L. Tolstoï.

LETTRE A L'EMPEREUR ALEXANDRE III[1]

Sire,

Je vous écris, non que j'aie une très haute opinion de moi-même, mais parce que, déjà très coupable devant tous, je craindrais de l'être encore davantage si je ne faisais pas ce que je peux et dois faire.

1. Cette lettre, publiée ici pour la première fois, fut écrite à l'empereur Alexandre III quelques jours après le meurtre de son père, 1er mars 1881.

Le comte Tolstoï précisait dernièrement ainsi, dans un billet adressé à un de ses amis, les circonstances dans lesquelles fut rédigé ce remarquable document historique :

« Je ne puis rien vous dire de particulier sur l'impression que fit sur moi l'événement du 1er mars; mais le procès des meurtriers, les préparatifs de leur exécution, me causèrent une des impressions les plus fortes de ma vie. Je ne pouvais détourner ma pensée de ces malheureux, de ceux

Je n'userai pas de cette éloquence fausse et hypocrite, répandue ordinairement dans les lettres adressées aux souverains, et par laquelle on obscurcit les sentiments et les pensées. J'écrirai simplement, d'homme à homme. Les sentiments sincères de mon respect pour vous, comme homme et empereur, ressortiront mieux sans ces faux ornements.

On a cruellement mutilé et tué votre père,

qui se préparaient à les châtier et surtout d'Alexandre III. Je me représentais si vivement le bonheur que le tsar pourrait éprouver en faisant grâce à ces égarés, que je ne voulais pas croire qu'on pût les exécuter et, en même temps, j'en avais peur, et souffrais pour leurs bourreaux.

« Je me souviens qu'un jour, après le dîner, ayant cette idée en tête, je m'allongeai sur un divan de cuir au rez-de-chaussée, et, finalement, je m'endormis à moitié. Dans ce demi-sommeil, je pensai à ces hommes et à l'exécution qui se préparait, et tout à coup, je crus voir nettement, comme dans la réalité, que ce n'était pas eux qu'on exécutait, mais moi, et que ce n'était pas Alexandre III, avec les bourreaux et les juges, qui consommaient l'exécution, mais moi-même qui les tuais. Ce terrible cauchemar m'éveilla; et, aussitôt, j'écrivis cette lettre à l'empereur. »

Tolstoï songea d'abord à faire parvenir cette lettre à l'empereur par Pobiédonostzev. Cette idée lui était venue à cause de l'amitié de Pobiédonostzev pour un homme remarquable, que ses idées rapprochaient momentanément du comte Tolstoï, M. A. K. Malikov; mais, par suite de diverses circonstances, la lettre fut remise à Pobiédonostzev par

l'empereur de Russie, un homme âgé et bon, qui fit beaucoup de bien et désira toujours celui de son peuple. Et il n'a pas été tué par des ennemis personnels, mais par des ennemis de l'ordre de choses existant, qui l'ont fait périr au nom du soi-disant bien général de toute l'humanité.

Vous régnez à sa place, et devant vous sont ces ennemis qui empoisonnèrent la vie de

N. N. Strakov, ami commun du procureur général du Saint-Synode et du comte Tolstoï. Celui-ci avait joint à la lettre à l'empereur une supplique personnelle à Pobiédonostzev, le priant de remplir au plus vite cette grave mission.

Pobiédonostzev, après avoir pris connaissance de la lettre, la rendit à Strakov, refusant de la transmettre à l'empereur. A la lettre qui lui était adressée personnellement, il répondit longtemps après l'exécution, en s'excusant de son long silence. Il expliquait son refus par cette raison qu'en des cas si graves, il se croyait tenu d'agir suivant ses propres convictions, très différentes de celles de L. N. Tolstoï, quant au caractère du Christ.

Strakov confia la lettre au professeur Constantin Bestoujev-Rumine, qui la remit au grand-duc Serge Alexandrowitch. C'est par lui qu'elle fut transmise à Alexandre III.

On remarquera combien cette lettre est toujours d'actualité. Qui sait de quelle façon bienfaisante pour l'humanité aurait évolué l'empire russe, si le tsar avait suivi la voie indiquée par le plus illustre de ses sujets! Osons espérer que ce document rétroactif pourra encore trouver un écho (N. T.).

votre père, et l'assassinèrent. Ils sont vos ennemis, parce que vous occupez la place de votre père, et, pour ce soi-disant bien général qu'ils recherchent, ils doivent désirer vous faire disparaître aussi.

Pour ces hommes, meurtriers de votre père, vous devez ressentir dans votre âme le désir de la vengeance et, en même temps, un sentiment d'horreur devant l'acte qu'il vous faut accomplir. On ne peut s'imaginer situation plus terrible! Non, il ne peut y en avoir de plus épouvantable, parce qu'on ne peut concevoir plus grande tentation du mal : « Les ennemis de la patrie, du peuple, de misérables créatures, des gens sans Dieu, qui violent la tranquillité, troublent la vie de millions d'êtres, et qui sont les meurtriers de mon père! Qu'en faire, sinon en purifier la terre russe, les écraser comme de hideux reptiles. Ce n'est pas un sentiment personnel, ni le désir de venger la mort de mon père qui l'exigent, c'est le devoir qui me l'ordonne, c'est toute la Russie qui l'attend de moi. »

Et de cette tentation naît toute l'horreur de votre situation!

Qui que nous soyons, rois ou bergers, nous sommes des hommes éclairés par la doctrine du Christ.

Votre situation est terrible, mais la doctrine du Christ est précisément nécessaire pour nous guider dans les moments terribles, dans les effrayantes tentations qui assaillent les hommes. Vous êtes maintenant soumis à la plus effroyable des tentations. Mais quelque angoissante qu'elle soit, la doctrine du Christ peut l'éloigner. Tous les rets de la tentation qui vous enlacent disparaîtront d'eux-mêmes devant l'homme qui exécute la volonté de Dieu.

Je sais combien le monde où nous vivons est loin des vérités divines exposées dans la doctrine du Christ, et qui vivent dans notre cœur; mais la vérité est la vérité, et elle vit dans notre cœur.

J'avoue que moi, homme faible et misérable, ébranlé par des tentations mille fois plus faibles que celles qui vous assaillent, je céderais non à la vérité et au bien, mais à la tentation,

tant il est vrai que c'est audace et folie de ma part d'exiger de vous une force morale sans exemple, d'exiger que vous, empereur de Russie, sous la pression de tous ceux qui vous entourent, que vous, fils aimant, pardonniez aux meurtriers de votre père et leur rendiez le bien pour le mal. C'est folie de ma part, mais je ne puis m'abstenir de le désirer, et ne point voir que chacun de vos pas vers le pardon est un pas vers le bien, que chacun de vos pas vers le châtiment est un pas vers le mal. Et de même que pour moi, aux heures de calme, en l'absence de tentations, je désire de toutes les forces de mon âme choisir la voie de l'amour et du bien et espère y parvenir, de même je désire pour vous que vous aspiriez à être « parfait comme notre Père », et ne peux pas ne point l'espérer.

Vous, Empereur, donnez au monde le plus grand exemple de l'observance de la doctrine du Christ : rendez le bien pour le mal.

Faire grâce aux criminels qui ont violé les lois humaines et divines, leur rendre le bien pour le mal, cela semblera aux uns de l'idéa-

lisme ou de la folie, aux autres de la scélératesse. Ils diront : « Ce n'est pas pardonner qu'il faut, mais détruire cette gangrène, étouffer le feu. » Mais, obligez ceux qui parleront ainsi à prouver leur opinion, et c'est de leur côté que seront la folie et la scélératesse.

Voici un malade; on l'a soigné par des moyens très énergiques; puis, on a supprimé les remèdes, et laissé faire la nature: ni l'un ni l'autre système n'a réussi; l'état du malade empire. Il y a encore un moyen, un moyen dont les médecins ne savent rien, un moyen étrange. Pourquoi donc ne pas l'essayer? Il a du moins un avantage indiscutable sur tous les autres moyens qui ont été employés infructueusement : celui-ci ne l'a jamais été.

On a essayé, au nom de la nécessité de l'Etat, au nom du bien du peuple, d'opprimer, de déporter, d'exécuter; on a essayé, au nom de la même nécessité et du même bien du peuple, de donner la liberté : le résultat a été le même. Pourquoi donc ne pas essayer, au nom de Dieu, d'exécuter sa loi, sans penser ni à l'Etat, ni au bien du peuple? On ne peut com-

mettre aucun mal en accomplissant la loi divine.

Un autre avantage, également indéniable, du nouveau moyen, c'est que les deux précédents n'étaient pas bons par eux-mêmes. Le premier n'était autre que la violence : la peine de mort (quelque juste qu'elle paraisse, chacun sent que c'est un mal); le deuxième, l'essai timide, et même pas loyal, de la liberté : le gouvernement donnait d'une main cette liberté, mais la retenait de l'autre.

L'application de ces deux moyens, quelque utiles qu'ils paraissent pour l'État, n'était pas une œuvre bonne de la part de ceux qui l'accomplissaient. Le nouveau moyen, au contraire, est de telle nature qu'il fait la joie et le bonheur suprême de l'âme humaine.

Pardonner, rendre le bien pour le mal, est chose bonne en soi. L'application des deux moyens anciens, contraires à l'âme chrétienne, doit laisser des remords, tandis que le pardon donne la joie suprême à celui qui pardonne.

Un troisième avantage du pardon chrétien sur la suppression ou l'habile direction des

éléments dangereux se rapporte au moment présent, et a une importance particulière.

Actuellement, votre situation, et celle de la Russie, ressemblent à l'état du malade pendant la crise : un faux mouvement, un remède inutile, nuisible, peut perdre à jamais le malade. De même, maintenant, une seule action dans l'un ou l'autre sens, la vengeance par le mal, par les supplices cruels, ou la convocation des représentants du peuple, peut influencer tout l'avenir.

Pendant ces deux semaines que durera le procès des criminels, un pas en avant sera fait sur l'un ou l'autre des trois chemins du carrefour : celui de la répression du mal par le mal ; celui de l'octroi de quelques étroites libertés, — deux voies essayées, qui ne mènent à rien —, et un nouveau chemin : celui de l'accomplissement par le souverain, comme par un homme, de la volonté de Dieu.

Sire ! Par de redoutables et fatals malentendus, dans l'âme des révolutionnaires, s'accumula une haine terrible contre votre père, haine qui les amena à commettre un meurtre

effroyable. Cette haine peut être ensevelie avec lui. Les révolutionnaires, injustement peut-être, pouvaient lui reprocher la perte de dizaines des leurs, mais vous, vous êtes pur devant la Russie et devant eux, vos mains ne sont point tachées de sang, vous êtes une victime innocente de votre situation. Vous êtes pur et innocent devant vous-même et devant Dieu, mais vous êtes dans le carrefour, encore quelques jours, et si le triomphe appartient à ceux qui disent et pensent que les vérités chrétiennes ne sont bonnes qu'en paroles, et que, dans la vie, doit couler le sang et régner la mort, vous sortirez pour toujours de cet état heureux de pureté, de communion avec Dieu, et vous rentrerez dans la voie des ténèbres, des nécessités d'État, qui justifient tout, même les violations de la loi divine.

Si vous ne pardonnez pas, si vous exécutez les meurtriers, le résultat sera que sur des centaines, vous aurez supprimé trois ou quatre individus ; or le mal engendre le mal, et à la place de ces trois ou quatre, il en apparaîtra trente ou quarante. Et pour vous, Sire, vous

aurez perdu sans rémission ce moment qui, à lui seul, vaut toute une vie : celui dans lequel vous pouviez accomplir la volonté de Dieu. Si vous ne le faites pas, vous quitterez pour toujours ce carrefour où vous pouviez choisir le bien au lieu du mal, et pour toujours vous vous trouverez pris dans cet engrenage du mal qu'on appelle la raison d'État.

Pardonnez; rendez le bien pour le mal, et des dizaines de malfaiteurs, des centaines, passeront non de votre côté, non du nôtre (cela n'a pas d'importance), mais de Satan à Dieu; les cœurs de milliers et de milliers de vos sujets trembleront de joie et d'attendrissement à la vue du bien prodigué du haut du trône en un moment aussi terrible pour un fils à qui l'on a tué son père,

Sire! Si vous faisiez cela, si vous appeliez ces hommes, leur donniez de l'argent, les envoyiez quelque part, en Amérique, et écriviez un manifeste commençant par ces paroles : « Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis », je ne sais pas ce qu'éprouveraient les autres ; mais moi, qui vaux peu de chose, je serais

votre chien, votre esclave, je pleurerais d'attendrissement comme je pleure maintenant chaque fois que j'entends votre nom. Mais qu'ai-je dit? Je ne sais pas ce qu'éprouveraient les autres? Je sais avec quelle force ces paroles répandraient sur toute la Russie le bien et l'amour.

Les vérités du Christ sont vivantes dans le cœur des hommes ; elles seules sont vivantes et nous n'aimons autrui qu'au nom de ces vérités.

Supposons, cependant, que les hommes soient accoutumés à penser que les vérités divines sont du domaine du monde spirituel et ne sont pas applicables au monde réel. Supposons que les ennemis parlent ainsi : « Nous n'acceptons pas votre moyen; il est vrai qu'il n'a pas été essayé, qu'il n'est pas nuisible, qu'actuellement nous traversons une crise, mais nous savons qu'il n'est pas applicable dans le cas présent et ne peut qu'être préjudiciable. » Ils diront : « Pardonner? Rendre le bien pour le mal? C'est bon pour un individu, mais non pour l'État. L'application de ces vé-

rités au gouvernement du pays le conduirait à sa perte. »

Sire ! C'est un mensonge ; le mensonge le plus cruel et le plus perfide. L'accomplissement de la loi de Dieu mener les hommes à leur perte! Rien n'est plus sacrilège que de dire: la loi de Dieu ne vaut rien. Alors, elle n'est pas la loi de Dieu.

Oublions, pour un moment, que la loi de Dieu est supérieure à toutes les autres lois et applicable en toute circonstance. Oublions-le. C'est bien. La loi de Dieu n'est pas applicable; si on l'applique, le mal sera encore plus grand. Si on pardonne aux meurtriers, si on ouvre les prisons et supprime la déportation, le mal sera de beaucoup pire. Mais pourquoi cela? Qui le dit? Comment le prouvez-vous? Par votre lâcheté. Vous n'avez pas d'autres preuves. En outre, vous n'avez pas le droit de nier la valeur d'aucun moyen, car tout le monde sait, et voit, que vos moyens à vous ne valent rien.

Ils diront : Si tous les criminels sont relâchés, c'est le massacre sûr : quelques libérations entraînent de légers désordres ; des libé-

rations plus nombreuses, de grands désordres ; l'amnistie générale, le massacre.

Ils raisonnent ainsi, parlant des révolutionnaires comme de brigands groupés en une horde, si bien que la horde détruite, tout serait terminé. Or ce n'est pas cela du tout. Ce n'est pas leur nombre qui est important, et il ne s'agit pas de détruire ou de déporter le plus possible. Que sont les révolutionnaires ? Des gens qui haïssent l'ordre des choses existant, le trouvent mauvais, et travaillent en vue d'en établir un meilleur.

Ce n'est pas par la peine de mort qu'on peut lutter contre eux ; ce n'est pas leur nombre qui importe, ce sont leurs idées. Pour lutter contre eux, il faut lutter sur le terrain des idées. Leur idéal, c'est le bien-être général, l'égalité, la liberté. Pour lutter contre eux, il faut leur opposer un autre idéal, supérieur au leur, embrassant le leur.

Il n'y a qu'un seul idéal qu'on puisse leur opposer : celui sur lequel ils s'appuient sans le comprendre et en le blasphémant, l'idéal qui renferme le leur, l'idéal de l'amour et du pardon.

Un mot de pardon et d'amour chrétien, prononcé du haut du trône, le geste qui montre la voie du règne chrétien dans laquelle vous devez vous engager : cela seul peut détruire le mal dont souffre maintenant la Russie.

Et comme la cire au feu, s'anéantira la lutte révolutionnaire devant l'empereur, — l'homme — qui accomplira la loi du Christ.

Léon Tolstoï.

A MONSIEUR ROMAIN ROLLAND [1]

4 octobre 1887.

Cher frère!

J'ai reçu votre première lettre. Elle m'a touché le cœur. Je l'ai lue les larmes aux yeux. J'avais l'intention d'y répondre, mais je n'en ai pas eu le temps, et, d'autant plus, qu'outre les difficultés que j'éprouve à écrire en français, il m'aurait fallu écrire très longuement pour répondre à vos questions, dont la plupart sont basées sur un malentendu.

1. Cette lettre fut publiée dans les *Cahiers de quinzaine*, 9e cahier de la 3e série, 1902. Nous adressons nos vifs remerciements à MM. Romain Rolland et Charles Peguy qui nous ont gracieusement autorisé à reproduire cette lettre, écrite en français par Tolstoï.

Aux questions que vous faites: *pourquoi le travail manuel s'impose à nous comme l'une des conditions essentielles du vrai bonheur? Faut-il se priver volontairement de l'activité intellectuelle, des sciences et des arts qui vous paraissent incompatibles avec le travail manuel?*

A ces questions j'ai répondu comme je l'ai pu dans le livre intitulé *Que faire?* qui, à ce qu'on m'a dit, a été traduit en français. Je n'ai jamais envisagé le travail manuel comme un principe, mais comme l'application la plus simple et naturelle du principe moral, celle qui se présente la première à tout homme sincère.

Le travail manuel, dans notre société dépravée, — la société des gens dits civilisés, — s'impose à nous uniquement par la raison que le défaut principal de cette société a été, et est jusqu'à présent, celui de se libérer de ce travail et de profiter, sans lui rendre la pareille, du travail des classes pauvres, ignorantes et malheureuses, qui sont esclaves, comme les esclaves du vieux monde.

La première preuve de la sincérité des gens de cette société, qui professent des principes chrétiens, philosophiques ou humanitaires, est de tâcher de sortir autant que possible de cette contradiction.

Le moyen le plus simple et qui est toujours sous main pour y parvenir est le travail manuel qui commence par les soins de sa propre personne. Je ne croirai jamais à la sincérité des convictions chrétiennes, philosophiques et humanitaires d'une personne qui fait vider son pot de chambre par une servante.

La formule morale la plus simple et courte, c'est de se faire servir par les autres aussi peu que possible, et de servir les autres autant que possible. D'exiger des autres le moins possible et de leur donner le plus possible.

Cette formule, qui donne à notre existence un sens raisonnable, et le bonheur qui s'ensuit, résout en même temps toutes les difficultés, de même que celle qui se pose devant vous : la part qui doit être faite à l'activité intellectuelle, la science, l'art.

Suivant ce principe, je ne suis heureux et

content que quand, en agissant, j'ai la ferme conviction d'être utile aux autres. Le contentement de ceux pour lesquels j'agis est un extra, un surcroît de bonheur sur lequel je ne compte pas, et qui ne peut influer sur le choix de mes actions. — Ma ferme conviction que ce que je fais n'est ni une chose inutile, ni un mal, mais un bien pour les autres, est, à cause de cela, la condition principale de mon bonheur.

Et c'est cela qui pousse involontairement un homme moral et sincère à préférer, aux travaux scientifiques et artistiques, le travail manuel : l'ouvrage que j'écris, pour lequel j'ai besoin du travail des imprimeurs ; la symphonie que je compose, pour laquelle j'ai besoin des musiciens ; les expériences que je fais, pour lesquels j'ai besoin du travail de ceux qui font les instruments de nos laboratoires ; le tableau que je peins, pour lequel j'ai besoin de ceux qui font les couleurs et la toile ; — tous ces travaux peuvent être des choses utiles aux hommes, mais peuvent être aussi, comme elles le sont pour la plupart, — des

choses complètement inutiles et même nuisibles. Et voilà que pendant que je fais toutes ces choses dont l'utilité est fort douteuse, et pour produire lesquelles je dois encore faire travailler les autres, j'ai devant et autour de moi des choses à faire sans fin, et qui toutes sont indubitablement utiles aux autres, et pour produire lesquelles je n'ai besoin de personne : — un fardeau à porter, pour celui qui est fatigué ; un champ à labourer pour un propriétaire qui est malade ; une blessure à panser ; mais sans parler de ces milliers de choses à faire qui nous entourent, qui n'ont besoin de l'aide de personne, qui produisent un contentement immédiat dans ceux pour le bien desquels vous le faites : — planter un arbre, élever un veau, nettoyer un puits, — sont des actions indubitablement utiles aux autres, et qui ne peuvent ne pas être préférées par un homme sincère aux occupations douteuses qui, dans notre monde, sont prêchées comme la vocation la plus haute et la plus noble de l'homme.

La vocation d'un prophète est une vocation

haute et noble. Mais nous savons ce que sont les prêtres qui se croient prophètes, uniquement parce que c'est leur avantage, et qu'ils ont la possibilité de se faire passer pour tels.

Un prophète n'est pas celui qui reçoit l'éducation d'un prophète, mais celui qui a la conviction intime de ce qu'il est et doit, et ne peut ne pas être. Cette conviction est rare, et ne peut être éprouvée que par les sacrifices qu'un homme fait à sa vocation.

De même pour la vraie science et l'art véritable. Un Lulli qui, à ses risques et périls, quitte le service de la cuisine pour jouer du violon, par les sacrifices qu'il fait, fait preuve de sa vocation. Mais l'élève d'un conservatoire, un étudiant, dont le seul devoir est d'étudier ce qu'on leur enseigne, ne sont même pas en état de faire preuve de leur vocation : ils profitent simplement d'une position qui leur paraît avantageuse.

Le travail manuel est un devoir et un bonheur pour tous ; l'activité intellectuelle est une activité exceptionnelle, qui ne devient un devoir et un bonheur que pour ceux qui ont

cette vocation. La vocation ne peut être connue et prouvée que par le sacrifice que fait le savant ou l'artiste de son repos et de son bien-être pour suivre sa vocation. Un homme qui continue à remplir son devoir, celui de soutenir sa vie par le travail de ses mains, et, malgré cela, prend sur les heures de son repos et de son sommeil pour penser et produire dans la sphère intellectuelle, fait preuve de sa vocation. Celui qui se libère du devoir moral de chaque homme, et, sous le prétexte de son goût pour les sciences et les arts, s'arrange une vie de parasite, ne produira jamais que de la fausse science et du faux art.

Les produits de la vraie science et du vrai art sont les produits du sacrifice, mais pas de certains avantages matériels.

Mais que deviennent les sciences et les arts? — Que de fois j'ai entendu cette question, faite par des gens qui ne se souciaient ni des sciences ni des arts, et n'avaient même pas une idée un peu claire de ce que c'était que les sciences et les arts! On dirait que ces gens n'ont rien tant à cœur que le bien de l'huma-

nité qui, d'après leur croyance, ne peut être produit que par le développement de ce qu'ils appellent des sciences et des arts.

Mais comment se trouve-t-il qu'il y ait des gens assez fous pour contester l'utilité des sciences et des arts? Il y a des ouvriers manuels, des ouvriers agriculteurs. Personne ne s'est jamais avisé de contester leur utilité; et jamais ouvrier ne se mettra en tête de prouver l'utilité de son travail. Il produit; son produit est nécessaire et un bien pour les autres. On en profite et personne ne doute de son utilité. Et encore moins, personne ne la prouve.

Les ouvriers des arts et des sciences sont dans les mêmes conditions. Comment se trouve-t-il qu'il y ait des gens qui s'efforcent de tout leur pouvoir de prouver leur utilité?

La raison est que les véritables ouvriers des sciences et des arts ne s'arrogent aucuns droits; ils donnent les produits de leur travail; ces produits sont utiles, et ils n'ont aucun besoin de droits et de preuves à leurs droits. Mais la grande majorité de ceux qui se disent savants

et artistes savent fort bien que ce qu'ils produisent ne vaut pas ce qu'ils consomment, et ce n'est qu'à cause de cela qu'ils se donnent tant de peines, comme les prêtres de tous les temps, pour prouver que leur activité est indispensable au bien de l'humanité.

La science véritable et l'art véritable ont toujours existé et existeront toujours comme tous les autres modes de l'activité humaine, et il est impossible et inutile de les contester ou de les prouver.

Le faux rôle que jouent dans notre société les sciences et les arts provient de ce que les gens soi-disant civilisés, ayant à leur côté les savants et les artistes, sont une caste privilégiée comme les prêtres. Et cette caste a tous les défauts de toutes les castes. Elle a le défaut de dégrader et de rabaisser le principe en vertu duquel elle s'organise. Au lieu d'une vraie religion, une fausse. Au lieu d'une vraie science, une fausse. De même pour l'art. Elle a le défaut de peser sur les masses, et, pardessus cela, de les priver de ce qu'on prétend propager. Et le plus grand défaut, celui de la

contradiction consolante du principe qu'ils professent avec leur manière d'agir.

En exceptant ceux qui soutiennent le principe inepte de la science pour la science et de l'art pour l'art, les partisans de la civilisation sont obligés d'affirmer que la science et l'art sont un grand bien pour l'humanité.

En quoi consiste ce bien? Quels sont les signes par lesquels on puisse distinguer le bien du mal? Les partisans de la science et de l'art [n'] ont garde de répondre à ces questions. Ils prétendent même que la définition du bien et du beau est impossible. « Le bien en général, disent-ils, le bien, le beau, ne peut être défini. » Mais ils mentent.

De tout temps, l'humanité n'a pas fait autre chose dans son progrès que de définir le bien et le beau. Mais cette définition ne leur convient pas; elle démasque la futilité, si ce n'est les effets nuisibles, contraires au bien et au beau, de ce qu'ils appellent leurs sciences et leurs arts. Le bien et le beau est défini depuis des siècles. Les Brahmanes, les sages des Bouddhistes, les sages des Chinois, des

Hébreux, des Égyptiens, les stoïciens grecs l'ont défini, et l'Évangile l'a défini de la manière la plus précise.

Tout ce qui réunit les hommes est le bien et le beau, tout ce qui les sépare est le mal et le laid.

Tout le monde connaît cette formule. Elle est écrite dans notre cœur.

Le bien et le beau pour l'humanité est ce qui unit les hommes. Eh bien, si les partisans des sciences et des arts avaient en effet pour motif le bien de l'humanité, ils n'auraient pas ignoré le bien de l'homme, et, ne l'ignorant pas, ils n'auraient cultivé que les sciences et les arts qui mènent à ce but. Il n'y aurait pas de sciences juridiques, de science militaire, de science d'économie politique, ni de finances, qui n'ont d'autre but que le bien-être de certaines nations au détriment des autres. Si le bien avait été, en effet, le critérium de la science et des arts, jamais les recherches des sciences positives, complètement futiles par rapport au véritable bien de l'humanité, n'auraient acquis l'importance qu'elles ont, ni

surtout les produits de nos arts, bons pour tout au plus désennuyer les oisifs.

La sagesse humaine ne consiste point dans le savoir des choses. Car il y a une infinité de choses qu'on peut savoir, et connaître le plus de choses possible ne constitue pas la sagesse. La sagesse humaine consiste à connaître l'ordre des choses qu'il est bon de savoir, consiste à savoir ranger ses connaissances d'après leur importance.

Or, de toutes les sciences que l'homme peut et doit savoir, la principale, c'est la science de vivre de manière à faire le moins de mal et le plus de bien possible, et, de tous les arts, celui de savoir éviter le mal et produire le bien avec le moins d'efforts possible. Et voilà qu'il se trouve que parmi tous les arts et les sciences qui prétendent servir au bien de l'humanité, la première des sciences et le premier des arts par leur importance non seulement n'existent pas, mais sont exclus de la liste des sciences et des arts.

Ce qu'on appelle dans notre monde les sciences et les arts ne sont qu'un immense

humbug, une grande superstition dans laquelle nous tombons ordinairement dès que nous nous affranchissons de la vieille superstition de l'Église.

Pour voir clair la route que nous devons suivre, il faut commencer par le commencement, — il faut relever le capuchon qui me tient chaud, mais qui me couvre la vue.

La tentation est grande. Nous naissons, ou bien par le travail, ou plutôt par une certaine adresse intellectuelle, nous nous hissons sur les marches de l'échelle, et nous nous trouvons parmi les privilégiés, les prêtres de la civilisation, de la *Kultur*, comme disent les Allemands, et il faut, comme pour un prêtre brahmane ou catholique, beaucoup de sincérité et un grand amour du vrai et du bien pour mettre en doute les principes qui vous donnent cette position avantageuse. Mais pour un homme sérieux qui, comme vous, se pose la question de la vie, — il n'y a pas de choix. Pour commencer à voir clair, il faut qu'il s'affranchisse de la superstition dans laquelle il se trouve, quoiqu'elle lui soit avantageuse

C'est une condition *sine qua non*. Il est inutile de discuter avec un homme qui tient à une certaine croyance, ne fût-ce que sur un seul point.

Si le champ du raisonnement n'est pas complètement libre, il aura beau discuter, il aura beau raisonner, il n'approchera pas d'un pas de la vérité. Son point fixe arrêtera tous les raisonnements et les faussera tous. Il y a la foi religieuse, il y a la foi de notre civilisation. Elles sont tout à fait analogues. Un catholique se dit : « Je puis raisonner, mais pas au delà de ce que m'enseigne notre Écriture et notre tradition, qui possèdent la vérité entière, immuable. » Un croyant de la civilisation dit : « Mon raisonnement s'arrête devant les données de la civilisation, la science et l'art. Notre science, c'est la totalité du vrai savoir de l'homme. Si elle ne possède pas encore toute la vérité, elle la possédera. Notre art avec ses traditions classiques est le seul art véritable. » Les catholiques disent : « Il existe hors de l'homme une chose en soi, comme disent les Allemands : c'est l'Église. » Les ens de notre

monde disent : « Il existe hors de l'homme une chose en soi : la civilisation. » Il nous est facile de voir les fautes de raisonnement des superstitions religieuses, parce que nous ne les partageons pas. Mais un croyant religieux, un catholique même, est pleinement convaincu qu'il n'y a qu'une seule vraie religion, la sienne; et il lui paraît même que la vérité de sa religion se prouve par le raisonnement. De même pour nous, les croyants de la civilisation : nous sommes pleinement convaincus qu'il n'existe qu'une seule vraie civilisation, la nôtre; et il nous est presque impossible de voir le manque de logique de tous nos raisonnements, qui ne tendent qu'à prouver que de tous les âges et de tous les peuples, il n'y a que notre âge et les quelques millions d'hommes, habitant la péninsule qu'on appelle l'Europe, qui se trouvent en possession de la vraie civilisation, qui se compose de vraies sciences et de vrais arts.

Pour connaître la vérité de la vie qui est tellement simple, il ne faut pas quelque chose de positif : — une philosophie, une science pro-

fonde ; — il ne faut qu'une qualité négative : — *ne pas avoir de superstition.*

Il faut se mettre dans l'état d'un enfant, ou d'un Descartes, se dire : — Je ne sais rien, je ne crois rien, et ne veux pas autre chose que connaître la vérité de la vie, que je suis obligé de vivre.

Et la réponse est toute donnée depuis des siècles, et est simple et claire.

Mon sentiment intérieur me dit qu'il me faut le bien, le bonheur pour moi, pour moi seul. La raison me dit : tous les hommes, tous les êtres désirent la même chose. Tous les êtres qui sont comme moi à la recherche du bonheur individuel vont m'écraser : — c'est clair, je ne peux pas posséder le bonheur que je désire ; mais la recherche du bonheur, c'est ma vie. Ne pouvant posséder le bonheur, ne pas y tendre, ce n'est pas vivre.

Le raisonnement me dit que dans l'ordre du monde où tous les êtres ne désirent que leur bien à eux, moi, un être désirant la même chose, ne peux avoir de bien ; je ne peux vivre. — Mais malgré ce raisonnement si clair, nous

vivons et nous cherchons le bonheur. Nous nous disons : je n'aurais pu avoir le bien, être heureux, que dans le cas où tous les autres êtres m'aimeraient plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes. C'est une chose impossible. Mais malgré cela, nous vivons tous ; et toute notre activité, notre recherche de la fortune, de la gloire, du pouvoir, ne sont que des tentatives de se faire aimer par les autres plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes. La fortune, la gloire, le pouvoir nous donnent des semblants de cet état de choses ; et nous sommes presque contents, nous oublions par moments que ce n'est qu'un semblant, mais non la réalité. Tous les êtres s'aiment eux-mêmes plus qu'ils ne nous aiment et le bonheur est impossible. Il y a des gens — et leur nombre augmente de jour en jour — qui, ne pouvant résoudre cette difficulté, se brûlent la cervelle, en se disant que la vie n'est qu'une tromperie.

Et cependant, la solution du problème est plus que simple, et s'impose de soi-même. Je ne peux être heureux que s'il existe dans ce monde un ordre tel que tous les êtres aiment

les autres plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes. Le monde entier serait heureux, si les êtres ne s'aimaient pas eux-mêmes, mais aimaient les autres.

Je suis un être humain, et la raison me donne la loi du bonheur de tous les êtres. *Il faut que je suive la loi de ma raison, — que j'aime les autres plus que je m'aime moi-même.*

L'homme n'a qu'à faire ce raisonnement pour que la vie se présente à lui tout d'un coup sous un tout autre aspect qu'elle ne se présentait auparavant. Les êtres se détruisent ; mais les êtres s'aiment et s'entr'aident. La vie n'est pas soutenue par la destruction, mais par la réciprocité des êtres qui se traduit dans mon cœur par le sentiment de l'amour. Depuis que j'ai pu entrevoir la marche du monde, je vois que ce n'est que le principe de la réciprocité qui produit le progrès de l'humanité. Toute l'histoire n'est autre chose que la conception de plus en plus claire et l'application de cet unique principe de la solidarité de tous les êtres. Le raisonnement se trouve corroboré par l'expérience de l'histoire et par l'expérience personnelle.

Mais outre le raisonnement, l'homme trouve la preuve la plus convaincante de la vérité de ce raisonnement dans son sentiment intime. Le plus grand bonheur que l'homme connaisse, l'état le plus libre, le plus heureux, est celui de l'abnégation et de l'amour. La raison découvre à l'homme la seule voie du bonheur possible, et le sentiment l'y pousse.

Si les idées que je tâche de vous communiquer ne vous paraissent pas claires, ne les jugez pas trop sévèrement. J'espère que vous les lirez un jour exposées d'une manière plus claire et plus précise. J'ai voulu seulement vous donner une idée de ma manière de voir.

L. Tolstoï.

LETTRE A UN AMI [1]

J'ai été très heureux, cher..., de recevoir votre lettre. Depuis longtemps déjà je pensais à vous et à ce même sujet, le plus important au monde, dont vous me parlez.

Non seulement je n'ai pas changé d'avis sur la nécessité de subvenir soi-même à ses premiers besoins, mais j'en sens plus que jamais l'importance et le tort que j'ai de ne pas le faire. Beaucoup de causes m'en ont empêché, mais je ne les énumérerai pas, parce que la cause principale, c'est ma faiblesse, ma faute.

C'est pourquoi la réception de votre lettre me cause une joie morale — le reproche et le

1. Nous donnons à cette place, cette lettre datée de 1903, parce qu'elle traite le même sujet que la précédente.

souvenir. Une seule chose me console, c'est qu'en vivant mal je ne me trompai pas, je ne me justifiai pas, et je ne me suis jamais dit que je peux me débarrasser du travail parce que j'écris des livres, au contraire, j'ai toujours reconnu ce que vous dites. S'il m'est nécessaire de lire un bon livre, c'est aussi nécessaire à celui qui travaille pour moi ; de même, si je puis écrire un bon livre, il y a des centaines et des milliers de gens qui en écriraient de meilleurs s'ils n'étaient accablés de travail.

Ainsi, non seulement je ne suis pas en désaccord avec vous, mais plus que jamais, sentant ma faute et en souffrant, je reconnais l'importance fondamentale de la négation du droit de jouir du travail forcé d'un autre.

En pensant à vous, et entendant parler de vous, j'ai compris tout ce qu'a de pénible votre situation et, en même temps, je n'ai cessé de vous envier. Ne vous attristez pas, cher ami : « Celui qui souffrira jusqu'à la fin sera sauvé » se rapporte précisément à votre situation. Je pense qu'aucune situation ne peut empêcher de penser juste (ce que

je vois d'après votre lettre), seuls l'oisiveté et le luxe empêchent de penser bien, et je le sens souvent pour moi-même.

Quelque étrange et mauvais que puisse paraître que moi, qui vis dans le luxe, me permette de conseiller aux autres de vivre dans la pauvreté, je le fais hardiment, parce que je ne doute pas un moment que votre vie ne soit bonne devant votre conscience et devant Dieu, et que ce ne soit la vie la plus nécessaire et la plus utile aux hommes. Tandis que mon activité, quelque utile qu'elle puisse paraître à certains hommes, perd, si non tout, j'aime à le croire, mais la plus grande partie de son importance, parce que ma vie n'est pas entièrement en accord avec ce que je professe.

J'ai eu, ces jours-ci, la visite d'un Américain, Bryan, un homme très intelligent et très religieux. Il me demanda pourquoi je crois nécessaire le simple travail manuel. Je lui ai répondu presque la même chose que ce que vous m'écrivez : 1° que c'est un indice de franchise quant à la reconnaissance de l'égalité des hommes; 2° que le travail manuel nous

rapproche de la majorité des travailleurs, desquels nous sommes séparés par un mur, tout en profitant de leur misère ; 3° que le travail manuel nous donne le bien supérieur : la tranquillité de la conscience, que ne peut avoir l'homme sincère qui jouit des services des esclaves.

Voici donc une réponse au premier point de votre lettre.

Passons maintenant au second point, le plus délicat : l'éducation religieuse.

Dans l'éducation, en général, éducation physique aussi bien qu'éducation intellectuelle, je crois que le principal, c'est de ne rien imposer par force aux enfants, mais d'attendre les besoins qui se manifestent en eux et d'y répondre. Et cela est d'autant plus nécessaire dans la partie principale de l'éducation : l'éducation religieuse.

De même qu'il est inutile et nuisible de faire manger un enfant qui n'a pas faim ou de le forcer d'étudier des sciences qui ne l'inté-

ressent pas et ne lui sont pas nécessaires, il est encore plus nuisible d'inspirer aux enfants des idées religieuses quelconques, qu'ils ne demandent même pas, de les formuler pour la plupart grossièrement et, par cela, de violer ce rapport religieux envers la vie, qui, peut-être inconsciemment, naît et s'établit chez l'enfant.

Une seule chose me semble nécessaire : répondre, mais avec une entière franchise, aux questions posées par l'enfant.

Il paraît simple de répondre franchement aux questions de l'enfant touchant la religion, mais, en réalité, lui seul peut le faire, qui s'est déjà répondu à lui-même, tout à fait sincèrement, aux questions religieuses sur Dieu, sur la vie, sur la mort, sur le bien, sur le mal, ces mêmes questions que les enfants posent toujours très nettement.

Et c'est ici que se confirme ce que j'ai toujours pensé sur l'éducation et dont vous me parlez dans vos lettres, à savoir que l'essentiel pour l'éducation des enfants réside en l'éducation de soi-même. Quelque étrange que cela

paraisse, cette éducation de soi-même est l'œuvre la plus puissante de l'influence des parents sur les enfants, et ce premier paragraphe que vos voisines ont adopté : perfectionne-toi toi-même, est l'action de beaucoup la plus supérieure, et, quelque étrange aussi que cela paraisse, la plus pratique, dans le sens de servir les autres et d'agir sur eux. Dans l'éducation, les conditions de votre vie austère, que sûrement vous n'appréciez pas à leur valeur, sont les plus avantageuses pour l'éducation. Votre vie est *sérieuse*, et les enfants le voient et le comprennent.

Et si vous voulez de moi une indication précise : savoir ce qu'il faut lire ou donner à lire aux enfants pour leur éducation religieuse, je pense qu'il ne faut pas se borner aux écrits religieux d'une seule croyance, chez nous chrétienne, mais, tout en profitant de la littérature pédagogique chrétienne, s'adresser en même temps à la littérature bouddhique, brahmanique et hébraïque.

Je suis très heureux de cet échange d'idées avec vous. Je désirerais que vous en retiras-

siez un centième de l'utilité que j'y trouve; c'est pourquoi je voudrais que ce fût plus souvent.

Vous aimant,

L. Tolstoï.

Iasnaïa Poliana, 10 décembre 1903.

AUX DOUKHOBORS DU CAUCASE [1]

1898.

Chers frères qui souffrez pour la doctrine du Christ.

Notre frère I. P. N. en rentrant à la maison est venu chez moi, et je voudrais vous écrire que je ne suis pas seul, mais que beaucoup, beaucoup de personnes, chez nous et à l'étranger, s'intéressent à vous et craignent pour vous.

Si Dieu le permet, nous vous enverrons, pour vous, vos enfants, vos femmes, vos vieillards, vos malades, l'aide que nous pourrons,

1. Tout le monde connaît la part active que prit Tolstoï dans la lutte désespérée des Doukhobors contre le gouvernement russe. Nous donnons ici quelques-unes des lettres les plus remarquables écrites par Tolstoï aux Doukhobors et à leur chef Pierre Vériguine, pendant cette période (Voir *Paroles d'un homme libre* et *Tolstoï et les Doukhobors*. Édition P. V. Stock.

et aussi l'aide spirituelle. De beaucoup de personnes, d'ici et de l'étranger, nous recevons un appel pour vous, et nous vous demandons de ne pas nous laisser sans aide. Cette aide réside en ce que vous, les premiers, avez donné l'exemple de la marche dans la voie du Christ. A ceux qui sont derrière, c'est plus facile qu'à ceux qui sont devant. Vous marchez en avant, et beaucoup vous en remercient. Le Christ a dit : « On m'a chassé et on vous chassera ». C'est ce qui a lieu. C'est très triste pour les enfants et pour les vieillards, mais on plaint encore plus les persécuteurs. Ils ignorent, pour le moment, que ce n'est pas vous qu'ils chassent, mais le Christ, celui même qui est venu les sauver. Ils voient leur péché, mais ils en sont tellement enveloppés qu'ils ne peuvent s'en débarrasser; ils accomplissent leur mauvaise action. Que Dieu les aide à se reconnaître et à se joindre à nous !

I. P. m'a raconté comment vos frères, qui souffrent pour avoir refusé de participer aux œuvres de Satan, à l'assassinat, ont agi envers ceux qui n'ont pu supporter les persécutions,

et qui ont consenti à servir. Si ceux qui souffrent personnellement pour l'œuvre du Christ ont demandé pardon à ceux qui n'ont pu supporter la persécution, pour les souffrances qu'ils ont endurées en suivant l'exemple et la propagande des frères, que ferai-je, moi, qui n'ai pas eu l'honneur de souffrir pour l'œuvre du Christ? Comment implorer le pardon de tous ceux que mes paroles et mes écrits ont conduits aux souffrances? Celui qui souffre pour l'œuvre du Christ, non par l'inspiration des hommes, mais parce qu'il ne peut agir autrement devant Dieu, n'a pas besoin des consolations et des récompenses humaines; mais à celui qui agit non pour Dieu, mais pour la gloire humaine, c'est pénible, et il faut le plaindre, le soutenir et lui demander pardon s'il souffre à cause de nous.

C'est pourquoi, mes frères, ne persistez pas dans votre refus du service d'État, si vous faites cela seulement pour qu'on ne vous accuse pas de faiblesse. Si vous pouvez faire ce qu'on demande de vous, faites-le, et délivrez ainsi des souffrances vos faibles femmes, vos enfants,

vos malades, vos vieillards. Si l'esprit du Christ, qui ne permet pas à l'homme d'agir contre la volonté de Dieu, n'est pas ancré en lui, alors chacun de vous doit, pour l'amour des siens, renoncer au passé et se soumettre. Personne ne vous condamnera pour cela. Vous devez agir ainsi, si vous le pouvez. Mais si l'esprit du Christ est ancré en l'homme, s'il vit non pour lui, mais pour remplir la volonté de Dieu, alors il serait très heureux de consentir à faire tout pour les siens qui souffrent, mais il ne peut le faire, pas plus qu'un homme ne peut soulever mille kilogrammes. Et s'il en est ainsi, alors l'esprit du Christ, qui se met contre les œuvres du diable, enseignera comment agir et consolera les siens de la souffrance.

Je voudrais vous dire beaucoup, et savoir beaucoup sur vous. Si Dieu le veut, nous nous verrons. Maintenant, au revoir, mes frères. Je vous embrasse.

Votre faible frère, mais qui vous aime,

Léon Tolstoï.

A P. V. VÉRIGUINE

Cher frère,

Trégoubov m'a envoyé la lettre que vous lui avez adressée, et j'ai eu grand plaisir à la lire. Elle m'a fait plaisir, parce qu'il me semblait parler de vive-voix avec vous.

J'ai compris quelles sont vos pensées et comment vous vivez. Par votre lettre, je vois que vous vivez dans le monde spirituel, et vous occupez de questions spirituelles; et, pour le bien de l'homme, c'est la principale chose, parce que l'homme n'est libre qu'en l'esprit, et seulement par l'esprit se crée l'œuvre de Dieu, seulement par l'esprit l'homme se sent en union avec Dieu, puisque « l'homme est esprit ».

Les idées que vous exposez dans votre lettre sur les préférences de la conscience vivante à la lettre morte me plaisent beaucoup, et je les partage. J'écris des livres, c'est pourquoi je sais

tout le mal qu'ils font. Je sais comment les hommes qui ne veulent pas accepter la vérité, peuvent ne pas lire, ou ne pas comprendre ce qui est contre eux et les dénonce, comment ils l'interprètent et l'altèrent, comme ils ont interprêté l'Evangile.

Je sais tout cela, et malgré tout je crois qu'en notre temps, le livre est indispensable. Je dis en notre temps, par opposition aux temps évangéliques, alors qu'il n'y avait ni imprimerie ni livre, et que la parole était le seul moyen de propager la pensée. Alors on pouvait se passer de livres, parce que les ennemis de la vérité n'en avaient pas non plus.

Maintenant on ne peut laisser cette arme puissante de tromperie aux seuls ennemis et n'en pas user pour la vérité. Ne pas profiter du livre ou de l'écriture pour transmettre ses pensées ou pour s'instruire des idées des autres, c'est la même chose que de ne pas se servir de la force de sa voix, pour transmettre à beaucoup d'hommes à la fois ce qu'on a à leur dire, et de son ouïe pour ne pas entendre ce que dit à haute voix un autre homme, et n'accepter la

possibilité de la transmission et de l'acceptation des pensées qu'en tête-à-tête ou par le chuchotement.

L'écriture et l'imprimerie ont augmenté des milliers, des centaines de milliers de fois le nombre d'hommes qui peuvent entendre celui qui exprime des pensées, mais le rapport entre celui qui exprime et celui qui accepte reste toujours le même.

De même que, dans la conversation, celui qui écoute peut entendre et comprendre ce qu'on lui dit, ou le laisser entrer par une oreille et sortir par l'autre, de même, avec l'imprimerie, celui qui lit le livre peut l'interpréter faussement aussi bien que celui qui écoute. De même qu'on peut, dans les livres — nous le voyons — écrire beaucoup de choses superflues et inutiles, de même peut-on en dire en parlant.

Il y a des différences, mais elles s'équilibrent : parfois elles sont au profit de la parole, quelquefois au profit de l'imprimé. L'avantage de la transmission verbale, c'est que l'auditeur sent l'âme de celui qui parle;

mais il y a là un désavantage : très souvent les parleurs hardis, les avocats, par exemple, doués du don de la parole, entraînent les hommes non par la logique, mais par l'art oratoire, ce qui n'a pas lieu avec les livres. L'autre avantage de la parole, c'est que celui qui n'a pas compris peut interroger, mais un désavantage, c'est que ceux qui ne comprennent pas, et souvent ceux qui font exprès de ne pas comprendre, peuvent par des questions oiseuses interrompre la marche de la pensée, ce qui n'arrive pas avec le livre.

Les désavantages du livre sont que : 1° le papier supporte tout et qu'on peut insérer maintes absurdités qui coûtent un grand travail d'ouvriers, de papier et de typographie, ce qui ne peut arriver avec les transmissions verbales, car on ne racontera pas des bêtises; 2° le nombre de livres devient considérable, et les bons disparaissent au milieu des ouvrages vides, stupides, nuisibles. Mais les avantages de l'imprimerie sont aussi très grands; l'un des principaux, c'est que le cercle des lecteurs est quelque cent mille fois plus grand que

celui des auditeurs. Or, cette augmentation du cercle des lecteurs est importante, non à cause du nombre, mais parce que les milliers d'hommes des divers peuples et des diverses situations auxquels le livre est accessible se groupent suivant qu'ils pensent également, et, grâce au livre, bien que séparés par des milliers de kilomètres, sans se connaître, ils forment un, vivent d'une âme et éprouvent un plaisir spirituel et du réconfort à savoir qu'ils ne sont pas isolés.

Avec vous, et avec un très grand nombre, je suis présentement en telle communion. Des étrangers qui ne m'ont jamais vu me sont plus proches que mes fils et mes frères par le sang.

La principale considération au profit du livre, c'est qu'à un certain degré de développement des conditions extérieures de la vie, le livre et, en général, l'imprimerie, est devenu le moyen des hommes de communier entre eux, et c'est pourquoi on ne peut négliger ce moyen. Il y a tant de livres et d'écrits nuisibles qu'on n'y peut remédier que par le livre même. Il

faut chasser le clou par le clou. Christ a dit : « Ce que je vous dis à l'oreille, vous le crierez sur les toits. » Ce cri sur les toits, c'est la parole insérée. La parole imprimée est ce langage qui s'élance au loin; c'est pourquoi il faut en penser et en dire ce qu'on dit du langage. Par elle, nous bénissons Dieu et maudissons les hommes créés à l'image de Dieu.

Je vous écris tout cela, non que je vous croie d'une opinion contraire (par votre lettre, je vois que vous pensez comme moi), mais parce que ces pensées me sont venues en tête et que je voulais les partager avec vous.

Dans votre lettre, le passage suivant m'a surtout plu : « Si, dites-vous, nous conservons tout ce qui nous est donné d'en haut, nous sommes complètement heureux; c'est ce qui est nécessaire et bien. Ce doit être en chacun, et nous le recevons directement, soit d'en haut, soit de nous-mêmes... »

C'est parfaitement juste, et c'est ainsi que je comprends l'homme. Chacun connaîtrait impeccablement toute la vérité de Dieu, tout ce qu'il lui faut savoir pour remplir dans cette vie

ce que Dieu veut de lui, si seulement cette vérité révélée à l'homme n'était pas obscurcie par de fausses interprétations humaines. Il en résulte que, pour connaître la vérité divine, l'homme doit tout d'abord rejeter toutes les fausses interprétations et les séductions terrestres qui l'entraînent à accepter ces interprétations, et alors restera la seule vérité, accessible aux petits enfants parce qu'elle est propre à l'âme humaine. Le principal danger est qu'en rejetant le mensonge on ne rejette avec lui une partie de la vérité, et qu'en expliquant la vérité, on n'y introduise de nouvelles erreurs.

Je vous remercie, cher frère, du salut que vous m'envoyez. Si rien ne vous en empêche, écrivez-moi à Moscou. Ne pourrais-je pas vous être utile à quelque chose? Vous me feriez grand plaisir en me donnant quelques commissions.

Je vous embrasse fraternellement.

LÉON TOLSTOÏ.

LETTRES AUX DOUKHOBORS DU CANADA

1899.

Mes chers frères et sœurs,

Nous tous, qui professons la doctrine chrétienne et voulons y conformer notre vie, nous avons besoin de nous entr'aider. Or, la façon la plus efficace de s'entr'aider, c'est de se montrer l'un à l'autre les péchés et les erreurs dans lesquels nous tombons sans nous en apercevoir nous-mêmes. Moi qui demande à mes frères de me prévenir contre les péchés et les séductions auxquels je pourrais céder, je crois de mon devoir, mes chers frères et sœurs, de vous montrer la séduction à laquelle succombent, ai-je appris, quelques-uns d'entre vous.

Vous avez souffert, vous avez été expulsés, et maintenant encore vous êtes en proie à la

misère parce que vous avez voulu professer la foi chrétienne, non pas en paroles, mais en fait. Vous avez renoncé à toute violence envers votre prochain. Vous avez refusé le serment; vous avez même brûlé vos armes afin de n'être point tentés de vous en servir pour votre défense, et, malgré la persécution, vous êtes restés fidèles à la doctrine chrétienne. Vos actes sont connus de tous les hommes, et les ennemis de la doctrine chrétienne ont été confondus, et ils vous ont enfermés, déportés ou expulsés, en s'efforçant vainement de cacher vos actes aux autres hommes. Les gens honnêtes se sont réjouis. Ils vous ont glorifiés en essayant de suivre votre exemple. Ce que vous avez fait a beaucoup contribué à la destruction du mal et à la confirmation des hommes dans la vérité. Maintenant, j'apprends par des lettres de nos amis que la vie de beaucoup d'entre vous, au Canada, est telle, que les amis de la doctrine chrétienne en sont troublés, tandis que ses ennemis se réjouissent et triomphent. « Vous le voyez! disent maintenant les ennemis du Christ, dès que vos Doukhobors ont été

installés au Canada, dans un pays libre, ils se sont mis à vivre comme tous les hommes : ils amassent des biens, chacun pour soi, et non seulement ils ne les partagent pas avec leurs frères, mais ils s'efforcent de thésauriser. Ainsi la preuve est faite : tous leurs actes antérieurs, ils les ont faits sur l'ordre de leurs chefs, sans comprendre eux-mêmes pourquoi. »

Mes chers frères et sœurs, je sais et comprends la difficulté de votre situation, en pays étranger, parmi les étrangers, qui ne donnent rien à personne sans argent; je sais aussi combien il est difficile de s'imaginer que le prochain puisse avoir besoin de quelque chose; je sais aussi qu'il est difficile de vivre en communauté, et combien il est pénible de travailler pour ceux qui dépensent sans scrupules le produit du travail des autres. Je sais tout cela, mais je sais aussi que si vous voulez continuer à vivre de la vie chrétienne, et si vous ne voulez pas renoncer à tout ce pourquoi vous avez souffert, il vous est impossible de vivre comme tout le monde et d'amasser séparément,

pour vous et vos familles, des biens que vous aurez à défendre de la convoitise des autres hommes. Vous semblez croire qu'on peut être chrétien et détenir une propriété envers et contre les autres hommes. C'est là une erreur, et il faut qu'on s'en rende bien compte ; sinon, il ne restera bientôt de la vie chrétienne que des mots et, malheureusement, des mots mensongers et hypocrites. Christ a dit : « On ne peut servir Dieu et Mammon. » Il faut ou bien amasser des biens pour soi, ou bien vivre pour Dieu.

Il semble au premier abord qu'entre le renoncement à la violence et le refus du service militaire d'une part, et l'acceptation du principe de la propriété, de l'autre, il n'y ait aucune relation. « Nous, chrétiens, nous n'adorons pas les dieux étrangers, nous ne jugeons pas, nous ne tuons pas, — disent beaucoup d'entre vous, — et, en acquérant par notre travail la propriété, non dans un but cupide, mais pour assurer l'existence des nôtres, non seulement nous ne violons pas la doctrine du Christ, mais encore nous nous y conformons,

sous réserve de secourir les pauvres avec notre superflu. »

Mais, ce n'est pas vrai. La propriété implique que non seulement je n'abandonnerai pas mon bien à qui voudra le prendre, mais que je le défendrai contre lui. Or, on ne peut défendre contre un autre ce qu'on croit être à soi autrement que par la violence, c'est-à-dire, le cas échéant, par la lutte, et s'il le faut, le meurtre. Sans violence et sans meurtre, la propriété ne saurait se maintenir. Si nous détenons la propriété sans commettre des violences, c'est uniquement parce que notre propriété est garantie par les violences de professionnels qui ont pour tâche de maintenir la propriété. Admettre la propriété, c'est admettre la violence et le meurtre, et ce n'était pas la peine de refuser le service militaire et policier pour admettre la propriété, qui ne se maintient que par le service militaire et policier.

Ceux qui accomplissent le service militaire et policier et profitent de la propriété agissent mieux que ceux qui refusent tout service mili-

taire ou policier, tout en jouissant de la propriété. Ceux-ci ne servent pas eux-mêmes, il est vrai, mais ils profitent du service des autres. On ne peut pas fractionner la doctrine chrétienne. Elle forme un bloc indivisible. Si l'homme veut être fils de Dieu, il faut qu'il admette que l'amour du prochain découle logiquement de cette filiation ; et l'amour du prochain est incompatible avec le serment, la violence, le service militaire et la propriété.

En outre, la passion de la propriété est en elle-même une chose mauvaise que Christ a dénoncée. Il a dit que l'homme ne doit pas songer au lendemain, et cela non parce qu'il y a un mérite à agir ainsi, ni parce que Dieu l'a ordonné, mais uniquement parce que cette préoccupation est puérile en elle-même. On ne saurait sérieusement songer au lendemain, et celui qui le tente, tente l'impossible, ce qui revient à commettre une sottise.

Premièrement, il est impossible à l'homme de s'assurer du lendemain, puisque l'homme est mortel. C'est ce que montre la parabole du riche qui a amassé de grandes provisions de

blé ; et, deuxièmement, parce qu'on ne saurait prévoir d'une manière exacte pour combien de temps il faut s'assurer l'avenir. Est-ce pour un mois ? pour une année ? pour dix ans ? pour trente ? Et puis, faut-il se préoccuper de soi-même seulement, ou bien encore de ses enfants et petits-enfants ? Et sous quels rapports ? sous le rapport de la nourriture, du vêtement, de l'habitation ? En ce cas, de quelle nourriture, de quel genre d'habitation ? Celui qui commence à se préoccuper du lendemain n'en verra jamais la fin et ne fera que perdre sa vie inutilement, ainsi qu'il est dit : « Quiconque voudra conserver sa vie la perdra. » — Est-ce que nous ne voyons pas des riches vivre malheureux et des pauvres contents ? L'homme n'a pas à se préoccuper.

Christ a dit : L'homme est sous la garde de Dieu, comme le sont les oiseaux du ciel et les fleurs des champs.

« Oui, mais si les hommes ne travaillaient pas, s'ils ne labouraient pas, ne semaient pas, ils mourraient de faim ! » disent ordinairement ceux qui ne comprennent pas ou ne veu-

lent pas comprendre la doctrine du Christ. Cette doctrine n'est pas un jeu de mots. Christ ne défend pas à l'homme de travailler. Non seulement il ne lui conseille pas d'être oisif, au contraire, il lui ordonne de toujours travailler, mais il lui dit de ne pas travailler seulement pour lui-même, de travailler pour son prochain.

Il est dit : « Le fils de l'homme est venu, non pour qu'on le serve, mais pour servir les autres, et celui qui travaille a le droit de manger. » L'homme doit travailler le plus possible, mais ne pas garder pour lui-même, ni considérer comme sien, le fruit de son travail. Il doit le donner aux autres. Pour s'assurer l'existence le plus sûrement, l'homme n'a qu'un moyen, celui qu'a enseigné Christ : travailler le plus possible et se contenter du moins possible. L'homme qui agira ainsi aura la vie assurée partout et toujours.

On ne peut pas diviser la doctrine chrétienne, en accepter un point et en rejeter tel autre. Si ceux qui acceptent la doctrine chrétienne rejettent la violence et la guerre, ils

doivent aussi renoncer à la propriété, — car la violence et les tribunaux ne sont là que pour défendre la propriété. Si les hommes tiennent à conserver la propriété, il leur faut admettre la violence, les tribunaux et toutes les institutions analogues. La propriété est d'autant plus redoutable que son fonctionnement est plus insidieusement caché aux hommes ; c'est ce qui fait que beaucoup de chrétiens succombent à cette tentation.

C'est pourquoi, mes chers frères et sœurs, en arrangeant votre vie en pays étranger, après avoir été chassés de votre patrie à cause de votre fidélité à la doctrine du Christ, je vois clairement qu'à tous égards, il est plus avantageux pour vous de continuer à vivre de la vie chrétienne que de changer pour commencer à vivre de la vie du siècle ; qu'il est plus avantageux de vivre en travaillant en commun avec tous ceux qui veulent vivre de la même vie que la vôtre que de vivre chacun à part, en amassant exclusivement pour soi et sa famille les fruits de son labeur. Il est plus avantageux de vivre ainsi :

1° Parce qu'en ne songeant pas à l'avenir, vous ne dépenserez pas inutilement vos forces pour cette chose illusoire : assurer son propre avenir et celui de sa famille ;

2° Parce que vous ne dépenserez pas de forces pour lutter contre les autres afin de protéger votre bien ;

3° Parce que vous travaillerez et produirez beaucoup plus en travaillant en commun qu'en travaillant chacun pour vous ;

4° Parce qu'en vivant en commun, vous dépenserez beaucoup moins qu'en vivant chacun à part ;

5° Parce qu'en vivant de la vie chrétienne, au lieu d'exciter l'envie et l'hostilité des hommes qui vous entourent, vous déterminerez chez eux, à votre égard, de l'estime et de l'affection, et peut-être les convertirez-vous à votre vie ;

6° Parce qu'en agissant ainsi, vous ne détruirez pas l'œuvre que vous avez commencée et par laquelle vous avez fait honte à vos ennemis et avez réjoui les amis du Christ.

Enfin, il est plus avantageux pour vous de

vivre de la vie chrétienne, parce qu'en vivant ainsi, vous saurez que vous remplissez la volonté de Celui qui vous mit sur la terre.

Je sais qu'il est difficile de n'avoir rien à soi, d'être prêt à donner à qui le demande ce qu'on avait pour soi et sa famille, d'obéir aux chefs élus quand on croit leurs ordres fâcheux, de supporter les défauts d'autrui, de s'affranchir des habitudes de luxe, de s'abstenir de viande, de tabac et de vin. Je sais que tout cela semble très difficile, mais, mes chers frères et sœurs, aujourd'hui nous sommes vivants et demain nous irons vers Celui qui nous a mis sur la terre pour observer sa loi.

Est-ce bien la peine d'appeler des choses siennes et d'en disposer à son gré? Est-ce la peine pour quelques livres de farine, pour quelques dollars, pour une pelisse, pour une paire de bœufs, de ne pas faire participer aux fruits de votre labeur ceux qui ne travaillent pas? Pour un mot blessant, est-ce la peine d'aller contre la volonté de Celui qui nous a mis sur la terre?

Et il ne nous demande pas beaucoup. Il

veut seulement que nous fassions aux autres ce que nous voulons qu'on nous fasse, et il veut cela, non pour lui-même, mais pour nous, car si nous consentions à agir ainsi envers tout le monde, notre vie sur la terre serait aussi heureuse que possible. Mais, bien que maintenant tout le monde vive contrairement à la volonté de Dieu, il n'y a aucun avantage pour l'homme qui a compris son rôle sur la terre à faire autre chose que ce pourquoi il a été créé.

Moi, vieillard au terme de mes jours, je vois cela très clairement, et vous, chers frères et sœurs, si vous réfléchissez un instant, vous verrez la même chose aussi nettement que moi. Vous comprendrez que l'homme ne perd rien, qu'il gagne, au contraire, à vivre non pour lui, mais pour réaliser la volonté de Dieu.

Il est dit : « Cherchez le royaume du ciel et la vérité, le reste vous sera donné au centuple. » Chacun est à même de vérifier ces paroles. Vous savez qu'elles sont vraies, et voilà que vous vous mettez à rechercher les

biens et les plaisirs de ce monde. Or, vous ne les trouverez pas et perdrez le royaume du ciel.

En ce qui est de l'organisation de votre vie commune, je n'ose pas vous donner de conseils, car je sais que vous et surtout vos vieillards, êtes expérimentés et sages. Je sais seulement que tout sera bien si chacun de vous se soumet à la volonté de Dieu ; et sa volonté est exprimée dans le commandement d'amour.

Acquérir la propriété personnelle, la défendre contre les autres, c'est agir contrairement à la volonté de Dieu et à ses commandements.

Je vous demande pardon.

Votre frère qui vous aime,

L. Tolstoï.

1899.

Chers frères,

Je vous envoie l'argent recueilli. Je crois qu'il serait bien de regarder cet argent, ainsi que les autres dons que vous recevez des hommes bons et de vos frères qui travaillent, comme votre fortune commune, de ne pas le partager individuellement, mais de donner à ceux qui ont le plus besoin. Vos vieillards et vos amis vous aideront à le distribuer.

J'ai appris que vous avez supporté beaucoup de misères et que vous souffrez encore maintenant. Que Dieu vous aide à supporter les maux qui vous sont envoyés dans le même esprit chrétien de soumission à la volonté de Dieu, de douceur et de fraternité, dans lequel vous avez vécu au Caucase, en montrant aux hommes l'exemple de la vie du Christ. Toutes les œuvres terrestres, les joies, les douleurs, la richesse, la pauvreté, passent sans laisser de traces. Seuls nos actes, bons ou mauvais, laissent une trace éternelle dans le monde, en

aidant ou empêchant à l'établissement du royaume de Dieu, et laissent aussi une trace dans notre âme en l'approchant ou l'éloignant de Dieu.

Que Dieu vous sauve pour votre bonté.

Votre frère qui vous aime,

L. Tolstoï.

A GONTCHARENKO RÉFRACTAIRE [1]

17 janvier 1905.

Cher frère Evtikhi Egorovitch,

J'ai reçu votre lettre et me suis réjoui pour vous, à cause des bons sentiments et des idées

1. Opposé à toute violence et à tous les moyens révolutionnaires, L. N. Tolstoï, néanmoins, s'est fait l'apôtre de la doctrine qui doit fatalement conduire à la destruction de tous les gouvernements, doctrine dont le point principal est le refus individuel et en masse du service militaire.

Pendant ces vingt dernières années, il n'y a pas un seul livre, pas un seul article de Tolstoï, où ne se retrouve cette idée; et chaque fois que s'est présenté un cas de refus du service militaire, en quelque point du globe que ce fût, Tolstoï a pris la plume pour redire que c'est le seul moyen de lutter efficacement contre les gouvernements.

Les quelques lettres suivantes répondent précisément à diverses questions se rattachant à des cas de refus du service militaire.

qu'elle contient, et de votre état moral ferme et courageux. Je ne puis vous donner aucun conseil sur votre façon d'agir dans l'avenir. Vous savez aussi bien que moi en quoi consiste l'œuvre du chrétien. Tous, nous devons aspirer à être parfaits comme notre Père du ciel, et nous tous, dans la mesure de nos forces, arrivons à ce degré de perfectionnement que nous laissent accessible nos faiblesses. Nous tous savons que plus nous irons loin dans ce perfectionnement, mieux ce sera pour nous. C'est pourquoi nous n'avons rien à vous apprendre, et celui qui ne supporte aucune épreuve peut encore moins apprendre quelque chose à celui qui en supporte. Je ne puis que me réjouir de ce que vous avez fait et faites, et vous souhaiter la fermeté nécessaire pour persévérer dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Je vous souhaite aussi cette douceur et cette bonté nécessaires pour ne pas rompre vos rapports aimants avec les hommes qui se croient vos chefs. Jusqu'ici je crois que vous avez agi ainsi et j'en suis très heureux.

Au revoir. Si vous m'écrivez encore, je vous en serai très reconnaissant.

Je vous embrasse fraternellement.

L. Tolstoï.

---

2 février 1905.

J'ai reçu vos deux lettres, et je me réjouis et crains pour vous. Je me réjouis du bel acte que vous avez accompli, et je crains que vous n'ayez été entraîné par la gloire humaine et n'ayez agi ainsi que pour la louange et l'appréciation des hommes. Que Dieu vous aide à accomplir cette œuvre pour Lui seul, de telle façon que si personne ne savait rien de vous, vous agissiez de même et trouviez votre consolation et votre joie en Lui seul.

Je vous remercie de m'avoir donné de vos nouvelles.

Je serais heureux de pouvoir vous être utile en quelque chose.

Votre frère qui vous aime,

L. Tolstoï.

A PROPOS DU MOUVEMENT DE GOURI

15 février 1905.

A un ami du Caucase.

... Les renseignements que m'a donné N... selon moi sont d'une très haute importance, et il faut absolument faire connaître aux hommes les graves événements qui se passent à Gouri.

Je suis persuadé que les Gouriens ignorent mon existence ; néanmoins je désire vivement leur transmettre l'expression des sentiments et des pensées que m'a suggérés leur acte extraordinaire. Si vous le pouvez et le trouvez à propos, dites-leur qu'il existe un vieillard qui depuis vingt années ne fait que penser et écrire que tous les maux des hommes viennent de ce que les hommes attendent des autres — des gouvernants — l'aide et l'amélioration de la vie ; et quand ils voient qu'ils n'obtiennent d'eux ni l'un ni l'autre, ils commencent à les blâmer et à lutter contre eux. Tandis qu'il ne faut ni

attendre l'amélioration des gouvernements, ni se fâcher et lutter contre eux. Il ne faut qu'une seule chose, précisément celle que font les Gouriens, c'est-à-dire organiser sa vie de façon à ne pas avoir besoin des gouvernants. Et pour cela il faut encore une chose : croire selon sa conscience, selon Christ, en un mot selon Dieu.

Si c'est possible, dites-leur quelle grande joie a eue ce vieillard en apprenant que ce qu'il pensa et écrivit si souvent, durant de longues années, ce que les savants et ceux qui se prennent pour tels n'ont pas compris, ne comprennent pas, a été réalisé par des milliers d'hommes, d'après leur raison et leur conscience, qu'ils l'ont introduit dans leur vie et le pratiquent avec tant de conviction que leurs voisins se joignent à eux.

Dites-leur que cette œuvre est si importante et si bonne qu'il faut employer toutes ses forces (les forces morales, douceur, raison, patience) pour la mener au bout, pour devenir un exemple aux voisins et aux autres, pour servir à l'établissement du royaume de Dieu, non

par la force et la ruse, mais par la raison et l'amour...

Dites-leur que je ne suis pas seul à m'en réjouir, que beaucoup et beaucoup en ont eu de la joie comme moi et sont prêts à les aider par tous les moyens en leur pouvoir, et que tous sont convaincus qu'ils n'abandonneront pas l'œuvre si belle qu'ils ont commencée, mais la poursuivront de la même façon, donnant ainsi l'exemple aux hommes...

Dites-leur que ce vieillard pense que leurs efforts principaux doivent être dirigés à croire, comme ils le disent eux-mêmes, selon Christ, selon la conscience, en accomplissant cette loi qui est la même pour les chrétiens, les musulmans et tous les hommes, cette loi qui consiste à aimer chaque homme et à ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas que les autres nous fissent. S'ils vivent ainsi, selon Dieu, ils n'ont rien à craindre de personne ; s'ils sont ainsi avec Dieu, Dieu sera avec eux et personne ne pourra leur nuire.

L. Tolstoï.

AU JAPONAIS IZO-ABE

Cher ami Izo-Abe,

C'est avec une grande joie que j'ai reçu votre lettre et votre revue avec l'article anglais ; je vous en remercie sincèrement.

Je n'avais jamais douté qu'il n'y eût au Japon

1. Cette lettre a été écrite en anglais, par le comte Tolstoï, en réponse à la lettre suivante du japonais Izo-Abe.

« *Heimi Shimbun Sha* »

« Tokio, 4 septembre 1904.

« Cher monsieur Tolstoï,

« Je pense que vous ne serez point contrarié de ce que je vous appelle monsieur sans y joindre votre titre, mais je regarde comme un grand enfantillage de distinguer les hommes par des titres. Je vous écris pour vous dire que votre précieux article sur la guerre russo-japonaise, publié dans le *Times* de Londres, vient de paraître, en traduction

des hommes intelligents, moraux, religieux, adversaires résolus du crime horrible de la guerre qui s'accomplit présentement par des peuples trompés et étourdis ; néanmoins j'ai été très heureux d'en recevoir la confirmation. Ce m'est une grande joie de savoir que j'ai au Japon des amis et des collaborateurs avec lesquels je me trouve en communion amicale.

Pour être absolument sincère avec vous, comme je désire l'être avec chaque ami que je respecte, je dois vous dire que je n'approuve pas le socialisme et qu'il m'a été pénible d'apprendre que la partie moralement supé-

japonaise, dans notre revue *Heimin-Shimbun Sha*, ce qui signifie : *Le peuple ouvrier*. J'ai le grand plaisir de vous adresser deux numéros de notre revue ; dans l'un d'eux vous trouverez votre article traduit en japonais ; dans l'autre, un court article en anglais, sur vous-même.

« Nous sommes des socialistes et en même temps des adversaires de la guerre. Il nous est difficile de combattre la guerre, mais, malgré les poursuites, nous faisons tout ce que nous pouvons.

« J'espère que vous serez longtemps en bonne santé et continuerez la lutte contre la guerre.

« Je reste bien vôtre,

« Izo-Abe. »

rieure de votre peuple si capable et si énergique a emprunté à l'Europe la théorie du socialisme, si spécieuse et si fausse.

Le socialisme a pour but la satisfaction du côté le plus brutal de la nature humaine, son bien-être matériel ; aussi ne peut-il jamais l'atteindre par les moyens qu'il propose.

Le vrai bien-être de l'humanité — moral et spirituel — renferme aussi le bien-être matériel. Et ce but suprême ne peut être atteint que par le perfectionnement religieux et moral de tous les individus qui forment les peuples et l'humanité.

Par religion, j'entends la foi ou la loi de Dieu, générale pour toute l'humanité, loi qui est exprimée pratiquement par le précepte d'aimer chaque homme et de ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas que les autres nous fissent.

Je sais que cette voie ne paraît pas si pratique que le socialisme et autres théories, mais c'est la seule sûre. Et tous les efforts que vous déployez pour tâcher de réaliser des théories erronées et irréalisables sont perdus pour la

seule œuvre efficace : atteindre le bonheur de l'humanité et celui de l'individu.

Excusez ma hardiesse dans la critique de votre doctrine et croyez en ma franche amitié pour vous.

L. Tolstoï.

Je serai toujours heureux d'avoir de vos nouvelles.

A UN AUTRE JAPONAIS

14 mars 1905.

Cher ami,

Dans mes ouvrages la *Doctrine chrétienne* et *Ma Religion* vous trouverez la réponse aux questions que vous me posez.

Il ne faut être ni chrétien, ni bouddhiste, ni confucien, ni tao-tsiste, ni musulman. Il n'existe pas d'autorité extérieure en quoi l'homme doive croire, mais chacun doit avoir sa religion, c'est-à-dire l'explication raisonnable et la définition du but de sa vie.

Cette explication raisonnable de sa vie chacun peut la trouver dans sa religion. Elle est la même dans toutes les religions. Voici en quoi elle consiste :

L'homme est le serviteur du pouvoir suprême qu'on appelle Dieu, et il doit exécuter sa volonté. La volonté de ce pouvoir est l'union de tous les hommes, laquelle peut être atteinte par l'amour ; celui qui l'accomplit ne connaît aucun mal ni dans la vie ni dans la mort.

Ces vérités se trouvent dans toutes les grandes religions : brahmanisme, bouddhisme, judaïsme, christianisme, etc..., elles n'ont besoin d'aucune autorisation pour être acceptées et professées, puisqu'elles renferment en elles l'autorité suprême qui seule puisse exister : la justification intérieure de la conscience.

Seule une pareille religion peut délivrer les hommes des maux qu'ils créent eux-mêmes. Aussi suis-je convaincu que le premier et principal devoir de l'homme est de détruire les superstitions qui déforment toute religion et de propager cette religion seule et universelle.

AU DIRECTEUR D'UN JOURNAL ALLEMAND

Vous écrivez que les hommes ne peuvent aucunement comprendre que le service de l'État est incompatible avec le christianisme. De même, pendant longtemps, les hommes ne purent comprendre que les indulgences, l'inquisition, l'esclavage, les tortures sont incompatibles avec la doctrine chrétienne. Mais le temps est venu et ils l'ont compris, et il viendra aussi un temps où sera comprise d'abord l'incompatibilité du christianisme avec le service militaire (on commence déjà) et ensuite, en général, avec tout service d'État.

Il y a cinquante ans, un écrivain américain très peu connu, mais un écrivain remarquable, Thoreau, outre qu'il démontra clairement cette

incompatibilité dans un bel article sur le devoir de la non-obéissance au gouvernement, donna lui-même l'exemple de cette désobéissance. Il refusa de payer les impôts qu'on exigeait de lui, ne voulant être ni l'aide ni le complice de cet Etat qui légitimait l'esclavage. Pour cela il fut mis en prison.

Thoreau refusait de payer les impôts, et il est clair que pour le même motif on ne peut être fonctionnaire d'État, comme vous le dites très bien dans votre lettre au ministre.

Dans cette lettre vous écrivez que vous ne croyez pas compatible avec la dignité morale de donner votre travail à ces établissements qui servent les représentants du meurtre et du pillage légalisés.

Thoreau, me semble-t-il, a dit cela pour la première fois, il y a cinquante ans. Alors, personne ne fit attention à son refus et à son article; si l'un et l'autre parurent étranges, on les expliqua par l'originalité de leur auteur.

Votre refus fait déjà du bruit et, comme il arrive toujours chaque fois qu'on dit une nouvelle vérité, il cause un double étonnement :

l'étonnement qu'un homme ait dit une chose étrange et ensuite l'étonnement de n'avoir pas soi-même deviné depuis longtemps ce qu'a dit cet homme, si c'est indiscutable.

Des vérités telles que celles-ci : le chrétien ne peut être militaire, c'est-à-dire assassin ; il ne peut être le valet de ces établissements qui se basent sur la violence et le meurtre, ces vérités sont si indiscutables, si simples, que, pour être adoptées des hommes, il ne faut ni dissertations, ni preuves, ni éloquence, il faut seulement les répéter sans cesse pour que la majorité les entende et les comprenne.

Les vérités : que le chrétien ne peut participer au meurtre, ou servir et recevoir le salaire arraché aux pauvres par la force qu'emploient les chefs des assassins, sont si simples et si indiscutables que quiconque les a ouïes ne les peut nier. Si les ayant entendues il continue d'agir contrairement à ces vérités, c'est seulement par l'habitude qu'il en a, et parce qu'il lui est difficile de se transformer soi-même et de faire que la majorité agisse comme lui ; si bien que ne pas suivre la vérité

ne le prive pas de l'estime de la majorité des hommes les plus considérés.

C'est comme pour le végétarisme.

« L'homme peut vivre et se bien porter sans tuer pour sa nourriture les animaux. Evidemment, s'il mange la viande, il contribue au meurtre des animaux pour le seul caprice de son goût ; agir ainsi est immoral. »

C'est si simple, si indiscutable qu'il est impossible de ne pas être de cet avis. Mais comme la majorité se nourrit encore de viande, les hommes qui entendent cette observation et la trouvent juste disent aussitôt en riant : « Mais malgré tout, un bon morceau de beefsteak n'est pas mauvais, et j'en mangerai avec plaisir aujourd'hui, à mon dîner. »

Les officiers et les fonctionnaires pensent maintenant la même chose sur les preuves de l'incompatibilité du christianisme et de l'humanité avec le service militaire et civil. « Oui, sans doute, c'est vrai, dira un pareil fonctionnaire, cependant c'est agréable de porter l'uniforme et les épaulettes grâce auxquels on vous laissera passer partout et qui vous vaudront

un accueil empressé. Et il est encore plus agréable de recevoir son traitement le premier de chaque mois, malgré le bon ou le mauvais temps. Ainsi votre raisonnement peut être juste, néanmoins je tâcherai de recevoir une augmentation de salaire et la retraite. »

On reconnaît l'observation indiscutable mais 1° on n'est pas obligé de tuer soi-même le bœuf pour manger le beefsteak, de même on n'arrache pas soi-même les impôts, on ne tue pas soi-même : les impôts sont recueillis par d'autres, et il y a des armées ; 2° la majorité des hommes n'a pas encore entendu ces paroles et ne sait pas que c'est mal d'agir ainsi, c'est pourquoi ils ne se privent pas encore des bons beefsteaks, de l'argent, des uniformes et des décorations qui font tant de plaisir, et surtout du salaire mensuel sûr ; « plus tard on verra ».

Tout tient à ce que les hommes n'ont pas encore entendu les paroles qui leur montrent l'injustice et la criminalité de leur vie ; c'est pourquoi il faut sans cesse répéter : *Carthago*

delenda est, et, sans nul doute, Carthage sera détruit.

Je ne dis pas que l'Etat et son pouvoir seront détruits ; cela n'arrivera pas encore ; dans la foule les éléments grossiers qui les soutiennent sont trop nombreux, mais l'appui chrétien de l'Etat se détruira, c'est-à-dire que les violateurs cesseront d'en appeler à la sainteté du christianisme pour soutenir leur autorité; les violateurs seront des violateurs et rien de plus. Et quand cela sera, quand ils ne pourront plus se cacher derrière le christianisme falsifié, alors la fin de toute violence sera proche.

Tâchons donc de hâter cette fin : *Carthago delenda est.*

L'État, c'est la violence; le christianisme, c'est l'humilité, la non-résistance, l'amour ; c'est pourquoi l'État ne peut être chrétien, et l'homme qui veut être chrétien ne peut servir l'État. L'État ne peut être chrétien, le chrétien ne peut servir l'État; l'État ne peut..., etc.

Chose étrange, alors même que vous m'écriviez sur l'incompatibilité de l'État avec le christianisme, j'écrivais presque sur le même

sujet une longue lettre à une dame de ma connaissance.

Je vous envoie cette lettre ; si vous le trouvez utile, publiez-la[1].

1. Cette lettre est celle qui suit. Pour cette lettre et la suivante, connue sous le nom de *Lettre aux libéraux*, voir es *Rayons de l'aube*, édition P. V. Stock.

A MADAME...

Je serais très heureux de défendre avec vous et vos collègues, dont je connais et apprécie l'activité, les droits du « Comité de propagation de la lecture et de l'écriture », et de lutter contre les ennemis de l'instruction du peuple. Mais je ne vois aucun moyen de lutter sur le terrain où vous travaillez. Je m'en console par cela que je suis moi-même sans cesse occupé à lutter contre ces mêmes ennemis de l'instruction du peuple, mais sur un autre terrain.

Au sujet de la question particulière qui vous occupe, je pense qu'au lieu du Comité de propagation de la lecture et de l'écriture qui est détruit, il faudrait organiser beaucoup d'autres sociétés semblables ayant le même but, indé-

pendamment du gouvernement, sans demander aucune permission de la censure, et en lui laissant la liberté d'accuser si bon lui semble ces sociétés de propagation de la lecture et de l'écriture, de punir ceux qui y participent, de déporter, etc. S'il faisait cela, il donnerait par ce fait encore plus de portée aux bons livres et aux bibliothèques et augmenterait le mouvement en faveur de l'instruction.

Il me semble que maintenant surtout, il est important de faire le bien tranquillement, avec fermeté, sans rien demander au gouvernement et même en évitant soigneusement sa participation. La force du gouvernement se base sur l'ignorance du peuple, et il le sait, c'est pourquoi il luttera toujours contre l'instruction. Donner au gouvernement la possibilité, en épaississant les ténèbres, de faire croire qu'il est préoccupé de l'instruction du peuple, comme le font les établissements soi-disant d'instruction contrôlés par lui — écoles, lycées, universités, académies, comités, congrès de toutes sortes — c'est très dangereux. Le bien n'est le bien et l'instruction n'est l'instruction

qu'alors qu'il est le bien jusqu'au bout, l'instruction jusqu'au bout, et non selon les circulaires ministérielles. Et ce que je regrette surtout, c'est que telle force précieuse, désintéressée, courageuse, soit dépensée aussi infructueusement. Je suis parfois indigné de voir comment des hommes bons, intelligents, dépensent leurs forces pour lutter contre le gouvernement dans le domaine de ces lois que le gouvernement fabrique selon son bon gré. Voici ce que cela me rappelle : Il y a des personnes, vous du nombre, qui savent que notre gouvernement est mauvais et qui luttent contre lui. Du temps de Raditchev et des Décembristes on a employé deux moyens de lutte : le premier est celui de Stenka-Razine, de Pougatchev, des Décembristes, des Révolutionnaires des années 1860, des hommes du 1er mars, etc. ; l'autre moyen, que vous propagez et employez, est celui qui consiste à lutter sur le terrain légal, sans violence, en gagnant peu à peu quelques droits. A ma mémoire ces deux moyens n'ont cessé d'être employés depuis cinquante ans, et la situation devient de pire

en pire. Si la situation s'améliore, ce n'est point grâce à l'une ou l'autre de ces activités, mais malgré elles, et cette force contre laquelle on lutte devient plus puissante, plus ferme et plus hardie.

Les dernières traces de self-government : Zemstvo, tribunaux, comités de propagation de la lecture et de l'écriture, et tout le reste, ont été anéanties. Maintenant que de longues années se sont écoulées depuis qu'on emploie en vain ces deux moyens, on peut, il me semble, voir clairement que ni l'un ni l'autre ne valent rien. Et pourquoi? Quant à moi, qui ai toujours détesté notre gouvernement mais n'ai jamais employé aucun de ces moyens de lutte contre lui, j'en vois clairement les défauts.

Le premier moyen n'est pas bon, parce que si même il réussissait à changer par la violence l'ordre existant, il n'y aurait aucune garantie que le nouvel ordre fût ferme et que ses ennemis n'en pussent triompher grâce aux circonstances favorables et à la même violence. C'est ce qui arriva plusieurs fois en France et partout où il y eut des révolutions. Il en résulte qu'un

nouvel ordre de choses établi par la violence devrait sans cesse être soutenu par la même violence, c'est-à-dire par l'iniquité, et, en cela il serait gâté très vite et aussi inévitablement que le précédent. En cas d'insuccès, — comme c'est toujours arrivé chez nous, de Pougatchev au 1er mars, — les violences révolutionnaires ne feraient que renforcer cet ordre de choses contre lequel on lutte, en transportant au camp des conservateurs et des réactionnaires, le grand nombre d'hommes indécis qui se tiennent au milieu et n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre camp. Ainsi donc, en se basant sur l'expérience et le raisonnement, on peut dire très franchement que ce moyen, outre qu'il est immoral et déraisonnable, est inefficace.

Également inefficace et peu sage est, selon moi, le deuxième moyen. Il est sans effet et peu sage, parce que le gouvernement, ayant en mains tout le pouvoir (armée, administration, église, école, police), faisant lui-même les lois sur le terrain desquelles les libéraux veulent lutter contre lui, et sachant très bien ce qui pour lui est le plus dangereux, n'admettra

jamais qne des hommes qui lui obéissent et agissent sous sa direction fassent n'importe quelle chose pouvant nuire à sa puissance. Ainsi, par exemple, dans ce cas, le gouvernement, qui, comme chez nous et même partout, se base sur l'ignorance du peuple, ne permettra jamais de l'éclairer vraiment. Il autorise des établissements quasi-instructifs de toutes sortes, contrôlés par lui, — écoles, lycées, universités, académies, comités et congrès quelconques, éditions soumises à la censure, — dans la mesure où ces établissements et ces éditions servent sa cause, c'est-à-dire affolent le peuple ou au moins n'empêchent pas son affolement. Mais à chaque tentative de ces établissements ou éditions, d'ébranler ce sur quoi repose le pouvoir du gouvernement, c'est-à-dire l'ignorance du peuple, le gouvernement, sans bruit, sans rien dire à personne, prononce son veto, transforme ou ferme les établissements et interdit les éditions. Il est donc clair, par le raisonnement et l'expérience, qu'un tel moyen de conquérir des droits est faux ; c'est la tromperie de soi-même, très avantageuse pour le gou-

vernement, et, c'est pourquoi, même approuvée par lui.

Mais outre que cette activité n'est ni sage, ni efficace, elle est encore nuisible : 1° Parce que les hommes éclairés, bons et honnêtes, en entrant dans les rangs du gouvernement, lui donnent une autorité morale qu'il n'aurait pas sans eux. Si le gouvernement ne comptait que ces hommes grossiers, violents, cupides, flatteurs, qui lui servent de pivot, il ne pourrait se soutenir. Seule la participation au gouvernement d'hommes éclairés et honnêtes lui donne le prestige moral qu'il a. C'est là le premier préjudice de l'activité des libéraux qui participent au gouvernement ou entrent en compromis avec lui; 2° Cette activité est nuisible parce que, pour pouvoir la réaliser, ces hommes honnêtes et éclairés, en acceptant le compromis, s'habituent peu à peu à l'idée que pour un but noble on peut sacrifier un peu la vérité, en paroles et en actes : On peut, par exemple, sans admettre la religion existante, suivre ses pratiques; on peut prêter serment ou faire de fausses protestations, contraires à la dignité

humaine, si c'est nécessaire au succès d'une entreprise; on peut entrer au service militaire; on peut participer au zemstvo qui n'a plus aucun droit; on peut être instituteur, professeur, et enseigner non ce que l'on croit nécessaire, mais ce qu'ordonne le gouvernement, en obéissant aux décisions et décrets ministériels, bien que contraires à sa conscience; on peut éditer des journaux et des revues en taisant ce qu'il faudrait dire, et faisant de ces compromis dont on ne peut prévoir les limites.

Les hommes éclairés et honnêtes qui seuls, en suivant leur conscience, pourraient faire quelque obstacle au gouvernement dans ses attentats à la liberté, ne s'aperçoivent même pas qu'ils se mettent sous la dépendance absolue du gouvernement en acceptant de lui salaires et récompenses, et, tout en continuant à croire qu'ils ont des idées libérales, ils deviennent les serviteurs et les défenseurs de ce même ordre contre lequel ils voulaient lutter. Dans ce camp, il est vrai, il y a des gens, les meilleurs et les plus sincères, qui ne succombent pas aux tentations du gouverne-

ment et refusent les pots de vin, les salaires, les situations. Ces personnes, une fois tombées dans les pièges que leur tend le gouvernement, s'y débattent, comme vous maintenant avec vos comités, et, ou restent au même endroit ou, s'énervant, passent dans les camps révolutionnaires, ou se suicident, ou deviennent alcooliques, ou, tout à fait désespérées, abandonnent tout, et, ce qui est le plus fréquent, s'occupent de littérature. Là, soumises à la censure, elles ne disent que ce qui est permis et taisent le plus important, si bien qu'elles apportent dans le public les idées les plus fausses, les plus désirables pour le gouvernement, tout en s'imaginant que par leurs écrits, qui leur donnent le moyen d'exister, elles servent la société.

Ainsi le raisonnement et l'expérience me montrent que ces deux moyens de lutte contre le gouvernement qui ont été employés et le sont encore maintenant ne sont point efficaces, et même renforcent le pouvoir du gouvernement.

Que faire? Evidemment pas ce qui, durant

soixante-dix ans, a été infructueux et n'a abouti qu'au résultat contraire. Mais que faire donc? Evidemment ce que font ceux qui, par leur activité, ont contribué à ce mouvement vers la lumière, vers le bien, qui s'est produit dans tous les temps. Voilà ce qu'il faut faire.

Mais qu'est-ce? C'est l'accomplissement simple, tranquille, vrai, de ce qu'on juge bon et obligatoire, indépendamment du gouvernement, que cela lui plaise ou non. Ou, en d'autres termes, c'est la défense de ses droits non comme membre de Comité, comme conseiller municipal, comme marchand, comme membre du parlement, mais la défense de ses droits d'homme libre et raisonnable, et leur défense non comme celle des droits des zemstvos et des comités, par des compromis, mais sans aucun compromis, comme peut être défendue la dignité de l'homme.

Pour défendre avec succès la forteresse il faut brûler toutes les maisons du faubourg et ne laisser que ce qui est résistant, ce qu'on ne veut rendre pour rien au monde. De même ici : il faut d'abord céder tout ce que nous pouvons

rendre et ne garder que ce que nous ne pouvons céder; seulement alors, en se fortifiant sur ce point, nous pourrons conquérir tout ce qu'il nous faut. C'est vrai que les droits d'un membre du Parlement ou du zemstvo, ou du comité, sont plus forts que ceux des simples particuliers, et il semble qu'on puisse, en profitant de ces droits, faire beaucoup; mais le malheur, c'est que pour les obtenir, il faut renoncer à une partie de ses droits d'homme, et cela fait il ne reste plus aucun point d'appui; on ne peut ni conquérir ni conserver aucun vrai droit. Pour tirer les autres du limon, il faut être sur un terrain solide; si pour les en tirer plus commodément il faut descendre dans le limon, on n'en retirera pas les autres et on s'embourbera soi-même. Il se peut qu'il soit bon et utile de faire voter au parlement la journée de travail de huit heures, ou au comité de faire une propagande libérale en faveur des bibliothèques scolaires; mais si pour en arriver là les membres du parlement doivent publiquement, la main levée, mentir en prononçant le serment, mentir en expri-

mant des paroles d'estime pour ce qui n'est pas estimable, ou s'il nous faut, pour faire passer les projets les plus libéraux, servir la messe, prêter serment, revêtir l'uniforme, écrire des papiers mensongers et flagorneurs, prononcer des discours analogues etc., nous perdons, en renonçant ainsi à notre dignité, beaucoup plus que nous ne gagnons.

En nous hâtant d'atteindre un certain but (que presque toujours nous manquons), nous nous privons de la possibilité d'atteindre les autres, les plus importants. Conserver le gouvernement et lui être hostile n'est possible qu'à ceux qui possèdent quelque chose qu'ils ne veulent céder à aucun prix, sous aucune condition.

Pour avoir la force d'opposition, il faut un point d'appui; le gouvernement le sait; aussi fait-il tout son possible pour enlever aux hommes ce qu'on ne doit céder : la dignité humaine. Cela obtenu le gouvernement fait tranquillement ce qu'il veut, sachant bien qu'il ne rencontrera plus de vraie opposition. L'homme qui consent à prêter serment publi-

quement, en prononçant des paroles indignes et mensongères ; à attendre servilement, en uniforme, la réception du ministre; à s'inscrire dans la garde pendant le sacre; à faire, pour les convenances, des actes de dévotion; à demander au chef de la censure s'il peut ou non exprimer telles pensées, etc., un tel homme n'est plus bien dangereux pour le gouvernement.

Alexandre II disait : les libéraux ne sont pas dangereux pour moi, car je sais qu'on peut tous les acheter, sinon par l'argent, du moins par les honneurs.

Tous les hommes qui participent au gouvernement, qui travaillent sous sa direction, en feignant de lutter, peuvent tromper eux-mêmes et leurs co-penseurs, mais ceux qui luttent contre eux savent indubitablement, par le contrepoids qu'ils font, qu'ils ne tirent pas et n'en ont que l'air. Notre gouvernement sait cela; par expérience, il constate souvent l'efficacité du contrepoids des libéraux, et il accomplit ses œuvres, absolument convaincu qu'avec eux on peut faire tout.

Le gouvernement d'Alexandre III savait parfaitement cela et, tout tranquillement, il anéantit tout ce dont les libéraux étaient si fiers (s'imaginant en être les auteurs). Il borna la compétence du jury, détruisit la justice de paix et les droits autonomes des Universités, changea tout le système d'enseignement des lycées, renouvela le régime de l'alcool, institua les chefs de district (Zemskié-Natchalnikï), légalisa la peine du fouet, anéantit presque les zemstvos, donna une puissance sans contrôle aux gouverneurs, augmenta les déportations administratives et les peines de mort pour crimes politiques, introduisit de nouvelles persécutions religieuses, amena jusqu'au dernier degré l'affolement du peuple par des superstitions sauvages, légalisa l'assassinat au duel ; et il ne rencontra aucun contrepoids à ces mesures, sauf les protestations d'une très honnête femme, qui eut l'audace de dire tout haut ce qu'elle croyait la vérité.

Tant qu'aux libéraux, ils chuchotaient entre eux que tout cela ne leur plaisait pas, mais ils continuaient à participer aux tribunaux,

aux zemstvos, au service d'État, à la presse. Dans la presse, ils ont fait allusion aux choses pour lesquelles l'allusion était permise, mais ils se sont tus sur ce dont il était défendu de parler, et ils inséraient tout ce qu'on leur ordonnait d'insérer. De sorte que chaque lecteur des revues et des journaux libéraux, n'étant pas initié à ce qui se disait tout bas dans les rédactions, lisait les articles sans commenter ni condamner les mesures les plus stupides et les plus odieuses aux auteurs desquelles étaient adressées des félicitations flatteuses et souvent même des marques d'admiration. Ainsi, toute cette triste activité du gouvernement d'Alexandre III, qui a détruit toutes les améliorations apportées par Alexandre II, qui a tenté de ramener la Russie à la barbarie du commencement de ce siècle, toute cette triste atrocité du gibet, du fouet, de la persécution, de l'affolement du peuple, devenait l'objet de folles glorifications d'Alexandre III, insérées dans les journaux, qui faisaient de lui un grand homme, le modèle de la dignité humaine.

La même chose se poursuit sous le règne du jeune homme qui a remplacé l'ancien tsar, et qui n'a aucune conception de la vie. Les hommes qui sont au pouvoir et pour qui c'est avantageux l'ont convaincu que, pour diriger cent millions d'hommes, il faut faire ce que faisait son père, c'est-à-dire, ne demander l'avis de personne et faire ce qui lui passera par la tête ou ce que conseillera le premier flatteur venu. Et ce jeune homme, qui s'imagine que l'autocratie sans limite est la base sacrée de la vie du peuple russe, ce jeune homme commence ainsi son règne : au lieu de demander aux représentants du peuple russe de l'aider de leurs conseils, lui, qui, élevé dans le régiment de la garde, ne comprend rien et ne peut comprendre, répond avec effronterie et manque de tact aux représentants du peuple venus pour le féliciter, appelant « rêves insensés » le désir exprimé timidement par quelques-uns de renseigner le pouvoir sur les besoins du peuple.

Eh quoi ! Est-ce que la société s'est révoltée? Est-ce que les hommes éclairés et honnêtes,

les libéraux, ont exprimé leur indignation, ou, au moins, se sont-ils abstenus de glorifier un tel gouvernement et d'y participer? Nullement.

A dater de ce jour commença la glorification du père et du fils, son imitateur, et l'on n'entend aucune protestation, sauf une seule lettre anonyme qui exprime timidement la désapprobation de l'acte du jeune tsar. Au contraire, à ce jeune tsar, on envoie de tous côtés de lâches et flatteuses félicitations, et, le diable sait pourquoi, des icônes de toutes sortes qui sont inutiles à tout le monde et ne servent qu'à exciter l'idolâtrie parmi les ignorants. On organise le sacre horrible par sa stupidité et ses folles dépenses, et, grâce au mépris pour le peuple et à l'effronterie de ceux qui sont au pouvoir, survient la terrible catastrophe : la perte de quelques milliers d'hommes, que ses auteurs considèrent comme un petit nuage qui ne doit pas troubler la fête. On arrange une exposition, tout à fait inutile, sauf pour ceux qui l'ont organisée, qui absorbe des millions; avec une audace qui dépasse tout, la chancellerie du Synode invente de nouveaux

et stupides moyens d'affoler le peuple; les sévérités de la censure augmentent; les persécutions religieuses continuent et la situation devient de pire en pire.

Je pense que tout cela n'aurait pas lieu si les hommes éclairés et honnêtes qui s'adonnent présentement à une lutte libérale, sur un terrain loyal, dans les zemstvos, les comités, la littérature sans censure, etc., ne dirigeaient pas leur énergie contre des formes inventées par le gouvernement même, afin de les tromper et de les faire agir à son avantage, s'ils ne participaient aucunement au gouvernement ni à rien de ce qui s'y rattache, et s'ils défendaient leurs droits personnels d'homme.

« Il vous plaît de remplacer les juges de paix par les Zemskié-Natchalnikï, avec le fouet, c'est votre affaire, mais nous n'irons pas devant vos Zemskié-Natchalnikï, et n'entrerons pas dans ce service. Il vous plaît de faire du jury une simple formalité, c'est votre affaire, mais nous ne serons ni juges, ni avocats, ni jurés. Il vous plaît d'établir, sous l'aspect de la garde, l'iniquité, c'est votre affaire, mais nous n'y

participerons pas, pas plus qu'aux peines de mort sans jugement que nous appelons des assassinats. Il vous plaît d'établir des lycées classiques, avec les exercices militaires et l'enseignement religieux, ou des Ecoles militaires, c'est votre affaire, mais nous n'y serons pas professeurs; nous n'y enverrons pas nos enfants, nous les éléverons comme nous le croyons bon. Il vous plaît d'enlever aux zemstvos tous leurs droits, nous n'y prendrons plus part. Vous défendez d'insérer ce qui ne vous plaît pas, vous pouvez arrêter, brûler, punir, vous ne pouvez nous empêcher de parler et d'écrire, et nous le ferons. Vous ordonnez de prêter serment de fidélité au tzar, nous ne le ferons pas, parce que c'est stupide, mensonger et lâche. Vous ordonnez d'entrer au service militaire, nous n'irons pas, car nous croyons l'assassinat en masse aussi contraire à la conscience que l'assassinat isolé, et surtout, la promesse de tuer celui qu'ordonnera le chef, l'acte le plus lâche que puisse commettre un homme. Vous professez une religion arriérée de mille ans, avec les reliques et les sacres,

c'est votre affaire; quant à nous, qui ne reconnaissons pas l'idolâtrie et le sacrilège comme religion, nous l'appellerons idolâtrie et sacrilège, et tâcherons d'en débarrasser les hommes. »

Et que peut faire le Gouvernement contre de tels actes? On peut déporter, emprisonner un homme qui a préparé une bombe ou inséré une proclamation aux ouvriers; on peut transférer le comité de propagation de la lecture et de l'écriture d'un ministère à l'autre, ou fermer le parlement; mais que peut faire le Gouvernement contre un homme qui, publiquement, ne veut pas mentir en levant la main, ou ne veut pas envoyer ses enfants dans un établissement qu'il croit mauvais, ou ne veut pas se préparer à l'assassinat, ou ne veut pas participer aux félicitations du sacre, ou parle et écrit comme il pense et sent? En persécutant un tel homme, le Gouvernement fait de lui un martyr qui excite la sympathie générale, et, par cela, ébranle les bases sur lesquelles il repose, puisque, agissant ainsi, au lieu de protéger les droits de l'homme, il les viole. Or, que tous ces hommes bons,

éclairés, honnêtes, dont les forces s'épuisent actuellement contre eux-mêmes, contre l'autorité révolutionnaire, socialiste et libérale, commencent à agir ainsi, et forment un groupe d'hommes honnêtes, éclairés, moraux, unis par une pensée et un sentiment, et, aussitôt, vers ce groupe s'approchera la masse indécise, hésitante, des hommes moyens, et paraîtra cette seule force qui vainc les gouvernements : l'opinion publique réclamant la liberté de parole, de conscience, la justice et l'humanité.

Dès que l'opinion publique serait faite, on ne pourrait plus fermer les comités de propagation de la lecture et de l'écriture, et d'elles-mêmes se détruiraient toutes ces institutions inhumaines : police secrète, censure, Schlusselbourg, Synode, contre lesquelles luttent maintenant les révolutionnaires et les libéraux.

Ainsi, deux moyens de lutte ont été employés contre le Gouvernement, tous deux ont mal réussi ; il reste maintenant à essayer le troisième et dernier, qui, selon moi, ne peut manquer de réussir.

Voici en quelques mots en quoi il consiste :

Que tous les hommes éclairés et honnêtes s'efforcent d'être le meilleur possible, non pas même sous tous les rapports, mais sous un seul : d'être honnêtes, de ne pas mentir, d'agir et de parler de telle sorte que les motifs de leurs actes soient compréhensibles à leurs enfants de sept ans, qui les aiment. Agir ainsi que le fils ne puisse dire : « Papa, pourquoi donc as-tu dit autrefois telle chose, et dis-tu maintenant tout le contraire? »

Ce moyen semble peu efficace, et cependant je suis convaincu que c'est le seul qui ait amélioré l'humanité depuis qu'elle existe. C'est parce qu'il y a eu de tels hommes, droits, sincères, courageux, qui ne cédaient rien de leur dignité humaine, qu'ont été faites toutes les réformes utiles dont tous les hommes profitent actuellement, depuis l'anéantissement des tortures de l'esclavage jusqu'à la liberté de parole et de conscience.

Et il n'en peut être autrement. En effet, ce que demande la conscience, c'est toujours et sous tous les rapports, l'activité la plus fertile,

la plus nécessaire, au moment donné, pour l'humanité. Seul, l'homme qui vit selon sa conscience peut avoir de l'influence sur les hommes, et seule l'activité conforme à la conscience peut être utile.

Mais je dois m'expliquer. Dire que, pour atteindre le but que poursuivent les révolutionnaires et les libéraux, le moyen le plus efficace est l'activité conforme à la conscience, cela n signifie pas que, pour l'atteindre, il faille commencer à vivre selon sa conscience.

Commencer à vivre selon sa conscience, exprès pour atteindre n'importe quel but, c'est impossible.

Vivre selon sa conscience n'est possible qu'avec des convictions religieuses fermes, claires, et quand on a ces convictions, les suites heureuses de la vie extérieure en découlent inévitablement.

L'essentiel de ce que je voulais vous dire est donc en ceci : qu'il n'est pas avantageux pour les personnes bonnes et sincères, de dépenser leurs forces spirituelles pour l'atteinte d'un but inespéré, pratique, comme dans les diverses

luttes entre les autres partis et les libéraux.

En l'absence d'une conception religieuse ferme et nette, c'est-à-dire d'une conception du sens de la vie, je pense que toutes les forces spirituelles des hommes bons qui veulent aider aux autres doivent être dirigées à l'acquérir. Et quand cela sera, tout le reste viendra.

Pardonnez-moi de vous écrire si longuement et peut-être tout à fait inutilement pour vous, mais il y a longtemps que je voulais dire quelque chose sur cette question.

J'ai même commencé un grand article sur ce sujet, mais je ne sais pas si j'aurai le temps de l'achever avant la mort. C'est pourquoi je voulais dire au moins ceci.

Pardonnez-moi si je me suis trompé.

EXTRAIT D'UNE LETTRE A UN AMI

... La difficulté que vous avez rencontrée pour répondre au jeune homme qui voudrait suivre les *demandes* de sa conscience et qui, en même temps, sent l'impossibilité de quitter et d'attrister sa mère, je la connais, et il m'est arrivé quelquefois de répondre à ce sujet.

La doctrine du Christ n'est pas une doctrine qui impose certains actes. La doctrine du Christ n'impose rien à ceux qui la veulent suivre. Elle consiste, comme signifie le mot même « Evangile » (Annonciation du bien), en la connaissance du vrai bien de l'homme. Une fois que l'homme s'est pénétré de la conscience de son vrai bien, du bien de sa vie éternelle, de cette vie qui ne se borne pas à ce

monde et consiste dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, quand il a compris que commettre l'assassinat ou s'y préparer, comme le font ceux qui deviennent militaires, est contraire à cette volonté, alors aucune considération ne peut forcer cet homme à agir contrairement à son vrai bien.

S'il y a lutte intérieure, et si, comme dans le cas dont vous parlez, les considérations familiales l'emportent, c'est la preuve que la vraie doctrine du Christ n'est pas comprise par celui qui ne peut la suivre. Cela prouve seulement qu'il voudrait paraître chrétien, mais qu'il ne l'est pas en réalité. C'est pourquoi je trouve inutile et souvent même nuisible de propager certains actes, ou l'abstention d'actes, comme le refus du service militaire, etc. Il faut que tous les actes proviennent non du désir de suivre certaines règles, mais de l'impossibilité absolue d'agir autrement. C'est pourquoi, quand je me trouve dans la situation où vous vous êtes trouvé devant ce jeune homme, je conseille toujours de faire tout ce qu'on exige : entrer au service, servir, prêter serment, etc.,

si toutefois c'est moralement possible; de ne s'abstenir de rien tant que ce ne sera pas aussi moralement impossible qu'il est impossible à un homme de déplacer une montagne ou de s'élever dans l'air. Je leur dis toujours : « Si vous voulez refuser d'entrer au service militaire et supporter toutes les conséquences de ce refus, tâchez d'arriver jusqu'à tel degré de certitude et de clarté qu'il vous soit impossible de prêter serment et de faire des exercices avec un fusil, comme il vous est impossible d'étrangler un enfant ou de faire quelque chose de semblable. Mais si cela vous est possible, faites-le; mieux vaut qu'il y ait un soldat de plus qu'un hypocrite ou un renégat, ce qui arrive avec ceux qui entreprennent des œuvres au-dessus de leurs forces. » C'est pourquoi je suis convaincu que la vérité chrétienne ne peut pas se développer par la propagande de certains actes extérieurs, comme cela se fait dans la fausse religion chrétienne, mais seulement par la destruction et l'anéantissement des séductions et surtout par la conviction que le seul vrai bien de l'homme se trouve dans l'accom-

plissement de la volonté de Dieu, qui est la loi et la mission de l'homme.

Au moment où je vous écris, deux jeunes gens de mes amis sont enfermés, l'un dans la prison, l'autre dans une maison d'aliénés, pour refus de service militaire. L'un d'eux est un jeune peintre de Moscou, et je tâche de l'influencer le moins possible pour le refus, car je sais que pour supporter toutes les souffrances qui l'attendent, il lui faut une force qui ne peut venir du dehors. Il lui faut la conviction inébranlable que sa vie n'a pas d'autre sens que l'accomplissement de la volonté de Celui qui l'a envoyé ici-bas, et cette conviction est intérieure. Je puis aider à sa formation, mais je ne puis pas la lui donner, j'ai surtout peur de lui faire croire qu'il y a en lui cette conviction si elle n'y est pas...

... L'idée de la grève militaire a déjà été émise à l'avant-dernier congrès socialiste par un de vos compatriotes que j'estime beaucoup, bien que j'aie oublié son nom (Domelle, je crois). Si vous voulez me faire plaisir, écrivez-moi encore une fois et donnez-moi

quelques renseignements sur ce socialiste dont l'activité est très remarquable.

LETTRE A UN AMI

Votre lettre m'a fait plaisir. Votre opinion sur la non-résistance au mal est tout à fait juste. Il est parfois triste de penser que notre société se trouve en de si profondes ténèbres et qu'il faut faire de grands efforts — ceux mêmes que vous avez déployés et dont peu sont capables — pour se débarrasser, d'un côté, des pièges du christianisme formel et mensonger, de l'autre, du libéralisme révolutionnaire qui possède la presse, et pour comprendre les vérités les plus simples, comme deux et deux font quatre, dans le domaine moral, c'est-à-dire pour comprendre qu'il ne faut pas soi-même faire le mal contre lequel on lutte.

Toutes ces explications sur la non-résistance, qui semble si compliquée, et les arguments qu'on lui oppose viennent de ce qu'au lieu

de comprendre qu'il est dit : « Ne t'oppose pas au mal ou à la violence par le mal ou la violence », on comprend : « Ne t'oppose pas au mal », c'est-à-dire : sois indifférent au mal. Tandis que la lutte contre le mal est le seul but extérieur du christianisme, et que le commandement de la non-résistance au mal est donné comme le moyen de lutte le plus efficace contre lui.

Il est dit : Vous êtes habitués à lutter contre le mal par la violence et par la vengeance, c'est un mauvais moyen; le meilleur moyen n'est pas la vengeance mais la bonté.

C'est comme si quelqu'un essayait d'ouvrir à l'extérieur une porte qui s'ouvre à l'intérieur et qu'une personne voyant cela lui disait : ne poussez pas, mais tirez à vous. Mais cela n'arrive que dans notre société cultivée, qui est si en retard. En Amérique, par exemple, cette question a été discutée de tous côtés il y a cinquante ans, et maintenant il n'en reste plus rien à dire; c'est comme si on voulait discuter, de nos jours, le système de Copernic ou celui de Galilée.

Ainsi, d'un côté, il est parfois très triste de voir notre ignorance, et d'autre part elle n'est pas sans utilité. Celui qui, comme vous, comprend spontanément ce mensonge et cette ignorance a tous les gages d'un entendement plus fort que celui pour qui on a mâché tout cela pour le lui mettre dans la bouche. Sur une seule chose vous n'avez pas raison, c'est d'être timide. Acceptez la discussion sur les « enragés ». Quand il s'agit d'idées, on ne peut admettre le moindre compromis ; le compromis existe sûrement en pratique (comme vous le dites avec raison), c'est pourquoi il faut d'autant moins l'admettre en théorie. Si je veux faire une ligne droite qui soit le plus près possible de la droite géométrique, je ne peux pas admettre pour une seconde que la ligne droite n'est pas la plus courte distance d'un point à un autre. Si j'admettais qu'on peut enfermer un homme enragé, je devrais admettre aussi qu'il faut le tuer ; autrement pourquoi souffrira-t-il ? Prenez même un chien enragé : on ne peut aussi ni l'enfermer, ni le tuer.

Si j'admets qu'on peut enfermer un homme

très enragé, alors on pourra, et quelqu'un trouvera utile, d'enfermer vous et moi. N'ayez pas la peur que vous avez de discuter dans ce sens. Si l'on peut enfermer, alors existera la violence dont souffre actuellement le monde. En Russie, il y a cent mille personnes enfermées; si on les mettait en liberté qu'y aurait-il de si terrible? L'enragé me tuera, tuera vous, ma fille, votre mère... Mais qu'y-t-il à cela de si horrible? Nous tous pouvons et devons mourir, mais nous ne devons pas faire le mal. D'abord les enragés tuent rarement; et dans ce cas, celui qu'il faut plaindre, secourir, ce n'est pas moi, mais lui; c'est à lui qu'il faut venir en aide, à lui qu'il faut penser.

Si, pour leur sécurité, les hommes n'enfermaient pas et ne tuaient pas ces enragés — ces criminels — dans ce cas, ils prendraient toutes les précautions pour qu'il n'y en eût pas d'autres.

J'ai connu un homme tout à fait sauvage, un vagabond de quarante-cinq ans; il errait avec sa fille qu'il violait, et dormait l'hiver en plein champ; je sais qu'un garçon de dix-sept ans a

tué sa sœur, âgée de cinq ans et a fait de sa graisse des chandelles afin que toutes les serrures s'ouvrent et qu'il puisse voler; je sais qu'un élève de mon école, après avoir été mis en apprentissage, est devenu alcoolique, ce qui lui a valu une maladie du cerveau, et, pour la tranquillité de sa famille et de son entourage, il a été enfermé dans une maison d'aliénés où il est mort ; nous avons tous entendu parler de Skoublinskaia. Et voilà, on les jugera tous, puis on les enfermera pour qu'ils ne nous empêchent pas de préparer d'autres êtres comme eux, et nous dirons que ce serait horrible de les laisser en liberté. Non, s'ils étaient en liberté, il n'y aurait pas parmi nous d'hommes sauvages, pas d'enfants qui font des bougies de la graisse de leurs sœurs, pas d'hommes buvant jusqu'à la folie, pas de Skoublinskaia...

Que Dieu vous aide à suivre le chemin dans lequel vous marchez. C'est le seul[1].

1. Les deux lettres précédentes datent de 1900. Voir *Les Rayons de l'Aube* et *Paroles d'un homme libre*, édition P. V. Stock.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE ÉCRITE A UN MAHOMÉTAN

... Devenons Tchouvaches et écoutons, non pas deux prophètes (il n'existe pas de prophètes), mais deux hommes.

L'un dit au Tchouvache : « Sens-tu quelque chose en toi sauf ton corps ? »

N'importe quel Tchouvache répondra qu'il sent quelque chose de spirituel, de puissant et d'aimant.

Alors il lui demandera :

— « Cet être moral que tu sens en toi, est-il omnipotent ? »

Le Tchouvache dira que non, qu'il sent que cet être est borné. Nous lui dirons alors : — « Mais si cet être que tu connais en toi est borné, il doit exister un être semblable, infini. Eh bien, cet être infini, c'est Dieu, dont l'essence, en toi, te paraît bornée, et qui, comme un être infini, t'embrasse, de sorte que tu te trouves en lui. »

Ainsi dira le premier homme, sans affirmer qu'il est envoyé par Dieu, qu'il est prophète, et, affirmant uniquement ce que chacun sait et peut observer en soi-même.

Et l'autre, le mahométan, commencera par dire : — « Croyez que je suis prophète et que tout ce que je vous dirai, de même que tout ce qui est écrit dans le Coran, est la vraie vérité, révélée par Dieu lui-même. »

Et il se mettra à exposer toute sa doctrine.

A cela, le Tchouvache, s'il n'est pas tout à fait imbécile, — et beaucoup d'entre eux son fort intelligents, — dira :

— « Mais pourquoi croirais-je que tout ce que vous dites vient de Dieu ? Je n'ai pas su comment Dieu vous a transmis sa vérité et je n'ai aucune preuve que vous êtes un prophète, d'autant plus qu'on m'a parlé de l'existence des Taotsistes, des Bouddhistes, des Mormons, chez qui existent des prophètes comme vous et qui parlent d'eux exactement comme vous en parlez, de sorte que votre affirmation d'être un prophète ne peut nullement me convaincre que tout ce que vous avez dit et qui est écrit

dans le Coran, soit la vérité absolue. Le fait que vous êtes monté au septième ciel ne me convainc nullement, parce que je ne l'ai pas vu, et ce qui est écrit dans le Coran n'est pas toujours clair mais souvent obscur, arbitraire, et, d'après ce que j'ai entendu dire, historiquement faux. Seul peut me convaincre ce que je connais par moi-même et que je peux contrôler par le raisonnement et l'expérience. »

Voilà ce que dira le Tchouvache intelligent aux paroles du second homme, et je trouve qu'il aura entièrement raison.

Voici donc ce que je pense du mahométisme : Ce serait une doctrine bien belle, qui concorderait avec la doctrine de tous les hommes vraiment religieux, si l'on y supprimait la foi aveugle en Mahomet et au Coran, ne prenant là que ce qui est d'accord avec la raison et la conscience de tous les hommes...

LETTRE A UN AMI [1]

Novembre 1901.

... J'ai reçu votre lettre avant-hier et je viens de la relire. Je tâcherai de répondre à ce qu'elle contient d'essentiel, comme je le comprends. Quel serait le malheur si les communes disparaissaient? Si nous croyons que ces communes sont la forme sous laquelle doit se réaliser dans le monde la doctrine du Christ et s'établir le royaume de Dieu, alors ce serait terrible; alors la fin de la commune montrerait la faillite de la doctrine du Christ. Mais non seulement nous, spectateurs, mais ceux qui y participent, ne considérons pas la commune de cette façon. (Si quelqu'un regardait ainsi, alors la fin de la commune corrigerait cette opinion erronée; c'est pourquoi, jusqu'à un certain point, cette disparition est utile.)

Ces communes étaient une certaine forme

1. Les deux lettres que nous donnons ici traitent de la commune et de l'union. Voir *Paroles d'un homme libre*, édition P. V. Stock.

de la vie, choisie par quelques-uns dans leur marche sur la voie tracée par Christ. Les autres hommes ont choisi d'autres formes (ou les autres hommes ont été placés dans d'autres conditions) comme vous, moi, Gay, et tous ceux qui suivent la même voie. Et comme vous l'écrivez vous-même, si médiocres que soient les communes particulières, elles sont bonnes tant qu'elles sont nécessaires, — toutes les formes sont nécessairement passagères comme les ondes. Si les communes ont disparu, c'est uniquement parce que les hommes qui les composaient ont agrandi leur coquille et l'ont brisée, et on ne peut que s'en réjouir. J'écris maintenant, et, naturellement, dans une lettre on ne peut dire tout clairement, mais je ferai mon possible et vous m'aiderez. Comprenez ce qui n'est pas exposé avec clarté.

Le christianisme c'est le mouvement dans la direction montrée par Christ, vers la vérité vers... la perfection complète du Père éternel; et le christianisme sera d'autant plus le vrai christianisme que le mouvement sera plus rapide. Ainsi le chef des péagers, Zachée, qui

vivait constamment dans la luxure et qui tout d'un coup se décida à rendre tout, était dans ce moment plus chrétien que les disciples qui demandaient quelle récompense leur serait accordée pour leur fidélité. Le larron sur la croix, la prostituée, le péager, sont plus chrétiens que les Pharisiens. Tout homme, si bon soit-il, peut être chrétien, se mouvoir et accélérer le mouvement jusqu'à l'infini. (Remarquez que rien ne nous touche ne nous rejouit si fortement que ce mouvement du pécheur qui se repent.) Au contraire, quel que soit le degré de sainteté d'un homme, il peut cesser de se mouvoir, il peut cesser d'être chrétien. Rien n'arrête autant le mouvement qu'une certaine forme, le regard en soi, la conscience d'être à un certain degré.

C'est même ce qu'ont fait et font toutes les Eglises. Qu'est-ce que l'Eglise? Lisez dans le catéchisme orthodoxe, catholique ou luthérien, l'une nie l'autre et chacune affirme qu'elle est dans le vrai. Ainsi la définition stricte, précise, de l'Eglise sera : l'ensemble des hommes qui affirment que cette conception de la vérité

et la réalisation qu'ils en ont adoptée est la seule vraie. Et, cela dit, chaque homme qui reconnaît comme la seule juste, cette forme qu'il a choisie, cette tendance des hommes à reconnaître la forme adoptée comme la vraie, bien qu'elle n'atteigne pas jusqu'à la cruauté de l'Eglise, est le principal obstacle au christianisme, c'est le frottement, et le but de ceux qui marchent derrière le Christ, est de diminuer ce frottement le plus possible.

Il y a une infinité de formes pour suivre la voie du Christ, de même qu'il y a une infinité de points sur la ligne infinie, et pas une seule n'est plus importante que l'autre. L'important c'est la rapidité du mouvement. Et la rapidité du mouvement est en rapport inverse de la possibilité de définir les points.

Vous dites encore que ni l'aveu, ni la conception de la perfection de soi-même ne vous plaît, et même que vous n'aimez pas la perfection. C'est trop vague et trop général. Je comprends cela; j'ai pensé de même. La vraie vie est donnée à l'homme sous deux conditions : 1° pour qu'il fasse le bien aux hommes (et le

bien est seulement un : augmenter l'amour parmi les hommes. Nourrir un affamé, soigner un malade, etc., tout cela seulement pour augmenter l'amour parmi les hommes), et, 2° pour augmenter la force de l'amour qui lui est donné. L'un est la condition essentielle de l'autre : les bonnes œuvres qui augmentent l'amour parmi les hommes, ne sont bonnes que si, en les accomplissant, je sens l'amour s'augmenter en moi, que si je les fais en aimant avec attendrissement.

Et l'amour augmente en moi (je me perfectionne) seulement quand je fais de bonnes œuvres, quand j'excite l'amour parmi les autres hommes. Ainsi, si je fais de bonnes œuvres et reste froid, ou si je me perfectionne et pense que j'augmente en moi l'amour sans exciter l'amour parmi les autres (et parfois en excitant le mal), alors ce n'est pas *cela*. Seulement alors — mais nous le savons — je suis sûr que c'est *cela* quand j'aime davantage et que l'amour grandit parmi les hommes.

Ainsi je pense que chaque état, que chaque définition, chaque arrêt de la conscience en un

point quelconque, peut être regardé comme la prépondérance des soucis sur l'augmentation en soi de l'amour, c'est le perfectionnement de soi-même dans les bonnes œuvres.

La forme la plus grossière, c'est l'arrêt près du poteau, mais toute forme est plus ou moins semblable à celle-ci. Chaque forme éloigne les hommes et de la possibilité des bonnes œuvres et de l'excitation de l'amour. Telles sont les communes, — et c'est leur défaut, — si on tient la commune pour une forme perpétuelle. L'arrêt près du poteau, l'éloignement dans le désert et la vie en commune peuvent être nécessaires temporairement, mais comme forme immuable c'est une erreur grossière.

Vivre de la vie pure, sainte, près du poteau ou dans la commune, on ne le peut, parce que l'homme est privé de la moitié de la vie : de la communion avec le monde sans laquelle la vie n'a pas de sens. Pour vivre toujours ainsi il faut se tromper soi-même, parce qu'il est trop clair qu'il est aussi impossible de vivre seul ou quelques-uns, comme des saints,

parmi tout le monde qui vit dans la violence et la luxure, que de séparer, par un procédé chimique, un cercle d'eau pure au milieu d'un fleuve souillé. Il faut acheter ou louer la terre, la vache; il faut entrer en relations avec le monde extérieur, non chrétien, et ces relations sont les plus importantes et les plus nécessaires. S'en éloigner est impossible, et il ne le faut pas, comme en général il est impossible de faire ce qu'il ne faut pas faire. On ne peut que se tromper soi-même. Toute l'œuvre du disciple du Christ, c'est d'établir les relations les plus chrétiennes avec ce monde.

Imaginez-vous que tous les hommes qui comprennent la doctrine chrétienne et la vérité comme nous se réunissent ensemble et s'installent sur une île. Serait-ce la vie? Et imaginez que tout le monde, que tous les hommes suivent la voie où nous marchons; mais les hommes qui partagent nos croyances, qui sont au même degré que nous sont dispersés maintenant par tout le monde, et nous avons la joie de nous rencontrer avec eux, de les recon-

naître, de prendre connaissance de leur œuvre. N'est-ce pas mieux?

Vous dites : « On ne peut aimer Hérode. » Je l'ignore mais je sens, et vous aussi, qu'il faut l'aimer. Je sais, et vous le savez aussi, que si je ne l'aime pas, je souffre, qu'il n'y a pas en moi la vie. C'est pourquoi il faut s'efforcer de l'aimer et l'on peut réagir sur soi.

Je me représente un homme vivant au milieu de ceux qu'il aime, qui toute sa vie a aimé, mais qui n'aimerait pas Hérode, et je me représente un autre homme qui a mis toutes ses forces pour aimer Hérode, et qui pendant vingt ans, est resté indifférent envers ceux qu'il aimait; à la vingt et unième année il a forcé Hérode à l'aimer et à aimer les autres hommes. Je ne sais qui des deux vaut le plus. « Et si vous aimez ceux qui vous aiment que faites-vous d'extraordinaire? »

... J'ai lu attentivement, deux fois, vos deux lettres; je comprends chaque point à part, mais n'en comprends pas l'esprit général.

Je ne comprends pas le motif de votre mécontentement. Vous dites : l'union ! Mais l'union n'est possible que dans la vérité. Pour trouver l'union avec les hommes il ne faut pas aller à la rencontre l'un de l'autre, à la rencontre des hommes, il faut aller à Dieu, à la vérité. Là-bas seulement est l'union, et l'union non avec celui auquel je veux ou crois devoir être uni mais avec ceux qui sont rendus là où je suis.

Je me représente le monde comme un énorme temple dans lequel la lumière tombe d'en haut et juste au milieu. Pour se réunir tous doivent aller à la lumière, et là, nous tous, venus de divers côtés, nous nous réunirons à des hommes tout à fait inattendus : En cela est la joie.

Ainsi, c'est cette union, obtenue par ce moyen, que nous pouvons et devons chercher, et pour cela on ne peut s'entr'aider.

Ce que vous dites sur la nécessité des formes de la vie est tout à fait juste, mais c'est peu de dire la nécessité, il faut dire l'*inévitabilité* ! Si quelqu'un vit à part, ou si les hommes

vivent ensemble matériellement ou même spirituellement, alors il y a une forme de cette vie, et regarder cette forme, la définir, c'est très incommode et même nuisible. Que les autres regardent et définissent la forme dans laquelle je vis; mais moi je dois vivre.

Vous dites aussi à tort que quand vient un mendiant on n'a pas le temps d'observer si l'amour augmente, etc. Vous savez bien que ce n'est pas ce que je voulais dire; mon activité n'est pas à tel point douteuse qu'on la puisse mesurer à cette mesure...

Je ne comprends pas pourquoi vous êtes mécontent de vous et des autres, et ce que vous voulez. Le mécontentement de soi-même, pas des autres, doit exister, il me semble, et je me console souvent de n'être pas encore définitivement perdu quand je suis mécontent de moi. Mais je sais de quoi je suis mécontent : de mes fautes, très précises, dont personne ne peut m'aider à me débarrasser, et dans cette délivrance consiste toute ma vie. Je ne me soucie pas du milieu dans lequel je vis, des conditions extérieures de ma vie, parce que je

sais par expérience que tel ou tel milieu, telles ou telles conditions découlent de mon approchement de plus en plus grand vers le Christ, vers la vérité.

Je vis comme je vis non parce que la lumière m'a trouvé dans des conditions difficiles, pénibles (comme je le pensais autrefois), mais parce que je suis mauvais. Mieux je suis et serai, mieux seront les conditions et le milieu extérieurs. Si j'étais un saint le milieu et les conditions extérieurs seraient idéals; je vivrais comme je me représente la vie d'un disciple du Christ, — mendiant, vagabond, serviteur de tous, — et je ne désespère pas d'y atteindre, même maintenant, parce que c'est en mon pouvoir. On ne peut s'approcher de la vérité par les conditions extérieures, de même qu'on ne peut s'asseoir sur un bâton et, le prenant à la main, le soulever soi-même.

Les conditions extérieures, la forme de la vie, l'univers, tout cela c'est la suite du perfectionnement intérieur, de l'approchement vers le Christ. « Cherchez le Royaume de Dieu et la vérité, le reste vous sera donné par surcroît. »

Je me trompe peut-être, et je ne réponds peut-être pas à ce que vous me demandez. Alors pardonnez-moi. J'ai écrit en aimant et pensant à vous, et désire vous être utile si je le puis.

A M. X...[1]

Vous me demandez mon opinion sur l'*activité* de Henry George et son système de l'impôt unique; la voici :

L'humanité progresse toujours dans le sens du développement de sa conscience et de l'établissement des formes de la vie correspondant à cette conscience modifiable. C'est pourquoi, dans chaque période de la vie de l'humanité s'observe, d'un côté, le processus du développement de la conscience, et de l'autre, celui de la réalisation dans la vie de ce qui est éclairé par la conscience.

A la fin du XVIIIe siècle et au commence-

1. L.-N. Tolstoï est un partisan convaincu de l'impôt unique et de la doctrine de Henry George; cette lettre privée reflète bien ses idées sur ce sujet. Voir *Paroles d'un homme libre*, édition P. V. Stock.

ment du XIX[e] siècle, eut lieu dans l'humanité chrétienne l'éclairement de la conscience relativement à l'ordre des travailleurs soumis à diverses formes de l'esclavage et le processus de l'établissement de nouvelles formes de la vie correspondant à la conscience éclairée : l'abrogation de l'esclavage et son remplacement par un libre travail de louage.

Actuellement se développe le processus de l'*éclairement* de la conscience des hommes par rapport à la jouissance de la terre, et il me semble que bientôt doit éclore celui de la réalisation de cette conscience dans la vie.

Et dans cet éclairement de la conscience par rapport à la jouissance de la terre, ainsi que dans la réalisation de cette conscience, l'un des principaux problèmes de notre temps, le pionnier, le chef du mouvement, a été Henry George.

En cela son importance est considérable et de premier ordre. Par ses beaux livres il a aidé au développement de la conscience des hommes sur cette question, qu'il a exposée d'un point de vue pratique.

Mais pour l'abrogation du droit révoltant de la propriété de la terre il se produit exactement ce qui se produisit, comme je me le rappelle, lors de l'abrogation de l'esclavage. Le gouvernement et les classes dominantes, sachant qu'à la question foncière est liée leur situation avantageuse et dominatrice dans la société, feignent d'être très soucieux du bien des peuples, fondent des caisses ouvrières, nomment des inspecteurs de travail, créent des impôts sur le revenu, établissent même la journée de travail de huit heures, mais écartent très soigneusement la question foncière et même, à l'aide de leur science trompeuse, qui prouve tout ce qui est à leur avantage, ils affirment que l'expropriation foncière est inutile, nuisible et même impossible, et il se passe la même chose qu'au temps de l'esclavage. Les hommes du commencement du XIXe siècle et de la fin du XVIIIe siècle sentaient depuis longtemps que l'esclavage était un terrible anachronisme, révoltant l'âme; mais la pseudo-religion et la pseudo-science prouvaient que dans l'esclavage il n'y a rien de mauvais, qu'il n'était

pas nécessaire ou du moins qu'il était prématuré de l'abroger. Maintenant la même chose se passe avec la propriété foncière. De même la pseudo-religion et la pseudo-science prouvent que dans la propriété foncière il n'y a rien de mauvais et qu'il n'y a aucun besoin de la détruire.

Il semble qu'il devrait être évident pour tout homme éclairé de notre temps, que le droit exclusif à la terre, des hommes qui ne la travaillent pas et en privent des centaines et des milliers de familles pauvres, est un fait aussi cruel et aussi odieux que la propriété des esclaves ; et cependant, nous voyons que les soi-disant éclairés et raffinés autocrates, anglais, autrichiens, prussiens, russes, qui jouissent de ce droit cruel et inique, non seulement n'ont pas honte de cette propriété, mais en sont fiers.

La religion la bénit et la science politico-économique prouve que ce doit être ainsi pour le plus grand bien des hommes

Le mérite d'Henry George est non seulement d'avoir anéanti tous ces sophismes, à l'aide desquels la religion et la science justi-

fient la propriété foncière, mais d'avoir amené la question à un tel degré de clarté qu'on ne puisse plus nier l'injustice de la propriété de la terre qu'en se bouchant les oreilles. Il a eu aussi le mérite de donner une réponse précise et directe aux motifs habituellement invoqués par les ennemis de tout progrès et qui consistent en ce que les exigences du progrès sont des rêves non pratiques, irréalisables.

Le projet d'Henry George détruit cette erreur en posant la question de telle façon que demain même un comité pourrait se réunir pour discuter le projet et le transformer en loi. En Russie, par exemple, la discussion de la question du rachat de la terre ou de son expropriation gratuite pour sa nationalisation pourrait être commencée demain et avec diverses péripéties, résolue comme l'a été, il y a trente-trois ans, la question de l'émancipation des serfs.

La nécessité d'un changement de la situation est montrée aux hommes, ainsi que sa possibilité (on peut apporter des changements, des modifications dans le système de « single

taxe », mais l'idée principale est réalisable); ils ne peuvent donc ne pas faire ce que demande leur raison. Il faut seulement que cette idée devienne l'opinion publique, et pour cela il faut la propager et l'éclairer.

C'est du reste ce que vous faites; j'y sympathise de tout cœur et en désire le succès.

LETTRES DIVERSES

... Vous dites que le terme et la conception : « le perfectionnement de soi-même », ne vous plaisent pas, de même que le mot « perfectionnement » que vous trouvez trop vague et trop large. Je le comprends. J'y ai précisément pensé, et il y a là un lien avec la question sur les formes de la vie (la parabole du jardinier qui ne paie pas la redevance et les talents). La vraie vie est donnée à l'homme à deux conditions : la première, qu'il fasse le bien à son prochain (et le bien n'est qu'un : augmenter l'amour parmi les hommes, nourrir un affamé, visiter un malade, etc., tout cela seulement pour augmenter l'amour parmi les hommes); la deuxième, qu'il augmente la force de l'amour qui lui est donné. L'une des con-

ditions est nécessaire à l'autre. Les actes bons, qui augmentent l'amour parmi les hommes, sont seulement tels quand je sens, en les accomplissant, que l'amour augmente en moi, quand je les accomplis en aimant avec attendrissement. Et l'amour augmente en moi (je me perfectionne) seulement quand j'accomplis de bons actes et provoque l'amour chez autrui. De sorte que si j'accomplis de bons actes et reste indifférent, ou si je me perfectionne et pense que j'augmente en moi l'amour sans provoquer l'amour en autrui (parfois cela provoque encore le mal), ce n'est pas *cela*. Je sais seulement avec certitude — et nous tous le savons — que c'est *cela* quand j'aime davantage, et que les hommes en deviennent plus aimants. (C'est, entre autres, la preuve que l'amour est une substance intégrale. — Dieu est le même chez nous tous; en le découvrant en nous, nous le découvrons chez les autres, et inversement).

... Vous écrivez qu'en suivant mon conseil et en vous attachant au perfectionnement de vous-même, vous avez senti que vous courriez le grand danger de vivre en égoïste, par suite inutilement, et que vous avez évité ce danger en cessant de vous soucier de votre perfectionnement moral, en n'imposant plus à votre conscience l'explication de la vérité, et ne pliant plus votre vie à cette conscience, et en vous occupant du perfectionnement, de l'instruction et de l'amélioration d'autrui.

Je pense que le danger qui vous a effrayé était imaginaire, et qu'en continuant à analyser votre conscience, et y conformant votre vie, vous ne risquiez nullement de la passer dans l'oisiveté et inutilement pour autrui.

Je pense, au contraire, que non seulement il n'y a nulle possibilité d'éclairer et de corriger les autres sans s'être éclairé et corrigé soi-même jusqu'aux dernières limites du possible, mais même qu'on ne peut s'éclairer et s'améliorer isolément, que chaque fois qu'on s'éclaire et travaille à l'amélioration de soi-même, inévitablement on éclaire et améliore

les autres, et que ce moyen est le seul efficace pour rendre service à autrui ; de même que le feu ne peut éclairer et chauffer uniquement l'objet qui l'alimente, mais véritablement éclaire et échauffe autour de lui, et ne produit cet effet que quand il brûle lui-même.

Vous écrivez : « Si je deviens meilleur, mon prochain s'en trouvera-t-il mieux ? » C'est comme si un terrassier disait : « Si j'affûte ma pioche, est-ce que mon travail avancera ? » Le travail n'avance que si la pioche est affûtée. Mais ici la comparaison n'est pas complète. Éclairer et améliorer les autres, comme je l'ai déjà dit, ne se fait qu'en s'éclairant et s'améliorant soi-même.

Je ne dis pas que ce que vous faites au service militaire, en apprenant aux soldats à lire et à écrire, etc., soit mal. C'est évidemment mieux que de leur apprendre le mensonge, la cruauté, ou de les battre, mais ce qui est mal de votre part, c'est que, sachant le mal et le mensonge du service militaire, avec ses tromperies, son serment, sa discipline, vous continuiez à servir. Et ce qui est mauvais, ce n'est

pas le fait lui-même que vous servez, mais plutôt les raisonnements que vous faites pour prouver qu'en continuant de servir vous faites bien.

Je comprends qu'à cause de vos parents, de votre passé, de votre faiblesse, vous puissiez ne pas avoir la force de faire ce que vous croyez nécessaire : quitter le service militaire. Nous tous, selon notre faiblesse, nous nous éloignons plus ou moins de cet idéal, de cette vérité, que nous connaissons, mais il est important de ne pas déformer la vérité, de savoir qu'on s'en est éloigné, qu'on est un pécheur, un méchant, et d'aspirer sans cesse vers elle, d'être prêt à écouter sa voix, à n'importe quel moment, dès que les obstacles faibliront.

L'homme n'avance, ne vit et ne sert autrui que lorsqu'il sait combien il s'est éloigné de la vérité et quand il se croit mauvais. Mais s'il cherche à justifier son péché, s'il est content de soi, il est mort. Or, être content de soi, en restant au service militaire, quand on sait qu'il a pour but le supplice et le meurtre, et, pour moyens, la soumission servile à chaque

individu d'un grade supérieur, qui, — demain même — peut m'ordonner de tuer des hommes innocents, quand on sait que les conditions du service militaire sont non seulement l'oisiveté, mais la dépense stérile des meilleures forces du peuple, qui est trompé et dépravé, quand on sait, dis-je, tout cela, on ne peut être content de soi.

... J'ai été très heureux d'avoir de vos nouvelles, mais j'ai beaucoup regretté qu'elles ne soient pas bonnes : la vie désordonnée, comme vous écrivez, et la maladie.

Le pire, c'est la première : la vie dont on est soi-même mécontent. La maladie ne dépend pas de nous, c'est pourquoi l'homme raisonnable, et qui craint Dieu, la peut supporter patiemment. Mais sa vie, on peut la dépenser n'importe comment, et partout et dans toutes les conditions on peut faire ce pourquoi elle nous est donnée, c'est-à-dire se perfectionner, s'approcher de Dieu : « Soyez parfaits comme

votre père du ciel » ; tâchez d'être raisonnable et aimant en tout. Et si on ne le fait pas, c'est bien triste. Le faire, c'est-à-dire se perfectionner et s'approcher de Dieu, non seulement c'est toujours et partout possible, mais ce n'est pas difficile. Quelques-uns pensent qu'il est nécessaire pour cela d'entreprendre quelque chose, d'arranger. Ce n'est pas vrai. Il suffit de ne faire rien de ce qu'on croit le mal, et la vie s'arrange d'elle-même, et on fait le bien, car l'homme sain ne peut rester oisif.

C'est ce que je vous conseille, cher ami. Abstenez-vous seulement, ne vous querellez pas, ne tâchez pas de vous montrer, n'entreprenez rien de nouveau, ne laissez couler l'eau nulle part, sauf sur la roue, et la roue travaillera pour vous et pour les hommes. Dieu est amour, et l'homme aussi est amour. Si seulement l'homme ne s'adonne pas aux séductions, aux tromperies, qui le forcent de dépenser sa vie en vain, l'amour se manifeste et accomplit en lui l'œuvre de Dieu.

...Je pense que vous n'avez qu'à écouter

votre cœur pour savoir ce que vous avez à faire. Si vous croyez en Dieu et en sa loi, non pas en paroles, mais réellement, vous ne pouvez hésiter sur ce que vous devez faire,

Lisez Matthieu, chapitre x, versets 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33.

Là, il est dit clairement comment doit agir celui qui croit en Dieu et en sa loi. Et si vous agissez par la peur, si vous feignez de croire en l'orthodoxie, mieux vaut renier Dieu parce qu'un tel acte montre qu'on ne croit ni à la religion, ni à l'orthodoxie, mais qu'on ne se soucie que des choses terrestres.

Il n'y a là aucun mal, et ni moi ni personne ne reprocheront aux hommes pareils de ne pas avoir de religion. Mais le mal, c'est duanq les hommes mentent, feignent d'avoir de la religion, blâment les autres quand eux-mêmes ne croient pas comme il faut Ce sont ces mêmes hypocrites que Christ dénonce.

...Je veux vous dire que je sens de plus en plus fortement, en songeant à l'approche de la

fin, ce que vous savez aussi: qu'il faut de plus en plus transporter ses buts de la vie extérieure dans la vie intérieure, non devant les hommes, mais devant Dieu : vivre non en vue de cette vie, mais de la vie éternelle. Et vivre ainsi n'est possible qu'en consacrant toute son énergie à son perfectionnement intérieur.

On est habitué de penser — et les ennemis de la vérité l'enseignent ainsi — que le perfectionnement n'est que de l'égoïsme, qu'on ne peut se perfectionner qu'en se retirant du monde. C'est une grande erreur : on ne peut se perfectionner que dans la vie et dans l'union avec les hommes. Et si un homme, vivant parmi les hommes, a pour but principal son perfectionnement devant Dieu, il atteint, dans les affaires pratiques, des résultats plus grands qu'un homme qui ne cherche que le succès des œuvres extérieures.

Peut-être cela vous ennuie-t-il que j'écrive une chose trop connue, mais je l'écris parce que moi-même ne vis que de cela, et l'expérience m'en confirme la justesse.

Vous donnez trois explications de votre culpabilité : 1° la méchanceté envers les autres ; 2° le désaccord de votre vie avec votre conception de la vie ; 3° le doute en la vie éternelle future.

1° La méchanceté envers les autres ; l'impuissance non seulement de l'amour, mais du pardon. C'est ce que j'ai éprouvé et éprouve le plus fortement, et dont je souffre le plus. Je m'en console un peu, parce que Dieu m'aide, c'est-à-dire qu'il y a des moments de répit dans la méchanceté, des moments lucides de la conscience de ses péchés, et par suite l'apparition d'indulgence et même de miséricorde au lieu d'animosité. Je suis convaincu que Dieu nous donne ces moments, ces étincelles de foi. Et s'il y a ces étincelles, il y a aussi chaleur et lumière. Je vous dirai ce qui est pour moi le briquet d'où je tire ces étincelles, et par lequel je force mon cœur à s'enflammer.

Le principal, c'est le repentir, non le repentir général : « Je suis plein de péchés, mon ami, plein de péchés ! » ou ce qui est pire, la conscience d'être tout péchés, d'être né dans

le péché, de ne pouvoir faire un pas sans pécher. Cet aveu fait devant le bloc de tous les péchés les éloigne de moi et me prive de l'utilité spirituelle, inévitable, qui, par la miséricorde de Dieu, accompagne chaque péché : contre le poison, le contrepoison.

Le repentir ne consiste pas à regretter, en général, toute sa vie passée, mais à voir en son âme, clairs et distincts comme alors, les traces, les restes (c'est même bien qu'il y ait des traces et des restes) des anciens péchés, et d'après eux, de se représenter vivement sa dépravation, sa barbarie de jadis et d'aujourd'hui.

Pour cesser d'être fâché contre un homme, pour se réconcilier, pardonner, s'il y a à pardonner, pour plaindre et aimer, que faut-il?

La meilleure chose est de se rappeler qu'on se rendit coupable envers lui de la même faute. C'est un bonheur particulier ; dans ce cas, la guérison est immédiate. Mais cela arrive rarement (il semble que ce soit rarement parce que nous cherchons très mal). C'est pourquoi il faut chercher le pareil péché, ou un analogue, ou mieux encore un pire.

Si l'on fait cela franchement, sérieusement, si l'on comprend vivement sa lâcheté, alors on pardonne, on se réconcilie, et Dieu fait qu'on plaigne et aime.

Mais que Dieu nous préserve de feindre d'aimer, de plaindre, car c'est pire que la haine.

Que Dieu nous préserve aussi de laisser échapper cette étincelle de pitié et de miséricorde pour l'ennemi. Si Dieu envoie son étincelle, son amour divin, il n'y a rien de plus précieux. Nous avons une terrible habitude, oublier : oublier ses fautes, ses péchés, et le repentir en bloc est, pour cela, le meilleur moyen. Tous les péchés formeront une masse impénétrable contre laquelle il n'y a rien à faire, et quand il faudra pour l'usage personnel son propre péché, un bon péché qui pourrait sauver ceux qui vont en commettre un contre nous, impossible d'en trouver. C'est un musée qu'il faut tenir en ordre pour trouver immédiatement ce dont on a besoin : chaque péché doit être à part; ils ne doivent pas se masquer l'un l'autre mais se montrer dans

l'ordre de leur importance. Il ne faut pas oublier ses péchés mais toujours se les rappeler afin d'adoucir par eux la condamnation des autres. Je crois que la différence entre un bon et un méchant est celle-ci : l'homme bon se souvient de tout le mal qu'il a commis et oublie le bien qu'il a fait; pour l'homme méchant, c'est l'inverse.

En somme, pour le premier point, je pense comme Dieu a dit : ne vous pardonnez pas à vous-même et alors vous pardonnerez aux autres.

2° Le désaccord de la vie avec ce qu'elle devrait être, on peut dire plus justement ce qu'elle sera, — c'est précisément sa caractéristique, le signe de la vie. Le gland ne correspond pas au chêne, l'œuf à la poule, le pécheur repentant au saint. Chez tous se fait un mouvement de l'état inférieur à l'état supérieur, du pire au mieux, du plus petit au plus grand; tout cela c'est à peu près la vie.

Et, envers cette vie, il y a trois rapports : premièrement, la vie passe, et l'être, comme le gland, l'enfant, ou quelquefois même l'adulte,

ne s'aperçoit pas de ce mouvement, n'y aide pas, ne l'empêche pas. Deuxièmement, l'homme, qui perçoit ce mouvement, voit vers où il marche et accélère le mouvement : il a hâte d'être ce qu'il doit devenir. Le garçon veut être adulte et s'imagine qu'il le sera lorsqu'il prendra l'uniforme, ira à la chasse, boira du vin, et tiendra des propos grossiers. La même chose pour la vie spirituelle. L'homme voit qu'il va au bien, à l'affranchissement du péché, à la sainteté, et il s'imagine que s'il fait des sacrifices, brûle des cierges, se confesse, communie, ou que s'il se convainc que la victime est apportée, qu'elle est purifiée du péché, qu'alors, en effet, il se délivre du péché et atteint la sainteté. C'est un chemin terrible. De même que le garçon se déprave en désirant être ce qu'il n'est pas, ainsi se déprave l'homme qui désire être spirituellement autre qu'il est.

Troisièmement, l'homme voit où il marche, il sait que le désaccord de sa vie avec sa conscience est la condition de sa vie, et, de toutes ses forces, il tâche de diminuer ce

désaccord, sachant que ce n'est pas son œuvre personnelle mais celle de son Père, de celui qui l'a envoyé ici-bas tel qu'il est et a introduit en lui la conscience de ce qu'il doit être et sera. Et l'homme, sachant que ce désaccord n'est pas quelque chose d'extraordinaire, mais la loi de toute sa vie, loi sans laquelle est impossible aucun mouvement et rapprochement vers la perfection éternelle et infinie : Dieu, voit dans ce désaccord la condition de la vie et du bien.

En effet, si en l'homme n'était ni la raison, ni la conscience, qui découle de la raison du désaccord de sa vie d'avec ce qu'elle doit être, si la vie restait ce qu'elle était alors qu'il était pécheur irraisonnable, pour lui ce serait pis. Et s'il n'y avait pas les péchés, s'il pouvait d'un coup être ce qu'il veut être, d'après sa raison, ce serait pire encore. Il n'y aurait aucune raison de vivre, il n'y aurait aucune vie.

Mais, direz-vous : « Pourquoi est-ce que je n'avance pas ! Pourquoi suis-je tel que j'étais ? » Remerciez Dieu de vous sentir ainsi. C'est mal quand l'homme se dit à soi-même : je suis

devenu meilleur que j'étais, ainsi je ne fume plus, je ne commets pas l'adultère, je donne la dixième partie de mon bien et ne fais pas comme le péager. Dieu fasse que vous soyez toujours mécontent et ne voyiez pas le chemin que vous avez parcouru en vous rapprochant de lui. Nous ne l'apercevons que si nous faisons ce qu'il ne faut pas, quand nous nous comparons avec l'ancien moi ou avec autrui. Nous devons nous efforcer d'être parfaits comme le Père, et c'est pourquoi nous ne devons nous comparer qu'à lui, c'est-à-dire avec le bien supérieur, infini, et la vérité; alors nous ne verrons pas nos progrès. Ce n'est pas cette marche lilliputienne qui nous soutiendra dans la vie, mais la conscience que nous remplissons la volonté de Dieu. Et la volonté de Dieu consiste en ceci : que faisant tout notre possible pour la destruction du désaccord, nous reconnaissions avoir fait ce qu'on ne pouvait ne pas faire, comme l'ouvrier qui retournerait au champ avec le maître.

Il est encore étonnant que ce désaccord entre la conscience et la vie, qui trouble telle-

ment tous les hommes, soit toujours le même, chez l'homme vertueux comme chez le plus grand pécheur.

Par moi-même, du moins, je sais qu'aux meilleurs moments de ma conscience, à chaque point de ma vie, le désaccord et le mécontentement de moi-même étaient toujours les mêmes. Je ne les sentais que lorsque je tombais moralement. Ce n'est donc pas quelque chose d'extraordinaire mais une des particularités de la vie humaine.

Oui, aux hommes raisonnables qui pèchent et le savent, le diable ne peut dire : « Vous ne péchez nullement en tuant ou commettant l'adultère, vivre ainsi sera bien pour vous et pour tous. » Les hommes ne le croiraient pas. Alors il invente une ruse dont le résultat est le même, c'est-à-dire que les hommes, en péchant, croiront qu'ils ne commettent pas le péché et s'y plongeront sans le remarquer. Et voici ce qu'il leur dit : « Supposons que notre vie telle qu'elle est ne vous conduise pas tous au bien et puisse être appelée pécheresse ; supposons que vous péchez en vivant comme vous

le faites, mais sans le péché vous ne pouvez vivre, et cependant la conscience du péché est trop lourde et Dieu ne pouvait vouloir que tous se tourmentassent toujours par cette conscience, c'est pourquoi il a donné le moyen de s'en délivrer. Ce moyen, c'est la victime que vous apportez et qu'on apporte pour vous, la victime expiatoire. »

Nous sommes habitués depuis si longtemps à cette représentation de la vie — elle nous a été inoculée avec le lait — d'après laquelle nous pouvons être tranquilles et satisfaits de nous-mêmes, que cet état de l'âme humaine, par lequel nous sentons que nous tendons du pire au mieux, est naturel, inévitable ; c'est-à-dire que le désaccord de la vie avec la conscience se présente à nous comme une chose exceptionnelle.

Je me représente souvent le héros de l'histoire que je voudrais écrire, par exemple, un homme élevé dans les cercles révolutionnaires. Au commencement il est révolutionnaire, puis populiste, socialiste, orthodoxe, moine à l'Afone, ensuite athée, bon père de famille et

enfin Doukhobor. Il commence tout, sans cesse quitte tout; les hommes se moquent de lui; il n'a rien fait et meurt oublié dans un hospice quelconque, et, en mourant, il pense qu'il a gâché sa vie, et, cependant, c'est un saint.

3° Le doute que ce que vous pensez et sentez sur la vie éternelle est peut-être une tromperie inconsciente de vous-même, qui découle de la peur devant la fragilité de la vie.

Vous écrivez que vous ne pouvez exprimer clairement cet état. On ne peut l'exprimer. Cet état est l'indice de quelque chose qui n'est pas fixé dans l'âme.

S'il n'y a rien, il faut vivre et se réjouir, mais vous ne le pouvez plus. Si tout cela n'est qu'une tromperie cruelle, une vision, alors il faut se tuer ou se taire. Et cela vous ne le pouvez aussi. Mais s'il y a Dieu, alors il faut rejeter, couper, tout ce qui nous sépare de lui. C'est ce que vous faites et ferez.

Encore une ruse perfide du diable, cette foi mensongère, impudente, basée sur rien, en une vie future non éternelle. Je crois que sans la doctrine mensongère de la vie future,

jamais personne n'eût douté de la vie éternelle.

De nouveau, le diable ne peut nier la vie éternelle, alors qu'il n'y a qu'une vie éternelle et que nous n'en pouvons connaître aucune autre. Alors il invente une nouvelle ruse. La mort corporelle, c'est le passage de l'autre côté du fleuve, derrière l'abîme, sur l'autre rive, passage absolument sûr, direct, et on ne peut aucunement l'éviter ni douter de sa solidité et de ce qu'il conduit au bien. Et voilà, le diable construit le pont qui se termine par un précipice, qui ne conduit pas du tout où il faut, et il y entraîne les hommes, sous prétexte que, par son pont, le passage est plus facile. Et, une fois sur ce pont, quand on voit devant soi l'abîme, on croit qu'il n'y a pas la vie.

J'ai connu cela; mais n'y croyez pas. S'il y a doute, c'est que vous n'avez pas perdu la foi en la vie future individuelle, c'est la tromperie du diable.

La vie éternelle est comme un ballon : le gaz n'est pas notre force mais celle de Dieu, elle nous attire en haut. Les cordes qui le

retiennent sont nos erreurs, et le lest c'est notre volonté et non celle de Dieu. Si les cordes sont coupées, le lest nous retient ; plus nous en jetterons, plus nous monterons.

... J'ai toujours beaucoup de peine à la pensée qu'il y a des hommes, comme vous, qui souffrent par l'ignorance, par le doute, par l'erreur, tandis que la vérité m'est si simple, si claire, si familière, et non seulement en théorie mais en pratique : c'est-à-dire que depuis longtemps déjà je vis avec cette vérité. Après les doutes les plus terribles et le désespoir que vous éprouvez, je vis dans cette vérité, tranquillement, joyeusement...

La vie c'est la délivrance de l'âme des conditions corporelles où elle est placée.

Dieu, c'est cet être spirituel qui est par soi-même, par la volonté de qui notre âme est renfermée dans notre personne corporelle.

La délivrance de l'âme peut se faire de deux façons : par le suicide, instantané ou graduel.

c'est-à-dire par l'écart de l'accomplissement de la volonté de Dieu, ou par l'accomplissement dans la vie, de l'œuvre pour laquelle notre âme est renfermée, par Dieu, dans notre corps.

La première délivrance n'est qu'imaginaire, parce que l'âme, qui provient de Dieu et qui toute se trouve en son pouvoir, ne peut cesser d'être ce qu'a voulu Dieu, et elle aura beau résister, elle sera forcée d'accomplir ce que Dieu exige d'elle; seulement elle l'accomplira en résistant et souffrant. La deuxième délivrance est la vraie : elle consiste en l'accomplissement de plus en plus grand de la volonté de Dieu, dans le rapprochement de plus en plus grand vers lui et l'union de plus en plus intime avec lui.

Et la délivrance de l'âme par la volonté de Dieu, la délivrance qui produit tout le travail de la vie, n'est atteinte que par une seule chose : par l'amour, par l'augmentation de l'amour.

L'amour, c'est la destruction des obstacles qui séparent notre être des autres êtres. Plus nous aimons les hommes et les autres créa-

tures, plus s'élargit notre personne. L'amour pour tous, l'amour pour la source de la vie, pour Dieu, anéantit tous les obstacles personnels et nous unit à Dieu.

Aspirer à cet idéal, s'en approcher, en cela est la vie de l'homme, et il n'y a pas d'autre vie. Ce rapprochement est possible jusqu'à l'infini; en lui est le bien.

A PROPOS DES ÉVÉNEMENTS DE KICHINEV [1]

6 mai 1903 [1].

L'horrible crime commis à Kichinev m'a frappé maladivement. J'ai exprimé ce que j'en pense dans une lettre à un israélite de mes connaissances. Je vous le transcris :

Iasnaia Poliana, 27 avril 1903.

J'ai reçu votre lettre, j'en ai déjà reçu plusieurs semblables. Tous ceux qui m'écrivent, comme vous, exigent de moi que j'exprime mon opinion sur les meurtres de Kichinev.

1. Cette lettre fut écrite par le comte L. Tolstoï en réponse à l'invitation qui lui avait été faite de participer à un recueil littéraire au profit des victimes de Kichinev.

Ajoutons, à propos des événements de Kichinev, que

Dans ces appels qui me sont faits, il y a, me semble-t-il, un malentendu. On suppose que ma voix a une importance particulière, et alors on me prie d'exprimer ce que je pense d'un événement si important et si complexe par ses causes que le crime de Kichinev.

L'erreur est en ce qu'on exige de moi l'œuvre du publiciste, tandis que je suis entièrement absorbé par une question très nette : la question religieuse et son application à la vie. Exiger de moi d'exprimer publiquement mon opinion sur les événements contemporains n'est pas plus fondé que de l'exiger de n'importe quel spécialiste jouissant d'une certaine notoriété. Il peut m'arriver, et il m'arrive, de profiter d'un événement d'actualité pour appuyer mon idée ; mais répondre à tous les événements contemporains, même très importants, comme le font les publicistes, je ne le pourrais,

L.-N. Tolstoï reçut du *North American Newspaper* le télégramme suivant : « La Russie est-elle coupable dans le massacre de Kichinev ? Réponse payée trente mots », auquel il répondit : « Le gouvernement est coupable : 1° en privant les juifs des droits communs, comme une caste à part ; 2° en instruisant par force le peuple russe dans l'idolâtrie au lieu du christianisme. »

même si je le jugeais utile. Pour agir ainsi il me faudrait exprimer des opinions non mûries ou banales, répéter ce que d'autres auraient déjà dit, et alors mon opinion n'aurait plus l'importance qu'on lui attribue et pourquoi on l'exige de moi.

Tant qu'à ce que je pense des Juifs et des événements de Kichinev, ce devrait être clair pour tous ceux qui s'intéressent à mes idées. Mes sentiments envers les Juifs ne peuvent être autres que les sentiments envers des frères que j'aime, non parce qu'ils sont Juifs, mais parce que nous et eux, comme tous les hommes, sommes les fils d'un même père, Dieu.

Et cet amour ne m'impose aucun effort, car j'ai rencontré et aime de très braves gens, juifs.

Quant à ma façon d'envisager les événements de Kichinev, elle se définit de soi-même par mes idées religieuses. Avant même de connaître tous les détails horribles dévoilés par la suite, dès les premiers communiqués des journaux, j'ai éprouvé un sentiment pénible, complexe, de pitié pour les victimes innocentes des

brutalités de la foule, d'indignation devant l'abrutissement de ces gens soi-disant chrétiens, de dégoût et de mépris pour ces gens dits instruits qui excitaient la foule et approuvaient ses actes, et, principalement, d'horreur devant le vrai coupable de tout : notre gouvernement avec son clergé qui abrutit et fanatise les hommes, et sa bande de brigands-fonctionnaires.

Le crime de Kichinev n'est que le résultat direct de la propagation du mensonge et de la violence qu'avec tant de ténacité et d'obstination fait le gouvernement russe.

L'attitude du gouvernement envers cet événement n'est qu'une nouvelle preuve de son égoïsme grossier, qui ne s'arrête devant aucune cruauté quand il s'agit de réprimer le mouvement qui lui paraît dangereux et reste indifférent devant les atrocités les plus effroyables — comme pour les massacres arméniens — si elles n'attentent pas à ses intérêts.

Voilà tout ce que je pouvais dire à propos des massacres de Kichinev, mais tout cela je l'ai exprimé depuis longtemps.

Et si vous me demandez ce que, selon moi, les Juifs doivent faire, ma réponse aussi découlera de cette doctrine que je tâche de comprendre et de suivre. Les Juifs, comme tous les hommes, pour leur bien ont besoin d'une seule chose : guider le plus possible leur vie par le précepte : Agis envers les autres comme tu voudrais que les autres agissent envers toi ; et lutter contre le gouvernement non par la violence — il faut laisser ce moyen exclusivement au gouvernement — mais par la vie bonne qui exclut non seulement toute violence sur son prochain, mais la participation à la violence et à la jouissance des armes de violence établies par le gouvernement.

C'est tout ce que j'ai à dire — c'est très vieux et très connu — à propos des horribles événements de Kichinev.

A MONSIEUR OCTAVE MIRBEAU [1]

12 Octobre 1903.

Cher confrère,

Ce n'est qu'avant-hier que j'ai reçu votre lettre du 26 mai !

Je crois que chaque nationalité emploie différents moyens pour exprimer dans l'art l'idéal commun, et que c'est à cause de cela que nous éprouvons une jouissance particulière à retrouver notre idéal exprimé d'une manière nouvelle et inattendue. L'art français m'a donné jadis ce sentiment de découverte quand j'ai lu pour la première fois Alfred de Vigny, Stendhal, Victor Hugo et surtout Rousseau. Je crois que c'est à ce sentiment qu'il faut attribuer la trop grande importance que vous attachez aux écrits de Dostoievsky et surtout aux miens. Dans tous les cas, je vous remercie pour votre lettre et votre dédicace. Je me fais une fête de lire votre nouveau drame.

L. Tolstoï.

1. Cette lettre écrite en français par L. Tolstoï nous a été communiquée par M. Octave Mirbeau, à qui nous exprimons notre vive gratitude.

A SON FILS LÉON

25 décembre 1905 — 9 janvier 1906.

Aujourd'hui seulement j'ai reçu ta lettre, et aujourd'hui même je te réponds. Je savais plus ou moins tout ce que tu m'as écrit, mais ton récit est si bien que j'ai ressenti encore plus vivement toute l'horreur de la chute morale de notre société. Pour le moment, la situation s'est modifiée extérieurement, mais cette colère des hommes, contenue par des moyens extérieurs, est aussi horrible.

Je ne lis pas les journaux, mais, malgré moi, par les récits de mes familiers et de mes visiteurs — et les uns et les autres sont nombreux — je sais tout ce qui se passe et ne puis

me retenir de poursuivre mes occupations, qui n'ont aucun rapport avec la révolution. J'ai écrit un article *La fin de notre ère*, qui a paru, il y a deux semaines, à l'étranger, et mainte- j'écris... j'écris uniquement *per animani lavavi*. Si tu as les *Pensées des sages*, lis la pensée d'aujourd'hui, du 27 décembre.

Cette pensée : que seule l'amélioration individuelle peut amener celle de tous les hommes — de même que pour chauffer l'eau d'une marmite il faut que chaque goutte soit chauffée ; — est un tel truisme qu'il est inutile de le répéter, car jamais personne ne le discute. Et cependant, bien que le reconnaissant et disant : « Naturellement ! » tous continuent à dire et à commettre des vilenies, ne comprenant pas que cette activité sociale non seulement n'aida jamais à améliorer le sort des hommes mais l'empire de la façon la plus absolue et la plus certaine. Elle l'empire, car ainsi que nous le voyons maintenant, le niveau moyen de la moralité baisse considérablement, et l'abaissement du niveau moral est avantageux et propice à tous les hommes

immoraux. C'est pourquoi les hommes sont d'autant plus immoraux qu'ils s'occupent avec plus de zèle de la transformation sociale.

Que donc faire?

Les hommes irréligieux n'ont qu'à faire ce qu'ils font : se joindre à un parti quelconque, et lutter, haïr, nuire. Et les hommes religieux, vivre leur propre vie, en tâchant de remplir devant Dieu leurs devoirs, parmi lesquels est celui d'avoir pitié des hommes, de les aimer, de les secourir autant que possible, au lieu d'instituer telle ou telle douma ou assemblée constituante et autres sottises pareilles.

Et la preuve qu'il en est ainsi, c'est que, dès qu'on est occupé des conditions extérieures, outre qu'on s'embrouille soi-même, qu'on ne sait plus ce qui est bien et ce qui est mal, on se trouve aussitôt en rapports hostiles avec les hommes, tandis que si l'on ne pense qu'à ses devoirs envers Dieu, alors tout est clair, facile. Il n'y a d'autres obstacles que les obstacles intérieurs qui peuvent être vaincus, et non seulement on n'éprouve pas d'hostilité envers les hommes, mais, au contraire, on

ressent de l'amour pour eux, on le provoque en soi.

C'est pourquoi je ne désire qu'une chose pour toi et pour tous les hommes : qu'ils comprennent que sans religion l'homme est un être méchant, vilain, malhonnête, et que le plus important pour lui, s'il n'est pas religieux, c'est d'établir en lui le rapport religieux envers la vie et de traiter d'après ce rapport tous les phénomènes de la vie.

La nécessité de faire cela se sent particulièment dans un temps comme le nôtre.

Je te le conseille beaucoup, beaucoup.

L. Tolstoï.

LETTRE A M. SABATIER

SUR LES AFFAIRES RELIGIEUSES DE FRANCE

Tolstoï, sous la direction duquel a été traduite et répandue la *Vie de Saint François d'Assise*, par M. Paul Sabatier, vient de lui adresser une intéressante lettre sur les affaires ecclésiastiques de France.

L'occasion de cette lettre lui a été fournie par un volume de M. Paul Sabatier intitulé : *A propos de la séparation des Églises et de l'État.*

Cher Monsieur Sabatier,

J'ai lu avec grand intérêt votre livre, ainsi que la brochure italienne.

La question qui y est traitée est de la plus

1. Nous remercions vivement M. Sabatier pour son aimable autorisation de reproduire ici cette lettre.

grande importance, et comme je vous connais pour un homme sincère, je me permettrai de l'être complètement avec vous et vous dirai toute ma pensée.

Je crois qu'en toutes choses il n'y a rien de plus faux que les demi-mesures et qu'il est impossible d'enter la vérité et le bien sur le mensonge et le mal. La religion est la vérité et le bien; l'Eglise, le mensonge et le mal.

Je vous dirai franchement qu'il m'est impossible de me mettre au point de vue de ceux qui croient que l'Eglise est une organisation indispensable pour la religion, et qu'il ne faut que la réformer pour qu'elle devienne une institution bienfaisante pour l'humanité.

L'Eglise n'a jamais été qu'une institution mensongère et cruelle qui, en vue des avantages qu'elle pouvait acquérir du pouvoir temporel pour ceux qui faisaient partie de cette institution, a perverti et dénaturé la vraie doctrine chrétienne. Tous les concordats n'ont jamais été pour elle autre chose que des accommodements entre l'Eglise et l'Etat, par lesquels l'Eglise promettait son aide à l'Etat, en vue des

avantages matériels que lui accordait ce dernier.

Le christianisme n'a jamais été pour l'Eglise qu'un prétexte. On me dira qu'il y a eu, et qu'il y a jusqu'à présent, dans le monde catholique, des individus, hommes et femmes, d'une sainte vie, mais la sainteté de ces individus n'a pas été atteinte grâce aux enseignements de l'Eglise, mais plutôt malgré elle.

En somme, j'ai été surtout étonné, en lisant votre livre (qui est très bien écrit et a de belles pages), d'y trouver sur le thème de l'avenir du catholicisme et de la religion en général des raisonnements de différents monseigneurs et auteurs laïques que vous y citez, qui feraient penser que ni Voltaire, ni Rousseau, ni Kant, ni Channing, ni Lamennais, ni beaucoup d'autres grands esprits qui ont traité ce sujet n'ont jamais existé.

Tout ce qui peut se dire à présent sur la question du rapport de la vraie religion et du catholicisme, a été dit depuis longtemps, et dit de manière à épuiser complètement la question.

Il n'y a qu'à relire Voltaire, Kant (son livre « Sur la religion dans les limites de la pure raison »), Channing, Lamennais, Ruskin, Emerson et autres, pour voir que tout ce qui se débite à présent sur cette matière avec si peu de clarté, de précision et de méthode, a été depuis longtemps et de manière à ne laisser rien à dire à ceux qui voudraient à présent traiter la même question.

« On me dit qu'il fallait une révélation », dit Rousseau, dans sa profession de foi au Vicaire savoyard, « pour apprendre aux hommes la manière dont Dieu voulait être servi ; on assigne en preuve la diversité des cultes bizarres qu'ils ont institués, et l'on ne voit pas que cette diversité même vient de la fantaisie des révélations. Dès que les peuples se sont avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à sa mode et lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y aurait jamais eu qu'une religion sur la terre. »

Notre devoir à nous et à nos contemporains n'est pas de répéter vaguement des choses qui

ont été si bien dites des siècles avant nous, mais de tâcher de préciser les principes de la vraie religion, qui doit remplacer les affreuses superstitions de l'Eglise, que fait semblant de professer à présent l'humanité chrétienne.

L'homme, comme être raisonnable, n'a jamais vécu sans établir un rapport spirituel entre son existence et l'Infini, que nous appelons Dieu. Ce rapport qui n'est autre que la religion a toujours été la force dirigeante de toutes les actions conscientes de l'homme et a toujours évolué conformément au développement de l'humanité.

La vraie doctrine chrétienne à l'époque où elle a paru, étant beaucoup au-dessus de la faculté de conception des masses, ne fut acceptée dans son vrai sens que par une toute petite minorité.

La grande masse, habituée à une adoration religieuse du pouvoir temporel, ne pouvant comprendre cette doctrine dans son véritable sens, accepta avec facilité la doctrine quasi chrétienne, falsifiée par l'Eglise, qui n'exigeait qu'une adoration extérieure de Dieu, des saints,

des images et en partie de personnages revêtus de qualités surnaturelles.

Cela dura des siècles, mais, avec les progrès des lumières en général, le véritable esprit chrétien, caché sous les toiles dont l'avait recouvert l'Eglise, se fit jour de plus en plus, et la contradiction de la vraie doctrine chrétienne et du régime autoritaire de l'Etat soutenu par la violence devint de plus en plus évidente. Malgré tous les efforts de l'Etat et de l'Eglise pour réunir les deux principes : celui du vrai christianisme (amour, humilité, clémence) et celui des gouvernements de l'Etat (voie de fait, force physique, violence), la contradiction devint, de notre temps, tellement évidente qu'une solution telle quelle de cette flagrante contradiction ne peut plus être retardée.

Plusieurs symptômes le prouvent : 1° le mouvement religieux qui se produit non seulement en France, mais dans tous les pays chrétiens ; 2° la révolution en Russie ; et 3° les progrès extraordinaires militaires et industriels qui se manifestent de plus en plus dans ces derniers temps en Chine, et surtout au Japon.

Le mouvement religieux qui se produit à présent non seulement dans le monde catholique, mais dans le monde entier n'est, selon moi, pas autre chose que les douleurs d'enfantement du dilemme : la religion chrétienne avec ses exigences de soumission à Dieu, d'amour du prochain, d'humilité ; et l'Etat, avec les conditions indispensables de son existence : soumission au gouvernement, patriotisme, loi du talion et surtout l'armée avec son service obligatoire.

Il me paraît qu'en France il y a tendance à résoudre le dilemme en faveur de l'Etat contre la religion ; non seulement contre le catholicisme, mais contre la religion en général, qui est envisagée par la majorité des classes dirigeantes, comme un élément du passé, inutile et plutôt pernicieux que bienfaisant pour le bien-être des hommes de notre époque.

Le même dilemme est la cause principale de la révolution en Russie. Tout ce qui se fait à présent en Russie par les révolutionnaires est une activité inconsciente ayant pour but la solution du dilemme en faveur de la religion,

c'est-à-dire de l'abolition de l'Etat, de tout pouvoir fondé sur la force, et d'une organisation sociale basée sur les principes religieux et moraux communs à tous les hommes.

Le troisième symptôme de l'imminence de la solution du dilemme : l'Etat ou la religion, m'apparaît dans les progrès extraordinaires tant militaires qu'industriels qu'ont fait et continuent de faire, dans ces derniers temps, les peuples de l'Extrême-Orient, qui non seulement sont libres de la contradiction intérieure des Etats chrétiens, mais qui professent la religion la plus patriotique du culte des ancêtres et du pouvoir de leur chef d'Etat qu'ils déifient.

Les progrès de ces peuples sont tels que, s'ils continuent à se produire dans les mêmes proportions, dans quelques dizaines d'années ce ne seront plus les Etats européens qui dicteront la loi aux Orientaux, mais ce seront les Orientaux qui seront les maîtres du monde et les chrétiens leurs vassaux. Et cela ne peut pas être autrement par l'accord complet de leur religion et de leur organisation comme Etats.

Les peuples de l'Europe commencent à s'apercevoir de ce danger. C'est précisément cette attitude menaçante des peuples de l'Orient qui constitue la troisième raison pour laquelle la solution du dilemme entre la religion et l'Etat ne peut plus être retardée.

L'un des deux : ou bien renier complètement le vrai sens de la religion chrétienne, détruire les derniers vestiges des idées d'amour du prochain, d'humilité, de fraternité, comme le font déjà les hommes du monde européen et opposer un patriotisme féroce et une obéissance servile au patriotisme et à l'obéissance passive des Orientaux, ou bien accepter pour tout de bon les vrais principes chrétiens d'amour du prochain, d'humilité, de non-résistance au méchant, à la violence, et se fier non à la force physique mais à la volonté de Dieu, pleinement convaincus que le plus grand bien de l'homme et de l'humanité ne s'acquiert que par la soumission à la loi éternelle, révélée en notre conscience, quoique les voies par lesquelles ce bien nous peut être acquis nous soient cachées et incompréhensibles.

Il est inutile de vous dire de quel côté sont mes sympathies et mes aspirations.

Voilà les idées qui me sont venues à la lecture de votre livre.

Excusez-moi, je vous prie, cher ami, pour la rudesse de mes expressions, ainsi que pour mon mauvais français que vous aurez l'indulgence de tâcher de comprendre.

Votre ami,

LÉON TOLSTOI.

7 novembre 1906.

LETTRE A UN CHINOIS

I

J'ai reçu vos livres et les ai lus avec beaucoup d'intérêt, surtout *Papers from a Viceroys Yamen.*

La vie du peuple chinois m'a toujours très vivement intéressé, et je n'ai jamais manqué l'occasion de m'instruire de la vie chinoise, en ce qui m'était accessible, principalement de la sagesse religieuse chinoise, des livres de Confucius, de Méo-Tsé, Lao-Tsé, et des commentaires de ces livres.

J'ai lu également les ouvrages concernant le Bouddhisme chinois et les livres des Européens sur la Chine. Enfin, depuis ces dernières

années, après les crimes commis par les Européens contre les Chinois, et, en particulier, par les Russes, la vie générale du peuple chinois m'est devenue encore plus intéressante.

Le peuple chinois qui a tant souffert de la cruauté immorale, égoïste, cupide, des peuples européens, jusqu'à présent, à toutes les violences exercées contre lui, a répondu par le calme majestueux et sage, et a opposé la patience à la force.

Je parle du peuple chinois, non du gouvernement.

Le calme et la patience du grand et majestueux peuple chinois n'ont provoqué qu'une effronterie plus grande des peuples européens, comme il arrive toujours avec les gens grossiers, égoïstes, qui ne vivent que de la vie animale, et desquels étaient les Européens qui avaient affaire en Chine.

L'épreuve qui fut imposée et qui est imposée maintenant au peuple chinois est lourde et pénible, mais à cause de cela même, il ne faut pas qu'il perde patience, il ne doit pas se comporter, vis-à-vis de la violence, autrement qu'il

l'a fait jusqu'à ce jour, sans quoi il se priverait de tous les grands avantages de la non-résistance au mal par le mal.

« Celui qui a souffert jusqu'à la fin, celui-là seul sera sauvé », dit la loi chrétienne. Je crois que c'est une vérité indiscutable, bien que comprise très difficilement par les hommes. Ne pas répondre au mal par le mal, ne pas participer au mal, c'est le moyen le plus sûr non seulement du salut, mais encore de la victoire sur ceux qui font le mal.

Les Chinois ont pu voir la confirmation éclatante de la vérité de cette loi après leur cession de Port-Arthur à la Russie. Les efforts militaires les plus grands pour défendre Port-Arthur contre les Russes et les Japonais n'auraient pu avoir pour ces peuples de conséquences plus pernicieuses que celles qui résultèrent de cette cession.

La même chose se produira inévitablement pour Kiou-Kiang et Weï-Haï-Weï cédés par la Chine à l'Allemagne et à l'Angleterre.

Le gain des pillards provoque l'envie des autres pillards ; la proie accaparée devient un

objet de querelle et cause la perte des pillards eux-mêmes. C'est ce qui arrive entre chiens, et ce qui arrive aussi entre hommes qui se ravalent au niveau des animaux.

II

Aussi, est-ce avec crainte et douleur que j'entends parler de la manifestation, en Chine, de l'esprit de lutte, du désir d'opposer la force aux crimes commis par les peuples européens.

S'il en était ainsi, si, en effet, le peuple chinois, renonçant à la patience, s'armait sur le modèle des peuples européens pour chasser les pillards européens, ce qui, grâce à son esprit, sa discipline, son amour du travail et, principalement, l'énormité de sa population lui serait très facile, ce serait terrible. Terrible non dans le sens que le comprenait un des représentants les plus grossiers et les plus ignorants de l'Europe occidentale, l'empereur d'Allemagne, non dans ce sens que la Chine deviendrait dangereuse pour l'Europe, mais dans ce sens que la Chine cesserait d'être le

rempart de la vraie sagesse, pratique et populaire, qui consiste à vivre de cette vie pacifique, agricole, propre à tous les hommes raisonnables, et à laquelle tôt ou tard doivent revenir consciemment les peuples qui l'ont abandonnée.

III

Il me semble que notre temps est celui d'une grande transformation de la vie des hommes, et que la Chine, en tête des peuples d'Orient, doit y jouer un grand rôle.

Il me semble que la mission des peuples d'Orient, de la Chine, de la Perse, de la Turquie, des Indes, de la Russie, et peut-être du Japon, s'il n'est pas encore entièrement enserré dans les filets de la civilisation européenne, consiste à indiquer aux peuples la véritable voie de la liberté, cette voie, comme vous l'écrivez dans votre livre, qu'on ne peut exprimer en langue chinoise par un autre mot que celui de *Tao;* c'est-à-dire l'activité conforme à la loi éternelle, fondamentale de la vie humaine.

La liberté, selon la doctrine du Christ, s'obtient par la même voie : « Vous reconnaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira ». Or, il me semble que ce sont les peuples d'Orient qui sont appelés à retrouver cette liberté que les peuples d'Occident ont perdue presque sans retour.

Voici ce que je pense :

Depuis les temps les plus reculés, il s'est produit ce fait que d'entre les hommes pacifiques et laborieux, se détachaient des hommes rapaces, préférant la violence au travail; ces hommes rapaces et oisifs attaquaient les hommes pacifiques et les forçaient à travailler pour eux. Ce fait s'est produit en Occident et en Orient, chez tous les peuples groupés en États; il s'est prolongé à travers les siècles et se produit encore de nos jours.

Mais, dans l'antiquité, quand les conquérants s'emparaient de grands espaces peuplés, ils ne pouvaient faire beaucoup de mal aux peuples conquis. Le nombre de dominants était petit eu égard au grand nombre de sujets, surtout avec les moyens de communication

primitifs sur d'immenses espaces, si bien que ce n'était qu'une petite partie des sujets qui subissait la violence des dominants, et la majorité pouvait vivre tranquillement, sans contact direct avec les violateurs. Ce fut ainsi partout, cela existe encore parmi les peuples d'Orient, et surtout dans l'immense Chine.

Deux causes font qu'une pareille situation ne peut durer : 1° parce que le pouvoir basé sur la violence, par cela même se déprave de plus en plus ; 2° parce que les hommes subjugués, au fur et à mesure que leur esprit s'éclaire, comprennent de plus en plus clairement ce qu'ils perdent en se soumettant au pouvoir. Les efforts de ces deux causes s'amplifient encore grâce aux perfectionnements techniques des moyens de communication : chemins de fer, postes, télégraphe, téléphone, grâce auxquels les potentats manifestent leur pouvoir là où auparavant il ne pouvait s'exercer. Par la même raison les sujets se trouvent en communion plus étroite et comprennent de plus en plus clairement les désavantages de leur situation.

Ces désavantages, avec le temps, deviennent si grands, que les sujets sentent la nécessité de modifier d'une façon ou d'une autre leur attitude au pouvoir. Les peuples d'Occident sentent depuis longtemps cette nécessité, et ont déjà modifié leurs rapports avec le pouvoir, à l'aide d'un moyen commun à eux tous : la limitation du pouvoir par la représentation nationale, c'est-à-dire, en réalité, en élargissant le pouvoir, en transportant le pouvoir d'un seul ou de quelques-uns à plusieurs.

J'estime que c'est maintenant aux peuples d'Orient et à la Chine à sentir le mal du pouvoir despotique et à chercher le moyen de s'en affranchir.

IV

Je sais, qu'en Chine, il est admis que le potentat suprême, le Fils du Ciel, doit être l'homme le plus sage et le plus vertueux, et que s'il n'est pas tel, ses sujets peuvent et doivent cesser de lui obéir. Je pense que cette doctrine n'est qu'une justification du pouvoir,

aussi faible que la doctrine de l'apôtre Paul, répandue parmi les peuples européens, d'après laquelle le pouvoir vient de Dieu.

Le peuple chinois ne peut pas savoir si son empereur est sage ou vertueux, de même que les peuples chrétiens ne peuvent savoir que c'est précisément à tel potentat plutôt qu'à tel autre, ayant lutté contre lui, que Dieu octroye le pouvoir. Cette justification du pouvoir pouvait passer quand les méfaits du pouvoir étaient peu sensibles pour les peuples. Mais maintenant que la majorité des hommes sent tous les désavantages et le mensonge du pouvoir d'un ou de quelques-uns sur plusieurs, ces justifications ne sont pas réelles, et les peuples, d'une manière ou d'une autre, doivent modifier leur façon d'envisager le pouvoir. Les peuples occidentaux l'ont modifiée depuis longtemps; le tour des peuples orientaux est venu. Je pense qu'en telle situation se trouvent maintenant la Russie, la Perse, la Turquie et la Chine.

Tous ces peuples sont, aujourd'hui, arrivés à un tel point, qu'ils ne peuvent pas garder

plus longtemps leur attitude envers leurs potentats. Comme l'a dit avec raison l'écrivain russe Herzen : Gengis-Khan, avec le télégraphe et les moteurs électriques, n'est pas possible. Si l'Orient possède encore des Gengis-Khans, il est clair que leur heure est venue et que ce sont les derniers. Ils ne peuvent pas continuer d'exister, d'une part, parce que grâce au télégraphe et tout ce qui constitue la civilisation, le pouvoir devient trop lourd; d'autre part, parce que les peuples, grâce à cette même civilisation, sentent et comprennent, avec une vivacité particulière, que l'existence ou la disparition des Gengis-Khans n'est pas pour eux quelque chose d'indifférent, comme jadis, mais que presque tous les maux dont ils souffrent proviennent précisément de ce pouvoir auquel ils se soumettent sans aucun avantage pour eux, par l'habitude seule.

En Russie, l'état de choses est assurément celui-là. Je pense qu'il en est de même en Turquie, en Perse, en Chine. C'est surtout pour la Chine qu'il en est ainsi, grâce à l'esprit pacifique du peuple, et à la mauvaise organisation

de ses armées, qui donnent aux Européens la possibilité de piller impunément les terres chinoises sous prétexte d'un désaccord quelconque avec le gouvernement chinois. Le peuple chinois doit forcément sentir la nécessité de changer d'attitude envers le pouvoir.

V

Or, d'après votre livre et par d'autres renseignements, j'apprends qu'en Chine, les hommes superficiels, frivoles, appartenant au parti des réformes, pensent que ce changement doit consister à faire ce qu'ont fait les peuples d'Occident, c'est-à-dire à remplacer le gouvernement despotique par un gouvernement représentatif, à créer une armée analogue à celles des peuples occidentaux, à introduire en Chine leur industrie.

Cette résolution qui, au premier abord, paraît très simple et très naturelle, d'après tout ce que je sais de la Chine, est non seulement une résolution légère, mais une résolution stupide, ne convenant nullement au sage peuple

chinois. Introduire la même constitution, la même organisation militaire, peut-être le même service militaire obligatoire, la même industrie que chez les peuples occidentaux, cela signifie renoncer à tout ce par quoi a vécu et vit le peuple chinois, renoncer à son passé, renoncer à la vie raisonnable agricole, à cette vie qui est la vraie et l'unique voie-*tao*, non seulement pour la Chine, mais pour toute l'humanité.

Admettons qu'adoptant l'organisation européenne la Chine chasse les Européens, qu'elle ait une constitution, une forte armée permanente, et la même industrie que l'Europe. Le Japon l'a fait. Il a établi une constitution, agrandi l'armée et la flotte, développé l'industrie; les conséquences de toutes ces mesures se sont manifestées avec évidence. La situation de son peuple se rapproche de plus en plus de celle des peuples d'Europe, et cette situation est extrêmement pénible.

VI

Les États de l'Europe occidentale, très puissants en apparence, peuvent actuellement écraser l'armée chinoise, mais la situation des gens qui vivent dans ces États ne peut être comparée à celle des Chinois : elle est de beaucoup plus misérable. Dans tous ces États existe la lutte incessante du peuple ouvrier, privé de la fortune, plein de haine contre les gouvernants et les riches, lutte qui n'est contenue que par la force de ces hommes trompés qui composent l'armée.

La même lutte se passe sourdement entre les États, lutte qui exige des armements de plus en plus grands, dont on ne voit pas la fin, lutte qui, à tout moment, est près d'éclater en déchaînant les plus grands malheurs. Mais quelque terrible que soit cette situation, elle ne constitue pas toute la misère des peuples occidentaux. Leur malheur principal, fondamental, c'est que toute la vie de ces peuples, qui ne peuvent se nourrir de leur propre pain,

que toute cette vie est basée sur la nécessité de se procurer des moyens d'existence, chez les autres peuples. Ils le font par la violence et le crime, chez ceux qui vivent mieux qu'eux, chez les peuples qui vivent de la vie raisonnable agricole en Chine, aux Indes, en Russie.

Et ce sont ces peuples parasites, c'est leur manière de vivre que les Chinois du parti des réformes voudraient imiter!

Les constitutions, les impôts protectionnistes, les armées permanentes, tout cela ensemble a fait des Occidentaux ce qu'ils sont, c'est-à-dire des gens qui ont abandonné l'agriculture, qui en ont perdu l'habitude et se sont rués sur les villes et les fabriques pour produire des objets pour la plupart inutiles; des gens qui, avec leurs armées, ne sont aptes qu'aux violences et aux pillages de toutes sortes.

Quelque brillante qu'elle apparaisse au premier abord, leur situation est désespérée, et ils périront fatalement s'ils ne modifient pas de fond en comble leur vie, basée actuellement sur la tromperie, la dépravation, la spoliation des peuples agriculteurs.

Imiter les peuples occidentaux, alors qu'on est effrayé de leur effronterie et de leur force ! C'est comme si un homme raisonnable, moral, laborieux, se mettait à imiter un brigand, qui, ayant dépensé tout son argent et s'étant déshabitué du travail, l'attaquerait. En d'autres termes, pour s'opposer avec succès à un malfaiteur, devenir le même malfaiteur ! Non, les Chinois ne doivent pas imiter les peuples occidentaux, ils doivent au contraire profiter de leur exemple pour éviter d'arriver à la même situation désespérée.

Tout ce que font les peuples occidentaux peut et doit servir d'exemple aux peuples orientaux, non d'exemple de ce qu'il faut faire, mais d'exemple de ce qu'il ne faut pas faire.

VII

Marcher dans la voie des peuples occidentaux, cela signifie aller sûrement à sa perte. D'un autre côté, il est impossible de rester dans la situation où se trouvent les Russes en

Russie, les Persans en Perse, les Turcs en Turquie, les Chinois en Chine.

Pour vous autres, Chinois, c'est particulièrement impossible. Avec votre esprit pacifique, vous trouvant sans armée parmi des puissances militaires qui ne peuvent vivre de leurs propres ressources, fatalement vous subirez le pillage et la spoliation que doivent commettre ces États pour soutenir leur existence.

Que faire alors?

Pour nous, Russes, je sais indubitablement ce qu'il ne nous faut pas faire et ce qu'il nous faut faire pour nous affranchir des maux dont nous souffrons, et ne pas tomber dans de pires. Nous autres, Russes, avant tout, nous devons ne pas obéir au pouvoir existant; en outre, nous ne devons pas faire ce que commence à faire, chez nous comme chez vous, le parti des réformes, gens inintelligents Nous ne devons pas, imitant l'Occident, remplacer un pouvoir par un autre, établir n'importe quelle constitution, monarchique ou républicaine. Cela, sûrement nous ne

devons pas le faire, sans quoi nous serons entraînés à la même situation misérable où se trouvent les peuples d'occident. Il ne faut et nous ne pouvons faire qu'une seule chose, très simple : vivre de la vie pacifique agricole, en supportant sans révolte les violences qui pourraient être exercées contre nous, et sans y participer.

Selon moi, et avec plus de raison encore, c'est ce que doivent faire les Chinois, non seulement pour se délivrer des spoliations territoriales et des pillages que leur infligent les peuples européens, mais pour s'affranchir des exigences déraisonnables de leur gouvernement qui exige d'eux des actes contraires à leur doctrine morale et à leur conscience.

Attachez-vous uniquement à la liberté où mène la voie raisonnable de la vie, *Tao*, et d'eux-mêmes se détruiront tous les maux que vous causent vos fonctionnaires en même temps que deviendront impossibles les oppressions et les pillages des Européens. Vous vous délivrerez de vos fonctionnaires en refusant de vous soumettre à leurs exigences et à

leurs ordres, et, principalement, en n'aidant pas, par votre obéissance, à l'asservissement des uns par les autres. Vous vous délivrerez des pillages des Européens en observant le *Tao*, en ne vous réclamant pas de la patrie et refusant d'être solidaires des actes commis par votre gouvernement.

Les spoliations et les pillages commis par les peuples européens ne se produisent que parce qu'il existe un gouvernement dont vous vous reconnaissez les sujets. Si le gouvernement chinois n'existait pas, les peuples étrangers n'auraient aucun prétexte pour leurs méfaits, n'ayant plus celui des relations internationales.

Si vous ne facilitez pas aux puissances étrangères leurs violences sur vous par votre obéissance au gouvernement, si vous refusez de servir dans n'importe quelle administration d'État, civile ou militaire, tous les maux dont vous souffrez disparaîtront.

VIII

Pour se débarrasser du mal il ne s'agit pas de lutter contre ses conséquences : les abus du gouvernement, les spoliations et les pillages des peuples voisins, il faut couper le mal dans sa racine, il faut lutter contre cette fausse conception qu'a le peuple du pouvoir humain. Si le peuple croit le pouvoir humain supérieur à celui de Dieu, supérieur à la loi (*Tao*), il sera toujours esclave, et il le sera d'autant plus que l'organisation du pouvoir (une constitution par exemple) auquel il se soumettra sera plus compliquée. Seul peut être libre le peuple pour qui la loi de Dieu, *Tao,* est la loi suprême à laquelle doivent être subordonnées toutes les autres lois.

IX

Les hommes et les sociétés se trouvent toujours dans un état transitoire d'un âge à un

autre; mais à certaines époques, ces passages, pour l'homme comme pour la société, sont particulièrement sensibles. De même que l'homme sent tout d'un coup qu'il ne peut plus continuer sa vie d'enfant, de même dans la vie des peuples, il arrive des périodes où la société ne peut plus continuer à vivre comme auparavant et sent le besoin de changer d'habitudes, d'organisations, de buts. C'est cette période transitoire de l'enfance à l'âge adulte que traversent maintenant, me semble-t-il, tous les peuples, ceux d'Orient comme ceux d'Occident, qui vivent en États.

Ce passage se manifeste par la nécessité de s'affranchir du pouvoir humain devenu insupportable, et d'établir la vie sur d'autres bases, indépendantes de ce pouvoir. Cette tâche me semble réservée, par l'histoire, aux peuples d'Orient. Ils se trouvent, en effet, dans des conditions particulièrement favorables pour l'accomplir.

Sans avoir abandonné l'agriculture, sans être encore dépravés par la vie militaire, constitutionnelle et industrielle, sans avoir perdu

la foi dans l'obligation de la loi suprême, céleste ou divine, ils se trouvent, sur le carrefour que les peuples européens ont traversé depuis longtemps pour suivre cette voie fausse dans laquelle une fois engagé l'affranchissement du pouvoir humain devient particulièrement difficile[1].

Les peuples d'Orient voyant toute la misère des peuples occidentaux, doivent nécessairement essayer de s'affranchir du pouvoir humain, de même que de ce moyen artificiel qui cache le sens du mal : la limitation du pouvoir par la représentation nationale, moyen par lequel les peuples européens ont essayé de s'affranchir. Les peuples orientaux doivent résoudre la question du pouvoir d'une manière plus radicale et plus simple. Le moyen à employer se présente spontanément aux hommes qui possèdent encore la foi en la loi suprême, obligatoire, la loi céleste ou divine, le *Tao*.

Ce moyen consiste tout simplement à suivre

1. Pourquoi ? Je l'ai exposé en détail dans mon article : « Du sens de la Révolution russe ».

cette loi qui exclut la possibilité d'obéir au pouvoir humain.

Les Chinois n'ont qu'à vivre comme ils l'ont fait jusqu'à ce jour, de la vie pacifique, laborieuse, agricole, en suivant les principes fondamentaux de leurs trois religions : Confucianisme, Taoisme et Bouddhisme, qui concordent dans leurs éléments principaux; savoir : l'affranchissement de tout pouvoir humain (Confucianisme); ne pas faire à autrui ce qu'on ne veut pas qu'autrui vous fasse (Taoisme); se résigner et s'humilier (Bouddhisme); aimer tous les hommes et tous les êtres : — et d'eux-mêmes disparaîtront tous les maux dont ils souffrent et aucune force ne les vaincra.

Selon moi, l'œuvre à accomplir, non seulement par les Chinois, mais par tous les peuples d'Orient, ne consiste pas uniquement à s'affranchir des maux qu'ils endurent de leurs propres gouvernements et des peuples étrangers, mais encore à montrer à tous les peuples l'issue de la situation transitoire où ils se trouvent.

Or, pour s'affranchir du pouvoir humain il n'y a qu'un moyen, un seul : se soumettre au pouvoir divin.

L. Tolstoï.

Octobre 1906.

TABLE DES MATIÈRES

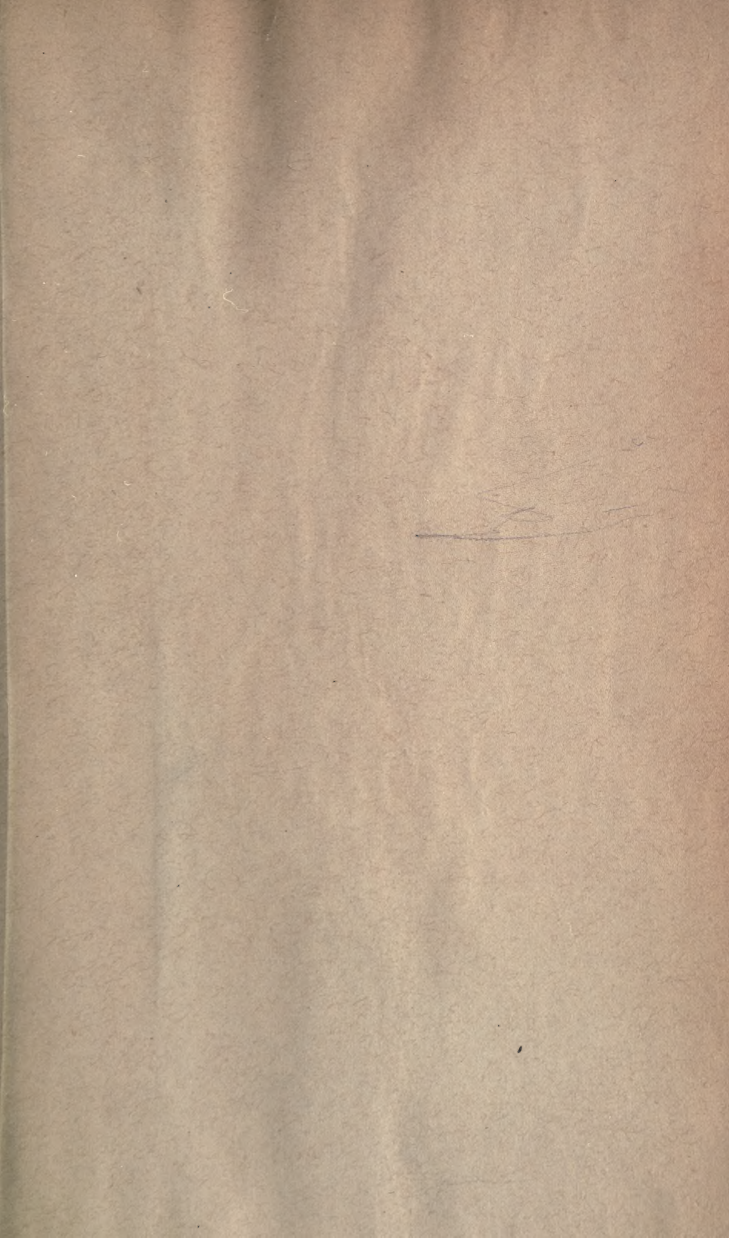
Pages.

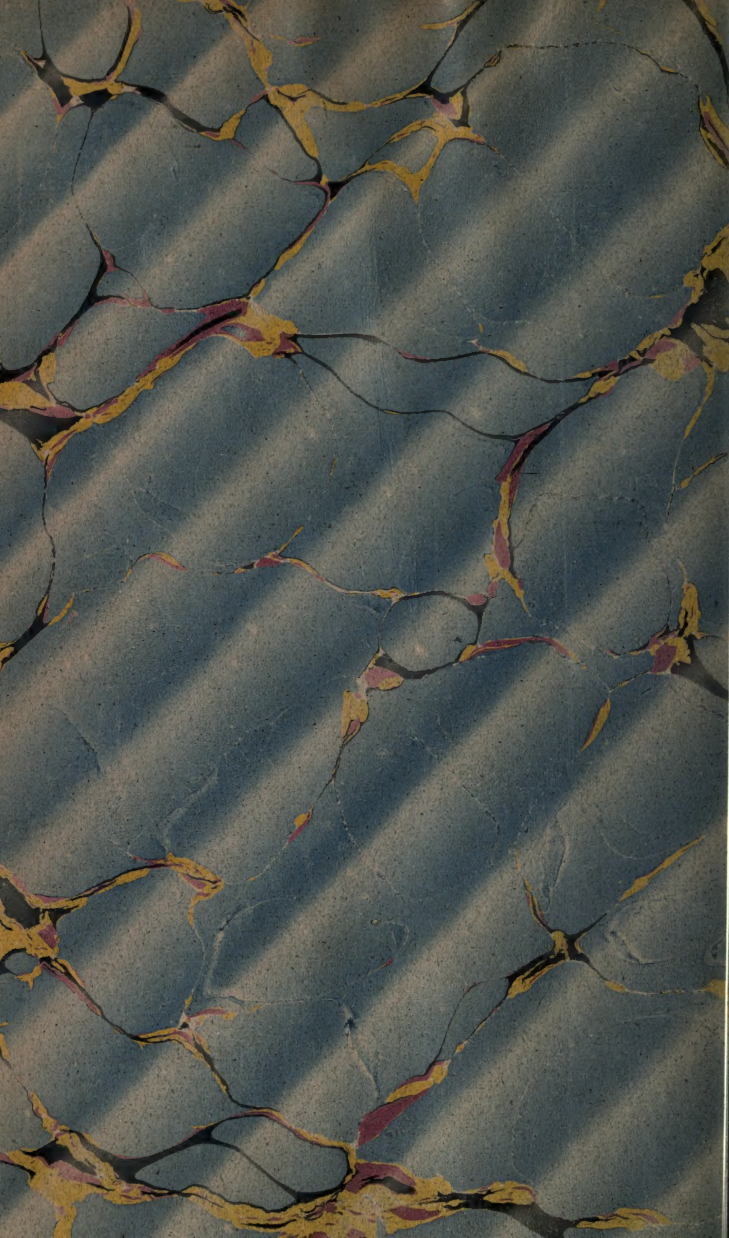
Avant-propos I
Lettres à la comtesse A.-A. Tolstoï 1
Lettres à Fet 11
Lettres à Téréromo 147
Lettre à l'empereur Alexandre III 193
Lettre à M. Romain Rolland 209
Lettre à un Ami. 229
Lettres aux Doukhobors 237
Lettres à Gontcharenko réfractaire. 263
A propos du mouvement de Gouri 266
Lettres aux Japonais. 269
Lettre au Directeur d'un journal allemand 275
Lettre à Madame X. 283
Extrait d'une lettre à un ami 307
Lettre à un Mahométan 316
Lettre à un ami 319
Lettre à M. X... 331

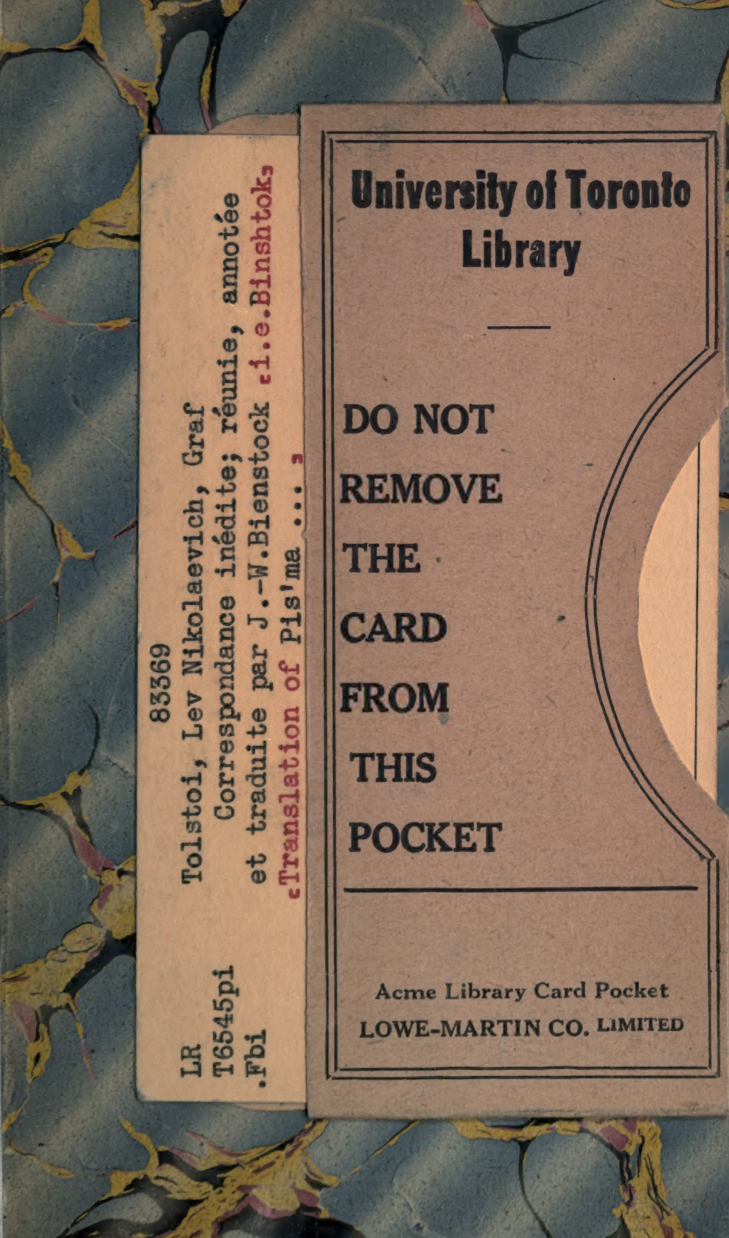
Pages.

Lettres diverses 337
Lettre à propos des événements de Kichinev. 361
Lettre à M. Octave Mirbeau 366
Lettre à son fils Léon 367
Lettre à M. P. Sabatier. 371
Lettre à un Chinois 381

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 12745






LR
T6545pi
.Fbi
83369
Tolstoi, Lev Nikolaevich, Graf
Correspondance inédite; réunie, annotée
et traduite par J.-W.Bienstock [i.e.Binshtok]
[Translation of Pis'ma ...]
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

